This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOLLANT,

Quartier-Maître

DE GENDARMERIE.

BÉLISAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

Sous presse,

ALPHONSE, ou le Fils naturel, 1 vol. in-8°.
par Madame de Genlis.

BELISAIRE;

PAR

MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.

M.DCCC VIII.

PRÉFACE.

ENCORE *un Roman Historique!*..... Depuis cinq ou six ans, les journalistes répètent sans interruption, à propos de tous les romans nouveaux, c'est-à-dire, à peu près toutes les semaines, que c'est *un mauvais genre;* qu'un Roman historique ne peut jamais être un bon ouvrage, etc. Ce déchaînement universel m'auroit fait brûler tous mes plans de Romans, si d'un autre côté je n'eusse pas été toujours encouragée par le public; si j'écris encore, lui seul en est

cause, sa constante indulgence ne m'a permis qu'à peine de remarquer de temps en temps quelques petites injustices particulières. Il en est une néanmoins contre laquelle je dois réclamer, parce que c'est une critique très-amère, fondée sur un exposé absolument faux. C'est le seul cas, à mon avis, où l'on doive répondre, quand on estime les talens du critique.

On sait assez que les auteurs sont sujets à ne voir dans l'improbation que de l'injustice et de la malveillance : ainsi, lorsque les critiques, quelque ton qu'elles puissent avoir, ne présentent au-

eun signe évident et positif de mauvaise foi, l'auteur doit se défier des dépits et des illusions de l'amour-propre; il doit penser alors qu'il y a toujours quelque chose de juste dans la critique, même malveillante, d'un homme d'esprit, et que le meilleur parti qu'il puisse prendre est d'en profiter en silence. Mais un exposé grossièrement, formellement faux, un faux exposé, qu'il est absolument impossible d'attribuer à une distraction, est la marque certaine non-seulement de la malveillance, mais d'une animosité secrète et de la haine.

Mais, diront les gens du mon-

de, est-il possible qu'un journaliste, pour peu qu'il se respecte lui-même, ose faire un tel mensonge (car il faut bien dire le mot propre)? Oui, cela est très-possible, et même très-commun. Tel est aujourd'hui l'état de la littérature!....

Après ce préambule, il faut des preuves, les voici :

J'ai fait paroître, le premier janvier de cette année, *le Siége de la Rochelle*, et le 6 du même mois, on lisoit dans le journal de l'Empire ce qui suit, article signé *A*.

« Le roman entier est fondé

» sur la condamnation de la jeune
» et innocente Clara, accusée d'a-
» voir tué, à coups de poignard,
» un jeune enfant, et *unique-*
» *ment* parce qu'on la trouve
» évanouie dans la chambre de
» l'enfant assassiné. Ces preuves
» suffisent-elles pour convaincre
» d'un meurtre horrible la jeune
» personne la plus timide, la
» plus douce, la plus aimable » ?

Ces preuves suffisent-elles? Non certainement, et l'auteur du roman seroit absurde, si elle eût pensé qu'une telle preuve fût suffisante. Cependant les lecteurs du journal ont dû croire à cette inconcevable absurdité, sur la

foi du journaliste. L'innocente Clara n'est point condamnée *uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné.*

1°. Il falloit dire qu'on la trouve *cachée* sous une table couverte d'un tapis ; cette circonstance est quelque chose. 2°. Son amant, père de l'enfant, avoit vu, la veille, sans être aperçu d'elle, tous les instrumens du crime entre ses mains : le poignard, un mouchoir de soie, une échelle de corde. 3°. Après avoir eu le temps d'examiner ces choses, il entre dans sa chambre ; aussitôt elle cache avec précipitation, sous un voile,

ce poignard, ce mouchoir, etc.; elle rougit, se déconcerte, et lorsqu'il la questionne là-dessus, elle fait un mensonge : cette petite scène n'est regardée que comme un enfantillage ; mais le lendemain, le père, en trouvant son fils assassiné, et Clara cachée sous la table, reconnoît le poignard et les autres instrumens du crime ; et Clara, en reprenant l'usage de ses sens, prononce ces paroles : *Je n'ai rien à dire pour ma défense*.... En outre, on apprend qu'elle avoit reçu la veille une caisse venant d'Allemagne, qui renfermoit le poignard, etc., et qu'elle avoit ordonné au domestique qui la lui

avoit remise, de ne point parler de cet envoi. On apprend encore qu'elle s'étoit glissée furtivement, avec beaucoup de mystère et à une heure indue, dans le pavillon de l'enfant.... *On ne la condamne donc pas uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné.* A l'interrogatoire, toutes ces choses sont répétées; on présente à Clara les instrumens du crime; on lui demande s'ils étoient dans la boîte qu'elle a reçue, s'il est vrai qu'on les ait vus la veille dans ses mains? Elle convient de tout : on la presse de dire quelque chose pour sa défense, elle persiste à répéter qu'elle n'a rien

à dire, etc. Il est donc impossible que ces détails, répétés trois fois, aient pu échapper à l'auteur de l'article, d'autant plus qu'il a eu un exemplaire de l'ouvrage plusieurs jours avant qu'il fût en vente. Il est donc impossible qu'il ait pu dire de bonne foi, que l'innocente Clara est condamnée *uniquement* parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant.

D'où vient cet excès de malveillance ? Je l'ignore entièrement ; et il m'étonne d'autant plus, que le caractère connu de l'auteur devroit donner l'assurance de trouver dans ses extraits

autant de bonne foi que de talent. Dans ce même article, l'auteur a cependant un mouvement de galanterie fort extraordinaire : en parlant des romans faits par des hommes et par des femmes, il s'écrie : *Nous sommes vaincus, cela est certain.* On peut être modeste pour soi; mais dans ce cas, le *pluriel*, je crois, est de trop. Il y a long-temps qu'il est prouvé que les hommes peuvent faire d'excellens romans; et l'on en pourroit citer beaucoup d'exemples de nos jours, entr'autres *la Dot de Suzette*, ouvrage si piquant et si original; quelques autres romans de différens auteurs, plusieurs contes char-

mans, et dans le genre noble et pathétique, *Attala :* assurément aucune femme n'aura la prétention d'avoir fait un roman que l'on puisse comparer à ce chef-d'œuvre.

Quand *l'humilité* d'un homme nous donne des louanges exagérées, il est juste que la franchise d'une femme rende cet hommage à la vérité.

L'auteur de l'extrait le termine ainsi :

« J'ai supposé, dans tout le » cours de mon article, qu'on » connoissoit l'ouvrage de ma-

» dame de Genlis. (Il n'étoit en
» vente que depuis cinq jours.)
» J'avoue même que sans cette
» connoissance on ne m'entendra
» guère ; mais aussi, qui est-ce
» qui n'a pas lu le *Siége de la*
» *Rochelle* » ?

Il est vrai que la première édition in-8°. de cet ouvrage a été enlevée en peu de jours ; mais comme il y a toujours, dans une ville telle que Paris, beaucoup plus de lecteurs que d'exemplaires d'une édition, quelle idée un tel extrait pouvoit-il donner de l'ouvrage à ceux qui ne l'avoient pas lu ? de l'aveu de l'auteur aucune, sinon qu'il étoit

fondé sur une extravagance. D'ailleurs, nul compte rendu du plan, des détails, des caractères, du but moral; nulle citation. Est-ce là faire un extrait? est-ce là analyser un ouvrage? est-ce là remplir le devoir d'un journaliste?.....

Dans le Mercure, M. Esménard, quinze jours après, a répété que le *Siége de la Rochelle* étoit fondé sur la condamnation d'une jeune fille innocente, accusée d'un crime exécrable, *uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné.* M. Esménard, apparemment, a été en-

couragé par mon silence à répéter cette étrange fausseté ; il y avoit de plus dans son extrait des personnalités très-offensantes, et les expressions et le ton de la haine la moins déguisée. M. Esménard me fait plusieurs reproches tout à fait étrangers à la littérature, et je prendrai la liberté de lui dire que c'est un droit qu'aucun journaliste honnête ne doit s'arroger, car alors les discussions littéraires ne seroient plus que des libelles: M. Esménard, entr'autres choses, me reproche d'avoir critiqué les ouvrages d'une personne qui ne m'a jamais attaquée, et c'est, à son avis, un tort inexcusable. Voilà

un plaisant reproche; la critique ne doit donc être qu'une vengeance. Il faut attendre *une attaque* pour critiquer ce qui paroît répréhensible, même en rendant, comme je l'ai toujours fait, pleine justice aux talens et au mérite; et si l'on n'est jamais *attaqué*, il faut toujours se taire; mais dès qu'on est *attaqué*, on peut combattre à outrance. Voilà de nouvelles règles de critique bien nobles et bien raisonnables. Il est fâcheux que M. Esménard, qui vient de les établir, les enfreigne aussitôt en les publiant, car non-seulement il critique mon ouvrage, mais il fait tous ses efforts pour noircir mon caractère,

et je ne l'ai jamais *attaqué !* Je n'ai jamais écrit un mot contre ses ouvrages, et dans la société, je n'en ai parlé que pour en faire l'éloge.

J'ai dit ce que je pensois, et je ne changerai point de langage. Les beaux vers de M. Esménard auront toujours pour moi le même charme. Ceci n'est point un compliment intéressé, pour adoucir la haine sans motifs d'un littérateur dont j'admire les talens; car je lui avoue, avec la même franchise, qu'après la manière dont il m'a traitée, il me seroit difficile désormais d'attacher du prix à son suffrage : quand

un journaliste a montré, avec évidence, de l'injustice et de la mauvaise foi, il ne peut ni blesser par ses censures, ni flatter par ses louanges.

Dans ce même article, M. Esménard m'accuse d'inconséquence, parce que j'ai condamné l'amour, qu'on veut rendre intéressant en le représentant furieux, frénétique, armé de poignards, etc., et parce que j'ai offert dans mon dernier ouvrage plusieurs scènes lugubres. Mais ce n'est point *l'amour* qui produit ces scènes dans mon roman; et je n'ai jamais dit que le genre tragique dût être exclus des ou-

vrages d'imagination. Cette méprise de M. Esménard est étrange; en tout, j'ose lui dire que personne, dans cet extrait, n'a reconnu son talent et son esprit (1). L'orgueil littéraire est

(1) M. Esménard, dans cet article, fait à Mme de Stael un reproche tout aussi déplacé que ceux qu'il m'adresse. Il lui reproche d'aimer le monde et la dissipation, et de vanter sans cesse dans ses écrits le charme secret de la mélancolie; et voilà, selon lui, une grande inconséquence. Cette critique, qui n'est pas neuve, m'a toujours paru non-seulement injuste, mais ridicule. La critique honnête ne doit jamais porter que sur les ouvrages; elle passe les limites que lui prescrit la délicatesse, et même la probité, lorsqu'elle s'étend sur le caractère et sur le genre de vie de l'auteur: et même alors elle devient absurde; car tout le monde sait que

porté à un tel excès, les auteurs s'identifient tellement à leurs ouvrages, qu'on est parvenu à confondre ensemble deux choses très-

---

la nature du talent d'un auteur n'a très-souvent rien de commun avec les habitudes de sa vie, et son caractère. Molière étoit triste et taciturne. Hamilton, si gai, si léger dans ses contes, avoit une humeur sombre et sauvage. Fénélon n'étoit pas dénué d'une *noble* ambition, ce ne fut pas volontairement qu'il quitta la cour, et nul auteur n'a mieux parlé des douceurs de la solitude et des charmes de la vie champêtre. On pourroit étendre ces citations à l'infini. Aussi, lorsqu'on dit qu'un auteur *se peint dans ses ouvrages*, on veut dire seulement qu'il y peint sa sensibilité, qu'il y donne la juste mesure de son esprit, de sa raison, de ses principes, de son goût, mais non de son caractère, de ses inclinations et de son genre de vie.

dissemblables; car on ne met plus de différence entre attaquer la personne et critiquer l'ouvrage. On est plus sensible aux traits mordans lancés contre ses écrits, qu'aux imputations les plus odieuses sur son caractère. Ces prétentions littéraires, qui prouvent l'affoiblissement des sentimens d'honneur, avilissent la littérature, produisent des animosités honteuses, des ressentimens implacables, et font confondre souvent avec injustice, par des auteurs irrités, et quelquefois avec raison, par le public impartial, l'état honorable de journaliste avec le vil métier de libelliste.

Enfin M. Esménard, donnant, comme on l'a vu, un extrait non-seulement infidèle, mais tout à fait faux de mon ouvrage, se récrie sur l'invraisemblance de ce roman; et en supposant l'exposé vrai, il auroit assurément raison. Mais tous ceux qui ont lu cet ouvrage, ont trouvé, au contraire, que, d'après toutes les apparences et les preuves terribles accumulées contre l'héroïne, il étoit absolument impossible de ne pas la croire coupable du crime. Aussi, pour reprocher l'invraisemblance, il a fallu, dans le compte rendu, soustraire toutes ces preuves, et affirmer qu'il n'y en avoit au-

cune autre que l'évanouissement dans la chambre. Au reste, je trouve qu'en général, il y a de la petitesse et de la pédanterie à se montrer trop sévère sur de certaines vraisemblances dans les ouvrages d'imagination; si cette sévérité passoit en principe, on n'oseroit plus présenter que des scènes communes. Dans un roman, ainsi que dans les ouvrages d'un plus grand genre, dans les poëmes, dans les tragédies, tout événement, toute chose possible, est admissible, ne dût-elle produire que de la surprise, parce que la surprise est un moyen de plaire; mais si cette situation extraordinaire produit

de beaux développemens de sentimens, elle est ingénieuse et belle. On ne doit être difficile sur les vraisemblances que dans la conduite des personnages relativement à leur caractère. Il faut exiger rigoureusement dans tous les ouvrages d'imagination deux choses : des sentimens toujours vrais, des caractères toujours *bien* soutenus. D'ailleurs, je le répète, quant aux événemens, aux incidens, pourvu qu'ils ne soient pas physiquement impossibles, on n'a rien à dire ; il y a plus, c'est qu'un manque absolu de vraisemblance doit être, non passé sous silence, mais pardonné s'il en résulte de grandes

beautés. Dans l'un des plus beaux romans qu'on ait jamais faits, dans *Clarisse*, il est hors de toute vraisemblance, que la sage, la timide, la prudente Clarisse abandonne la maison paternelle pour s'enfuir avec un jeune homme amoureux d'elle, et de la plus mauvaise réputation : ce manque de vraisemblance est d'autant plus inexcusable, qu'il dément le caractère de l'héroïne ; voilà un défaut que l'on doit sans doute critiquer, mais qu'il faut pardonner en faveur de toutes les beautés qui en réultent ; il est horrible, et sans vraisemblance, que le fier Lovelace conduise celle qu'il aime passionnément dans

une maison infâme; mais il résulte de cette affreuse idée, des scènes si sublimes, qu'après les avoir lues, on n'a plus ni le pouvoir, ni même le droit de la critiquer.

M. de Marmontel, dans son Bélisaire, séduit par une idée ingénieuse, a présenté une chose physiquement impossible : Bélisaire, devenu aveugle, a été pendant trente ans l'ami intime de son souverain ; il n'en est séparé que depuis dix mois; on le lui amène sous un autre nom, il a de longs entretiens avec lui, et il ne reconnoît pas le son de sa voix!..... Mais comme on aime à

l'entendre lui parler sans le connoître, on excuse cette invraisemblance. Il est tout aussi peu vraisemblable que Bélisaire, pendant trente ans d'intimité avec l'empereur, et tandis que ce prince faisoit un code, ne lui ait communiqué aucune idée sur les lois et sur le gouvernement dont il entretient des étrangers. On ne feroit cette réflexion que si les conversations étoient ennuyeuses. Il est moralement impossible qu'un mendiant reste assis au coin du feu dans la salle où sont assemblés les plus grands seigneurs de la cour, et qu'il se mêle à leur conversation sans leur causer le moindre étonne-

ment; il est impossible que ces personnes ne reconnoissent pas Bélisaire, quoiqu'aveugle, puisqu'il n'a quitté la cour que depuis dix mois; mais cette scène est intéressante, et malgré son invraisemblance, tout le monde a jugé qu'elle étoit la meilleure du roman.

Je sais parfaitement que les défauts des bons ouvrages ne sont pas des autorités; je veux prouver seulement que le mérite essentiel d'un ouvrage d'imagination est beaucoup moins dans l'exacte vraisemblance des événemens et des incidens, que dans le style, dans la nouveauté des

situations, et dans la vérité des sentimens et des caractères.

Je n'ai point eu la témérité de *refaire* Bélisaire; mais sur un fonds historique qui appartenoit à tout le monde, j'ai fait un ouvrage qui n'a rien de commun avec celui de M. Marmontel. Son roman politique restera entre les mains des hommes d'état; le mien, peut-être, amusera quelques instans les loisirs des femmes et des gens du monde, et c'est assez pour moi.

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

O PAIX sacrée du désert! loin que rien puisse vous troubler, tout ce qui jette l'effroi parmi le commun des hommes, fait mieux sentir encore vos douceurs inaltérables!..... Ainsi parloit, durant un violent orage, l'un des solitaires de la Thébaïde, le noble et pieux Arcade. Il revenoit de la ville d'Héraclée; le jour finissoit. Arcade n'étoit plus qu'à cinq cents pas de sa grotte, mais la grêle et le vent le plus impétueux le forçoient de s'arrêter sous un arbre. Au bout de quelques minutes, le vent cessa subitement; les cieux et l'air alors

parurent s'embrâser : la foudre, sans se faire entendre, produisoit à l'horizon d'effrayans phénomènes; par de longs sillons de lumière, elle éclairoit des nuages couleur de pourpre, qui, dans cette nuit profonde, paroissoient être des globes et des tourbillons de feu.... Le solitaire, appuyé sur le tronc d'un platane, et les bras croisés sur sa poitrine, contemploit tranquillement cet imposant spectacle, lorsqu'il crut sentir une secousse de tremblement de terre. Quoi! dit-il, l'univers va-t-il se dissoudre?.... Seigneur, votre main puissante, qui posa les fondemens du monde, les ébranle-t-elle pour le détruire? le temps va-t-il finir pour les enfans du siècle? Hélas! quel sera leur douloureux étonnement! Dieu de miséricorde, éclairez-les avant de les frapper!..... Mais ici, la vie n'est

plus que l'attente de l'éternité ; le jour du jugement n'y produira ni surprise, ni frayeur, ni fracas ; l'ange de la mort n'aura point à réduire en poudre les monumens de l'orgueil et de la gloire humaine, de somptueux édifices, des mausolées de marbre et de bronze ; les tombes de verdure dispersées dans ce désert, s'ouvriront sans effort à la voix de l'Éternel ; nos frères endormis dans les bras de la religion, se réveilleront avec ravissement ; ils sortiront resplendissans de ces tombeaux champêtres, semblables au lis majestueux qui, du sein de l'herbe, s'élève dans les vallées..... Cette vaste solitude est tellement consacrée à la paix, que le grand événement qui doit anéantir l'univers, le jour même de la résurrection, n'y pourra qu'à peine rompre son profond silence!

Tandis que parloit le solitaire, la tempête se calmoit, et bientôt il se remit en marche; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que tout à coup il s'arrête en tressaillant..... Ce qu'il vient d'entendre, l'étonne mille fois davantage que tous les phénomènes de la nature; des paroles inouïes ont frappé son oreille!..... Une voix humaine a proféré des malédictions, une créature a murmuré contre la Providence! Arcade écoute avec saisissement, il avance, la nuit est obscure; mais à la lueur d'un éclair, il aperçoit à deux pas de lui l'objet le plus surprenant et le plus déplorable; il voit un vieillard chargé de fers, enchaîné sur un rocher!..... Dieu! s'écrie-t-il, un crime a souillé le désert! expions-le s'il est possible. Il s'approche de l'infortuné: Qui es-tu? lui dit-il. — Une victime de la haine

et de l'ingratitude. — Qui t'a réduit à cet affreux état ? — Les satellites d'un tyran. Mais que t'importe ? — Je veux te délivrer. — Si tu me plains, parle-moi de vengeance. — Ici ce langage est inconnu. — Où sommes-nous ? — Peux-tu l'ignorer ? — Ils m'ont privé de la lumière. — Tu me fais frémir ! viens partager mon asyle, je vais briser tes fers..... — Laisse-moi, tu ne pourrois armer mon bras. — Je ne t'abandonnerai point, vieillard malheureux ; c'est au fond du désert de la Thébaïde que l'on t'a conduit ! — Les barbares ! puisse le ciel vengeur..... — Oh ! n'invoque ici que la clémence divine ! dans ces lieux consacrés à la pénitence, l'humble prière n'implora jamais que le pardon. — Non.... je ne veux point mourir obscurément dans ce désert !..... j'accepte tes secours.

A ces mots, Arcade s'empresse de détacher les chaînes qu'il n'auroit jamais pu rompre, s'il n'eût été dans la force de l'âge. Après avoir délivré le vieillard, il lui donna le bras, et le conduisit dans sa grotte.

CHAPITRE II.

Le solitaire, en entrant dans sa rustique habitation creusée dans le roc, fit asseoir le vieillard sur un siége de mousse ; ensuite, après avoir allumé sa lampe, il versa dans un vase de terre une eau pure et limpide, et se mit aux genoux de son hôte pour lui laver les pieds : le vieillard, accablé de fatigue, gardoit un morne silence ; sa figure majestueuse et vénérable exprimoit à la fois la douleur concentrée et la plus profonde indignation. Plus surpris que touché des soins qu'on lui rendoit, il étoit si malheureux, que l'humanité compatissante et les bienfaits ne lui causoient que de l'étonnement, et

ne pouvoient plus l'attendrir. Il ne m'est possible de vous offrir, lui dit Arcade, que des racines et des fruits sauvages pour nourriture, et qu'un lit de roseaux et de feuilles desséchées; mais après avoir vécu parmi les hommes, après avoir éprouvé des infortunes inouïes, et toutes les vicissitudes du sort le plus funeste, j'ai trouvé dans cette caverne le sommeil et la paix. Puissiez-vous y recevoir quelqu'adoucissement à vos peines! Ces paroles excitèrent dans l'âme de l'étranger un mouvement d'intérêt. Vous avez vécu dans le monde, répondit-il, ainsi mon nom peut-être ne vous est pas inconnu.... Ce nom seul vous donnera l'idée de l'ingratitude et de la barbarie du tyran qui m'opprime..... Je suis Bélisaire. O Providence, s'écrie Arcade, vous êtes Bélisaire!..... C'est le

héros vainqueur des Goths et des Vandales que je reçois dans ma grotte!..... — Vous voyez le prix de mes travaux! la récompense de mes victoires!..... — Bélisaire dépouillé, persécuté, proscrit; Bélisaire abandonné dans un désert!... O fragilité des grandeurs humaines!..... Oui, reprit Bélisaire, la joie est trompeuse, et la fortune est inconstante! Le caprice d'un despote peut bouleverser la destinée des héros et des sages; mais du moins il n'est pas au pouvoir des tyrans, d'anéantir la renommée d'un grand homme; que dis-je? la persécution même ajoute à l'éclat de la gloire, l'intérêt touchant qu'inspire le malheur..... Hélas! dit Arcade, la postérité juge ainsi; mais pour les contemporains, la pitié qu'excite l'infortune, altère trop souvent l'enthousiasme de l'admira-

tion..... Eh bien! interrompit Bélisaire, qu'on me donne un guide, et dans l'état où je suis, je saurai bien illustrer mon malheur.... — Et que pourrez-vous faire? — Me venger. — De qui? — Du tyran. — Votre souverain? — Il a cessé de l'être. — Et vos sermens de fidélité? — Sa cruauté les annulle. — Elle vous dispense de l'aimer, mais elle ne peut vous autoriser à le trahir. Et que deviendroit la sûreté des empires, s'il étoit vrai qu'une grande faute publique d'un souverain donnât à sa nation le droit de se révolter? Et si un peuple tout entier doit conserver l'obéissance malgré des guerres désastreuses légèrement entreprises, et malgré tous les maux qui peuvent en résulter, que doit-on penser d'un seul individu qui, pour sa cause particulière, veut faire une révolution,

et bouleverser sa patrie ?.... Justinien vient de vous traiter avec une barbarie qui fait horreur; mais une mauvaise action ne peut effacer le mérite d'un long règne, plein de sagesse et de gloire..... Enfin, ce prince fut pendant trente ans votre maître, votre ami, votre bienfaiteur..... — Et moi, je fus pendant quarante ans sujet fidèle, ami dévoué; il me confia de grands emplois, et je lui donnai des royaumes; j'en ai refusé pour les mettre sous son obéissance; il m'a dépouillé de tout, il m'a repris tous ses dons, et il jouit toujours de mes conquêtes..... — Non, Bélisaire, le plus précieux de ses bienfaits vous reste..... — Et lequel ? — Votre gloire. Tout sujet parvenu légitimement à de grandes places, doit sa renommée à son prince. Justinien vous donna sa confiance, et vous mit

à la tête de ses armées : sans le discernement qui lui fit connoître vos talens et votre génie, vous n'eussiez été qu'un soldat obscur. Dans la solitude où je vis, ayant tout quitté, ne regrettant rien, désabusé pour jamais de toutes les chimères de l'ambition et de l'orgueil, la vérité seule peut me dicter ce langage, excusez-en l'austérité ; je veux vous servir, mais je ne puis vous flatter. — Vous, qui me parlez ainsi, qui donc êtes-vous ? — Je vous l'ai dit, un simple anachorète, conduit dans ce désert par des malheurs, croyez-moi, qui surpassent les vôtres !.... — O ciel ! quelle infortune peut se comparer à la mienne ! vous ne la connoissez que vaguement !.... Je suis époux, je suis père ! je me représente les douleurs, le désespoir de mon épouse et de ma fille ; je les vois déchues,

dépouillées, persécutées, et j'aurois la lâcheté de me résigner au sort qui les opprime ! Non, dût ma colère être à jamais impuissante, du moins jusqu'à mon dernier soupir, j'invoquerai la vengeance. Oh ! que ne puis-je être transporté chez les Bulgares ! ce peuple sauvage et belliqueux, tant de fois vaincu par moi, me recevroit avec transport ; je dirigerois son courage, et bientôt Bélisaire, aveuglé et proscrit, iroit détrôner le tyran !

A ces mots, prononcés avec une effrayante véhémence, Arcade fit un profond soupir ; mais respectant les droits de l'hospitalité, il ne répondit rien. Il se mit à préparer les mets champêtres qu'il vouloit offrir à son hôte, et après un frugal repas, le héros malheureux se coucha sur une natte de paille, mais sans espoir d'y

trouver le repos ! Le solitaire, ému jusqu'au fond de l'âme, et satisfait de sa journée, s'endormit paisiblement à côté de Bélisaire, en remerciant, en admirant la Providence !....

CHAPITRE III.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour naissant, Arcade et le héros sortirent de la grotte pour aller, à peu de distance de l'hermitage, respirer la fraîcheur du matin. Bélisaire, moins accablé que la veille, n'en étoit que plus agité par sa douleur et par la violence de ses ressentimens. Arcade l'écouta long-temps sans l'interrompre, et prenant enfin la parole : Eh bien ! dit-il, daignez me confier le détail de vos infortunes, je m'engage à vous conter ensuite mon histoire, et peut-être pourrai-je vous prouver que j'ai pardonné des injures plus sensibles encore que celles dont vous gémissez. Quand vous aurez pris le

repos dont vous avez besoin, et que vous serez en état d'entreprendre un long voyage, nous nous occuperons des moyens de vous tirer de ce désert, et de vous réunir à votre famille ; en attendant, ouvrez-moi votre âme toute entière : il m'est nécessaire, pour vous servir, de connoître tous vos secrets. J'y consens, répondit Bélisaire ; laissez-moi quelques heures pour me recueillir, afin que je puisse mettre un peu d'ordre dans ce triste récit. Demain vous saurez tout, et vous me jugerez.

Bélisaire ne pouvoit s'empêcher d'attacher quelque prix à l'opinion de cet obscur cénobite, qui peut-être étoit, dans ce désert, le seul homme qui eût entendu parler de lui : la renommée ne parcourt que les lieux où l'on applaudit avec transport les actions éclatantes et les exploits guer-

riers; sa voix s'éteindroit dans ces immenses solitudes; et parmi ces amis du silence et de la paix, ses récits les plus brillans ne pourroient causer que de la surprise, et souvent de l'indignation ou de l'épouvante. Bélisaire, objet de la plus tendre compassion d'Arcade, n'étoit cependant pas aussi malheureux qu'il paroissoit l'être. Ceux que le ciel a constamment favorisés d'une manière éclatante pendant une longue suite d'années, trouvent, dans un revers subit, quelqu'affreux qu'il puisse être, des consolations inconnues aux hommes d'un destin vulgaire; accoutumés depuis si long-temps à compter sur leur fortune, ils en attendent des miracles, lorsqu'elle leur enlève tout espoir raisonnable. Bélisaire désiroit avec passion la vengeance, et, dépouillé, aveugle, relégué dans un désert,

n'ayant plus pour asyle qu'une caverne, et pour protecteur qu'un hermite, il méditoit le bouleversement d'un grand empire! Une longue habitude de bonheur et de succès étonnans lui persuadoit toujours que la véhémence, la fermeté de sa volonté devoient naturellement produire des événemens extraordinaires, et la révolution la plus mémorable. Trahi par le sort, son caractère dominateur n'avoit rien perdu de son audace; il sembloit même qu'il eût acquis plus d'énergie encore par l'idée de sortir avec éclat d'une situation si funeste et si désespérée. Bélisaire, né sensible et reconnoissant, n'avoit jamais eu jusqu'alors que l'ambition la plus noble et la plus généreuse, celle d'illustrer son nom par sa fidélité pour son souverain, et par ses exploits : austère dans ses mœurs, humain,

désintéressé, religieux, incapable de s'abaisser à feindre, il eût toujours offert le modèle d'un héros accompli, si l'orgueil n'eût pas altéré tant de qualités naturelles : l'orgueil, aux yeux des hommes, ne ternit point dans les héros heureux et florissans l'éclat d'un grand caractère, parce qu'alors la hauteur impérieuse et l'imprudente vanité se confondent en eux avec l'élévation de l'âme ; mais dans l'adversité, les fausses vertus ne peuvent ni en imposer aux autres, ni nous suffire à nous-mêmes.

Bélisaire déchu ne respiroit que la vengeance, l'orgueil lui ravissoit la force de se soumettre à sa destinée ; il trouvoit de la grandeur dans les coupables projets de sa colère ; mais dans un malheur sans remède, la véritable grandeur est d'envisager

son sort avec calme, sans illusion, et de s'y résigner.

Cependant, le jour suivant, Bélisaire, fidèle à sa promesse, fit asseoir à côté de lui le solitaire ; et après un moment de silence, il reprit la parole et commença, dans ces termes, le récit de ses malheurs.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE BÉLISAIRE.

QUELS souvenirs vais-je me retracer!.... Il me sera moins pénible de vous parler de mes fautes et de mes infortunes, que de vous peindre des sentimens indignement trahis, et que ma raison même abjure avec horreur. Grand Dieu! se peut-il que j'aie aimé le despote lâche et barbare qui, n'osant m'immoler au grand jour, me réservoit un supplice lent et terrible, une mort obscure, et qui voulut que ma tombe même fût ignorée! Après avoir tant de fois exposé pour lui ma vie dans les batailles, devois-je être condamné à la terminer sans éclat et sans témoins; à périr dans un dé-

sert? Non, non, son ingratitude et sa cruauté seront connues! Si je ne puis me venger, si je ne puis renverser le trône souillé dont je fus le soutien, du moins je périrai sous ses yeux, dans sa capitale, dans son palais; ses peuples auront vu Bélisaire, ils auront entendu sa voix; j'aurai déshonoré le règne du tyran!.....

Excusez, sage Arcade, cet emportement d'un cœur déchiré! mais je vais concentrer ce trop juste ressentiment, et tâcher, s'il est possible, de conter avec calme, et l'histoire de mes beaux jours, et celle de ma chute désastreuse!.....

Je naquis sous le règne de Justin (1): ce grand prince, fils d'un pauvre laboureur de la Thrace, s'étoit enrôlé dès sa première jeunesse

(1) Justin Ier, ou *l'Ancien*.

dans la milice ; et quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire, il parvint, par sa valeur et par son mérite, au trône impérial, et se montra toujours digne de sa fortune (1).

Je fis mes premières armes dans cette longue guerre contre les Perses, que je devois terminer un jour. Le prince Justinien, neveu de l'empereur, et désigné dès lors pour lui succéder, commandoit notre armée ; durant le combat, j'attirai sur moi ses regards : après la bataille, dont le succès fut équivoque, le prince me fit appeler, et l'accueil que j'en reçus donna de l'éclat à l'audace que j'avois montrée. Les princes devroient s'appliquer davantage à découvrir, à discerner le mérite encore ignoré ; ils peuvent, d'un mot, arracher à l'obs-

(1) Historique.

curité un talent utile ; ils peuvent désigner, proclamer un grand homme jusqu'alors inconnu ; leur suffrage public forme à l'instant une glorieuse renommée ; voilà de beaux droits, il est rare qu'ils en jouissent.

Justinien, élève du sage Théophile (1), doit aux soins de son instituteur tout ce que l'éducation la plus parfaite peut donner : le développement complet de toutes ses facultés intellectuelles, une instruction solide, des opinions sages, des idées justes, d'excellens principes. C'est surtout avec son esprit et ses opinions, et non avec ses penchans, qu'un prince éclairé gouverne : l'éducation n'a pu dompter les inclinations licencieuses de Justinien ; elle n'a pu vaincre la mollesse de son caractère ;

(1) Historique.

mais elle lui a donné des lumières, et il a régné trente-cinq ans avec gloire. Aussi l'histoire remarquera-t-elle sans doute avec étonnement les contradictions apparentes qui se trouvent dans ce prince : en effet, Justinien viola les lois en épousant une courtisane; il avilit la majesté impériale, en plaçant sur le trône une comédienne (1); et cependant il rétablit la prérogative royale; il donna, par une grande représentation et par la noblesse de ses manières, de l'éclat à sa cour, et il fit un code admiré de l'Europe entière. Avec des mœurs dépravées, il a réprimé la licence, fait fleurir la religion et bâti de superbes temples (2). Son caractère est

(1) L'impératrice Théodora, comédienne. La loi défendoit à tout sénateur cette espèce de mariage.

(2) Entr'autres l'église de Sainte-Sophie.

foible dans sa vie domestique, et son gouvernement est ferme; il a détruit des factions puissantes qui déchiroient l'empire (1). Avare dans son intérieur, il est magnifique au dehors; il n'a nul génie pour la guerre, et de grandes victoires, des conquêtes mémorables ont illustré son règne. Malgré ce contraste frappant entre ses actions publiques et ses mœurs, Justinien n'est point inconséquent, il cède personnellement à ses passions; mais comme il a l'esprit juste, étendu, il sait choisir ses ministres, ses généraux; il connoît ses vrais intérêts; il regarde la religion et les mœurs publiques comme les appuis nécessaires de l'autorité souveraine; il n'a ni l'enthousiasme, ni le goût de la vertu; mais s'il est assez malheureux pour

(1) Les factions des verts et des bleus.

n'en pouvoir goûter les charmes, du moins il est assez éclairé pour en sentir toute l'utilité. Jusqu'à l'époque de son atroce ingratitude pour moi, toute la morale de son vertueux instituteur se retrouvoit dans sa magnificence à récompenser de grands services, dans ses ordonnances publiques, dans les lois qu'il a rédigées, et dans sa politique. C'est avec cette morale qu'il a gouverné; ses passions n'ont eu d'influence que sur ses actions particulières. Son véritable caractère ne s'est montré que dans sa famille. Ce prince m'attacha à sa personne, et bientôt me donna toute sa confiance. Mais en général la confiance des princes n'est produite que par la paresse et la vanité, c'est-à-dire, le besoin de parler de soi, et celui de se débarrasser de mille soins et d'un travail fatigant dont le con-

fident intime est toujours chargé. On est long-temps la dupe de la faveur des princes avant d'en connoître les véritables motifs. Combien j'étois touché des confidences de Justinien ! l'importance de ses secrets ôtoit à mes propres yeux tout l'intérêt des miens; avide de l'entendre, et fier d'être consulté, je n'éprouvois point le besoin de l'entretenir de mes affections particulières, et je ne pouvois m'apercevoir qu'il n'avoit nullement le désir de les connoître : mon attachement pour lui devint le sentiment dominant de mon cœur; il me sembloit qu'il le reconnoissoit, et qu'il me rendoit justice en ne me parlant jamais que de lui. Quoique l'empereur son oncle l'eût désigné pour son successeur, il n'étoit pas sans inquiétude sur un droit contesté par une faction puissante qui vouloit placer Vitalien

sur le trône (1). Vitalien, guerrier illustre, Scythe de nation et petit-fils du fameux Aspar, n'avoit ni la vertu qui garantit la fidélité d'un sujet, ni la force d'esprit et le discernement qui peuvent seuls assurer de grands succès; il ignoroit que, dans la carrière orageuse des ambitieux, il est un moment décisif, difficile à connoître, important à saisir, où l'audace et l'énergie doivent succéder à la prudence. Retiré dans le fond de la Thrace conquise autrefois par sa valeur, il cultivoit l'amour de ce peuple belliqueux, prêt à tout entreprendre pour lui; en meme temps il entretenoit à Constantinople de secrètes correspondances; ses amis y formoient un parti formidable, qui sembloit se grossir tous les jours (2).

(1) Historique. (2) Historique.

Le grand âge de l'empereur ne laissoit pas l'espoir de conserver longtemps ce souverain si justement révéré : il n'avoit point d'enfans ni d'héritiers de son nom. Justinien n'étoit que le fils de sa sœur (1); les talens militaires de Vitalien, sa renommée, sa sagesse mûrie par l'expérience, faisoient pencher en sa faveur presque tous les suffrages; je connus ces dispositions secrètes, j'en instruisis Justinien, je le tirai d'une dangereuse sécurité, et je lui conseillai de faire rappeler Vitalien à la cour, afin de pouvoir mieux surveiller sa conduite. Vitalien n'avoit que deux partis à prendre; d'obéir en renonçant avec sincérité à ses projets ambitieux, ou d'arborer sans délai l'étendard de la révolte : il ne tenoit qu'à

(1) Historique.

lui de soulever la Thrace, de marcher contre les Bulgares, qui menaçoient l'empire d'une irruption, et vainqueur de l'étranger, d'entrer ensuite en maître à Constantinople. Il semble que la fortune ne favorise avec éclat que ceux qui osent compter sur elle. Vitalien, hardi dans ses projets et timide dans son plan, ne connut ni sa force, ni celle de sa faction: en craignant de se déclarer dans un moment si favorable, il trompa l'espérance de ses partisans et refroidit leur zèle. En acceptant le titre de consul et les nouveaux honneurs que lui déféroit son souverain, sa dissimulation prit un caractère odieux d'ingratitude et de lâcheté (1); il se reposoit sur les adroites précautions qui le mettoient à l'abri d'une condamnation

(1) Tous ces détails sont historiques.

juridique ; il auroit dû savoir que dans les affaires d'état, les preuves morales suffisent ; que même trop souvent en politique, le sujet devenu puissant et suspect est traité en conspirateur, et ses partisans en rebelles. Vitalien ne doutoit pas que la crainte d'une invasion ne l'eût fait rappeler. Les grands généraux de l'empire, vieillis avec leur auguste chef, laissoient dans ce moment l'état sans défense : Vitalien, encore dans la force de l'âge, se croyoit sûr d'obtenir le commandement des troupes destinées à repousser l'ennemi ; il comptoit sans doute lever le masque, après une victoire d'où dépendoit le salut de l'empire ; mais, malgré ma jeunesse, j'osai demander ce commandement, qui me fut accordé à la sollicitation du prince Justinien. Il falloit justifier cette faveur extraordinaire, d'autant plus

qu'elle excita de grands murmures et un mécontentement général. Ce moment fut beau pour Vitalien ; sa popularité se trouva tout à coup ranimée et fortifiée par l'envie qu'excitoit un nouveau favori, dans tout l'éclat de la jeunesse : ses partisans, réchauffés par l'opinion publique, achevèrent de préparer sa perte ; leur insolente imprudence attaqua sans ménagement, par des discours et des écrits séditieux, le prince et même l'empereur, qui ne réprima rien, afin d'avoir ensuite le droit de mieux punir.

Je marchai contre les Bulgares, je livrai une bataille qui devoit être décisive ; cette horde de barbares fut presqu'entièrement exterminée : ce succès éclatant assuroit à l'empire une longue tranquillité ; en même temps il justifioit le choix de la cour

et la protection du prince mon bienfaiteur et mon ami..... Je trouvois ainsi le bonheur dans la gloire! et c'est là sans doute le comble de la félicité humaine. Quelle époque dans une carrière militaire et dans la vie d'un homme, que celle où l'on a gagné une première bataille et surtout quand la victoire est de la plus haute importance! Après un tel combat, quel changement subit et merveilleux dans l'existence du général! Peu d'heures auparavant, il n'étoit qu'un courtisan favorisé, et le voilà pour jamais inscrit sur la liste des grands hommes! La veille, s'il eût péri, il emportoit dans la tombe un nom sans éclat, des talens sans renommée; et maintenant il vient de fournir un brillant récit à l'histoire: il jouit déjà de toute sa réputation; il la voit toute entière dans l'allégresse

de ses soldats. Est-il un empire plus enivrant que celui qu'exerce un général victorieux, à la tête de son armée triomphante ! Chacun lui doit sa gloire particulière, son commandement a tout fait ; sa parole a créé des héros ; il récompense son propre ouvrage, il distribue, ou du moins il promet tous les prix de la valeur. Combien est foible la seule autorité royale, en comparaison d'une telle puissance ! On ne régnera jamais souverainement sur l'imagination des hommes qu'au milieu d'un champ de bataille, après une éclatante victoire.

La cour, débarrassée de la crainte de l'ennemi, ne garda plus de ménagement avec l'ambitieux Vitalien, qui paya de sa tête ses coupables espérances et ses complots ténébreux (1).

(1) Historique.

Cet événement qui, peu de mois auparavant, eût excité des révoltes, ne causa dans ce moment qu'une légère sensation. Justin sut toujours placer aux temps convenables les récompenses, l'indulgence, la sévérité, les châtimens. Être juste, vigilant, et connoître jusqu'où l'on peut aller sans danger et sans blâme, c'est posséder au degré suprême le grand art de régner.

Les derniers jours de ce prince furent troublés, et même avancés par la plus terrible catastrophe; un affreux tremblement de terre ravagea la Syrie; la ville d'Antioche fut engloutie avec ses habitans. Cette cité superbe, florissante, et particulièrement aimée de l'empereur, fut anéantie dans le court espace de quelques heures. De vénérables ruines n'attesteront point son existence aux

siècles futurs ! Réduite en poussière, elle tomba pour jamais dans les nouveaux abîmes ouverts tout à coup pour l'ensevelir ! Ce gouffre immense, qui reçut à la fois dans son horrible profondeur, et les palais du riche et la cabane du pauvre, fit disparoître en un instant, et sans retour, en se refermant, une population nombreuse, de somptueux édifices, des chefs-d'œuvre de l'art, de précieux manuscrits, et la gloire d'une infinité de savans et d'artistes, condamnés également à une perte soudaine, et à un prompt oubli. Cette ville malheureuse n'a laissé nuls vestiges sur la terre; tout autour d'elle fut tellement bouleversé, que le lendemain on ne reconnoissoit plus ni la place qu'elle avoit occupée, ni la route même qui conduisoit dans ses murs (1)!....

(1) Historique.

L'empereur succomba au chagrin mortel que lui causa ce désastre public (1). Peu d'heures avant d'expirer, il fit appeler ses ministres et ses généraux ; je me trouvai dans ce nombre, et je n'entendis pas, sans un profond attendrissement, ce grand prince nous recommander l'obéissance et la fidélité pour son successeur. Ma puissance m'étoit chère, nous dit-il, je ne la devois point au hasard, elle fut un don glorieux de l'estime et de la reconnoissance. Vous le savez, j'ai relevé cet empire, j'en rassemblai les débris, j'en étendis les bornes ; j'ai fait refleurir la justice et les arts, j'ai débrouillé le chaos de vos lois, j'en ai réformé de barbares, j'ai commencé un nouveau code, j'ai achevé, j'ai entrepris tout ce qu'on

(1) Historique.

peut faire pour le bien public dans un seul règne (1). Que me reste-t-il à désirer en mourant ? que mon successeur, non-seulement ne détruise pas mon ouvrage, mais qu'il soit capable de terminer ce que je n'ai pu qu'ébaucher. En nommant ce successeur, je n'ai songé qu'à la patrie. L'intérêt de ma gloire est pour vous un garant certain de la sagesse de mon choix; ainsi, quand vous auriez eu le droit de proclamer l'héritier du trône, vous auriez dû, pour la prospérité de l'empire, vous en rapporter à ma seule décision. Le prince que j'ai désigné, vous gouvernera d'après les principes qui ont redonné tant d'éclat à cette nation ; vous croirez toujours vivre sous mes lois ; mon successeur, profitant de ce que j'ai

(1) Historique.

fait, et des plans que je lui laisse, portera sans doute au comble le bonheur public et la gloire nationale.

A ce discours, nous jurâmes tous de soutenir, jusqu'à la mort, les droits du prince; j'aurois, sans hésiter, sacrifié ma vie pour les assurer, et du moins j'eus bientôt l'occasion de lui donner de nouvelles preuves de mon zèle. Aussitôt que Justin eut rendu le dernier soupir, les restes de la faction de Vitalien se réunissant à celle des bleus et des verts, formèrent dans Constantinople un soulèvement général parmi le peuple. Un parti des factieux traîna Hypace dans la place de Constantin, et, malgré sa résistance et les pleurs de son épouse, le proclama empereur. Les séditieux n'ayant point de diadême, lui mirent un collier d'or sur la

tête (1). On pouvoit facilement, avec une poignée de soldats aguerris, exterminer ce nombreux rassemblement; mais il étoit affreux de commencer un règne nouveau par un massacre du peuple; je me chargeai d'appaiser cette révolte, et j'y parvins sans répandre une goutte de sang. Les seules victimes de la sédition furent Hypace, et deux ou trois chefs des factieux, que la politique crut devoir immoler. Leurs biens furent confisqués, mais peu de temps après, l'empereur les rendit tous à leurs enfans (2).

L'un des premiers actes de souveraineté qu'exerça l'empereur, fut un acte religieux; il posa la première pierre de la magnifique église de Sainte-Sophie (3). Ensuite il ne

(1) Historique. (2) Historique.
(3) Historique.

s'occupa plus que du code à peine commencé par son prédécesseur ; dix jurisconsultes, choisis entre les plus habiles de l'empire, présidés et dirigés par le savant Tribonien, furent chargés de ce travail immense ; une longue paix donna le temps de le finir, sans être obligé de l'interrompre (1). L'empereur me montroit toujours la même confiance, il m'appeloit à tous ses conseils, et déposoit dans mon sein ses secrets les plus intimes. Cependant, beaucoup de courtisans avoient et plus de fortune et plus de bienfaits de la cour que moi. J'étois alors le mieux aimé, le mieux traité, mais le plus modéré ; et les princes accordent les grâces à l'intrigue et à l'assiduité, ils les donnent rarement d'eux-mêmes.

(1) Historique.

Après une paix de six années, l'empereur fut obligé de déclarer la guerre à Cabades, roi de Perse; et il me donna le commandement de ses armées. En une seule campagne, je terminai cette longue guerre, si souvent renouvelée, et jusqu'à ce moment si désastreuse pour l'empire. Je mis cette puissance hors d'état de rompre le traité de paix que je la forçai de signer (1).

Dans cette campagne, un corps de troupes vandales servit comme auxiliaire dans mon armée; ces troupes, envoyées par notre allié Ildéric, roi des Vandales, étoient commandées par le jeune et brave Gélimer, qui, depuis, monta sur le trône, et dont je devois un jour détruire la puissance. Ce vaillant prince, à

(1) Historique.

peine alors âgé de vingt ans, contribua au succès de la dernière bataille, et montra dans cette journée une habileté, une présence d'esprit égale à son intrépidité.

Je revins triomphant à Constantinople. L'empereur me reçut comme un libérateur : le lendemain il se rendit à l'église de Sainte-Sophie, qui venoit d'être achevée, et dont il faisoit la dédicace. Je l'y suivis à la tête d'une partie des vainqueurs de la Perse. Ce temple immense et magnifique, où l'or et les pierreries brilloient de toutes parts, réunissoit dans ce moment tout ce qui peut frapper l'imagination et élever l'âme, les solennités religieuses et la pompe militaire. L'empereur, qui voyoit pour la première fois cette superbe église, avec tous ses ornemens, et dans cet éclatant appareil, fut saisi d'é-

tonnement et d'admiration : *Gloire à Dieu !* s'écria-t-il, *j'ai vaincu Salomon* (1) !.... Je m'arrête avec un attendrissement plein de trouble et d'amertume, à cette époque la plus heureuse de ma vie.... Je venois d'épouser celle que j'aimois depuis long-temps ; je jouissois d'une réputation qu'aucun autre général ne pouvoit balancer, je me croyois sûr du cœur et de la confiance de mon souverain ; mon attachement prouvé par de grands services, un dévoûment de vingt années, et le plus parfait désintéressement, ne me permettoient pas de penser qu'il fût jamais au pouvoir de l'envie et de la haine de me nuire auprès de lui. Je l'aimois tellement, qu'il m'étoit beaucoup plus doux de considérer mes actions les

(1) Historique.

plus éclatantes comme des droits à son estime, à sa reconnoissance, que comme des titres de gloire. Heureux à la cour par mes affections, par ma renommée, par ma sécurité; heureux dans ma famille avec une épouse chérie et des amis pleins de zèle et d'enthousiasme pour moi, aimé du peuple, adoré des soldats, je croyois jouir d'un bonheur et d'une fortune inébranlables; j'allois bientôt perdre une partie de cette douce erreur.

Ceux qui n'ont jamais vécu à la cour s'en font une idée très-fausse, et la calomnient par ignorance. Ils croient que tous les favoris des princes sont insolens, ils se trompent; à moins d'être un sot et même un lâche, on a rarement de l'impertinence dans une situation où l'on ne reçoit de ses égaux que des marques de déférence, et de ses inférieurs que

des hommages. La morgue et la hauteur ne sont guère le partage que des courtisans bien traités du prince, mais sans crédit, et qui, par fatuité, voudroient donner une haute idée de leur faveur. Les vrais favoris n'affichent rien, ils n'ont pas besoin d'affecter des airs importans, tout le monde sait que le souverain les aime et les consulte; mais leurs amis ont trop souvent une arrogance insupportable, ce sont eux qui font haïr les ministres, les gens en place; à mesure que la faveur s'éloigne de sa source, elle devient vaine, inquiète, parce qu'elle peut paroître douteuse et qu'elle manque d'éclat; elle cherche à se montrer, à se faire sentir, même en blessant l'orgueil des autres; du même principe, viennent aussi le zèle inconsidéré et les indiscrétions qui compromettent le favori, et qui,

même, peuvent le perdre. Mes envieux n'auroient jamais pu me précipiter dans l'abîme où je suis, sans les imprudences de mes amis. Une funeste expérience m'a fait faire, depuis, ces réflexions; mais alors je m'enorgueillissois d'avoir de tels amis; il me sembloit que, par leur nombre et par leur enthousiasme pour moi, ils formoient une puissance qui, seule, eût suffi pour me maintenir dans ma place.

Deux ou trois ans après la paix avec la Perse, l'entreprise de la conquête de l'Afrique fut décidée au conseil (1); un des ministres proposa de charger de cette expédition un homme qui avoit fait avec succès quelques campagnes sur mer. Cet homme étoit Narsès, devenu célèbre

(1) Historique.

depuis, et le principal auteur de ma perte. Pharas, le plus ardent de mes amis, combattit la proposition du ministre; il parla de Narsès avec le ton du dédain, et de ce moment, le ministre et Narsès devinrent mes ennemis mortels. Je fus nommé par l'empereur chef de la flotte qui devoit conduire l'armée en Afrique. Ce fut un triomphe puéril pour mes amis, qui affectèrent de braver le ministre et de décrier Narsès; il en résulta qu'ils me donnèrent l'apparence d'une animosité ridicule qui, en même temps, fixa sur Narsès les yeux du public; on supposa des talens éminens à celui que je paroissois craindre, on fit l'honneur à un homme obscur jusqu'à ce moment, de le regarder comme mon rival, et la maladresse de mes amis établit ainsi tout à coup sa réputation.

Je m'embarquai, j'abordai en Afrique avec mon armée; j'emportai Carthage et je poursuivis le brave Gélimer, roi des Vandales, et descendant du fameux Genséric (1); il avoit usurpé un trône dont il étoit le successeur légitime. L'imbécille Ildéric n'ayant point d'enfans, Gélimer devoit naturellement lui succéder; mais ce prince, indigné de la mollesse et de l'incapacité d'Ildéric, le fit déposer, et respectant sa vie, se contenta de le bannir. Ildéric, uni à Justinien par un traité, implora son secours; Gélimer fut inutilement sommé de rendre la couronne à Ildéric: telle fut la cause de cette guerre (2). Cependant Gélimer rallia ses troupes; je le joignis dans les plaines de Tricameron, à sept lieues de Carthage; nous

(1) Historique. (2) Historique.

livrâmes une bataille qui fut la plus longue et la plus sanglante que j'aie jamais soutenue. Gélimer y déploya les talens d'un grand capitaine; il y fit personnellement des prodiges de valeur; mais le sort trahit son courage, ses troupes furent taillées en pièces, sa défaite fut complète. Enveloppé de toutes parts, il se fit jour à travers notre armée, avec une étonnante intrépidité; il s'échappa, et suivi seulement d'une centaine d'hommes, il fut se réfugier sur la montagne de Pasuca. Par des chemins presqu'impraticables, et connus des seuls habitans du pays, il parvint au sommet de la montagne sur un rocher inaccessible (1). Ce jeune et malheureux prince fut rejoint par son épouse, qui eut le courage d'aller se réunir à

(1) Historique.

lui, ne vivant là que de fruits sauvages, n'ayant pour asyle qu'un antre creusé par la nature dans ces affreux rochers, il parut décidé, ainsi que cette poignée de braves qui l'avoient suivi, à rester dans ce lieu désert plutôt que de se rendre. Je désirois avec passion me saisir de sa parsonne, et l'emmener captif à Constantinople; et je ne négligeai rien pour l'engager à se remettre dans mes mains; tout fut inutile (1). Il se montroit de temps en temps, comme pour nous braver, sur le haut d'une roche escarpée; nous l'aperçûmes ainsi plusieurs fois, et nous admirions la noblesse de sa taille, la beauté de sa figure et la fierté de sa contenance. Un de ses soldats descendit dans la plaine, on me l'amena, je le chargeai

(1) Historique.

de demander à son maître de recevoir Pharas, l'un de mes lieutenans, que je voulois lui envoyer chargé de paroles de paix. Gélimer y consentit; un guide vint prendre Pharas, lui banda les yeux, et le conduisit sur la montagne de Pasuca. Pharas fut touché de la misère dans laquelle il trouva ce brave et malheureux prince, et surtout de son héroïque fermeté. Entouré de ses soldats, il étoit assis sur un rocher. Vous voyez, dit-il à Pharas, le trône qui me reste; une caverne est mon palais, et voici ma cour! Je n'ai plus de courtisans, on ne me flatte plus; mais ces généreux compagnons de mon infortune sont décidés à partager mon sort, ils m'ont fait un nouveau serment de fidélité; celui de mourir libres avec moi dans ce désert. Malgré ce langage, Pharas remplit sa mission; il promit à Géli-

mer un sort indépendant, digne de sa naissance, à condition de se remettre entre mes mains, et de me suivre à Constantinople. Non, jamais, répondit Gélimer; je ne veux rien recevoir des destructeurs de mon pays. D'ailleurs, que me demandez-vous? la paix? il ne m'est plus possible de vous combattre; mes sujets, mon armée, mon empire, vous avez tout anéanti. Que m'offrez-vous? des richesses? je les méprise. L'indépendance? j'en jouis; et je ne la dois qu'à mon courage. Sous prétexte de secourir un prince assez lâche pour armer une puissance étrangère contre la patrie, vous avez mis fin à la monarchie des Vandales. Amis fidèles, que rendrez-vous à votre allié? un palais qui fut livré au pillage, des champs dévastés, une terre dépeuplée. Vous avez pu dé-

truire en peu de jours un puissant empire, mais vous ne vaincrez jamais la constance de Gélimer. Tant que vous habiterez cette contrée malheureuse, je resterai sur cette montagne, inébranlable comme elle, inflexible comme le destin ; on m'y verra toujours fier de ma pauvreté, enorgueilli de mes souffrances ; j'y finirai ma vie s'il le faut ; dans ce lieu même on creusera ma tombe ; ce rocher couvrira ma cendre, et de tous les mausolées des rois, il sera le plus noble et le plus illustre.

Seigneur, répondit Pharas, Bélisaire ne peut être au fond du cœur l'ennemi des braves ; en déplorant votre obstination, il estime la grandeur de votre âme ; il espère que la réflexion vous fera prendre un parti plus modéré. En attendant, touché de votre affreux dénûment, il vous

offre de vous envoyer des vivres, et tout ce que vous demanderez (1). Eh bien! dit Gélimer, *qu'il m'envoie un luth pour chanter mes malheurs* (2), c'est tout ce que je puis accepter de lui. Cette singulière demande fut accordée. J'avois dans ma musique guerrière un grand nombre d'instrumens et plusieurs luths; j'en envoyai un à Gélimer, qui en fit usage aussitôt. Tous les jours, après le coucher du soleil, ce prince, assis sur le sommet de sa montagne, et son luth à la main, faisoit répéter aux échos de la vallée, sa plainte mélancolique (3); son chant fier et sauvage, et toujours le même, avoit je ne sais quel charme qui retenoit

(1) Historique.
(2) Propres paroles de Gélimer.
(3) Historique.

nos soldats au pied de la montagne, pour l'entendre.

Cependant l'armée victorieuse brûloit de se rembarquer et de retourner à Constantinople ; notre conquête nous restoit, car le roi pour lequel nous avions combattu, Ildéric, venoit de mourir, et nous avions beaucoup à souffrir dans un pays entièrement ruiné et détruit. Pharas m'ayant dit que les gens de Gélimer avoient l'air mécontent et consterné, j'espérois qu'ils forceroient ce prince à se rendre, et je voulois attendre. Mes soldats fatigués murmuroient, rien ne put les empêcher de mettre le feu au palais des anciens rois maures. L'infortuné Gélimer vit, du haut de sa montagne, cet embrâsement qui dura quatre jours ; il ajouta à son chant une strophe si touchante, qu'elle attendrit les auteurs même

de l'incendie. Plus d'une fois moi-même je fus l'écouter, et près de vingt années écoulées depuis n'ont pu m'en faire perdre le souvenir.

Ce que j'avois prévu arriva enfin ; les soldats de Gélimer, malgré leur serment, ne purent supporter l'horreur de leur situation ; ils se révoltèrent avec furie, menacèrent Gélimer de massacrer sa femme et son enfant, s'il ne consentoit à descendre la montagne avec eux, et à venir se remettre à discrétion entre mes mains. C'est ainsi que cet infortuné prince me fut livré. J'admirai plus que jamais, dans ce moment, la force d'âme de ce héros : il m'aborda d'un air ferme ; nulle plainte n'échappa de sa bouche. Bélisaire, me dit-il, je recommande à votre honneur celui de mon épouse et la vie de mon enfant ; du reste, disposez de moi. Je l'as-

surai que son épouse seroit traitée avec le respect dû à son sexe, à son rang et à son malheur, et qu'il ne seroit séparé ni d'elle, ni de son enfant. A ces mots, Gélimer me remercia par un regard, mais il ne répondit rien; et de ce moment, il ne m'adressa plus la parole. Son épouse, pressant son enfant contre son sein, se tenoit derrière lui. Cette jeune princesse étoit d'une éclatante beauté, malgré sa pâleur, et l'empreinte douloureuse qu'avoient laissée sur son visage, l'horreur de la plus affreuse disette, et trois mois de souffrances. Je m'avançai vers elle en la priant de demander tout ce qu'il étoit en mon pouvoir d'accorder. Parlez, lui dis-je, ordonnez. Que désirez-vous? — Un peu de pain pour mon enfant, répondit-elle d'une voix étouffée..... Ces mots firent tressaillir Gélimer,

et mes larmes coulèrent. Dans ce moment, je connus toute la fragilité des biens de la terre, je sentis tout le néant de la grandeur, de la fortune, de la gloire..... Il me sembloit que ce mot venoit de flétrir mes lauriers; il m'ôta, du moins pendant quelques instans, la sécurité que donnent les succès et le bonheur. Aussitôt, par mon ordre, on apporta des rafraîchissemens sur lesquels l'enfant se jeta avec avidité : alors Gélimer s'approcha de l'esclave qui présentoit ces corbeilles remplies de fruits, et tirant de son sein un diamant d'une beauté merveilleuse : Grâce au ciel, dit-il, malgré l'abaissement où m'a réduit le sort, je puis faire encore une action royale : tiens, poursuivit-il, en donnant ce diamant à l'esclave, tiens, j'arrachai cette pierre de mon sceptre en sortant de mon palais; elle

est sans prix, je te la donne, puisse-t-elle servir à te rendre le seul bien véritable, la liberté !

Telle étoit la grandeur d'âme de ce prince, et cette noble fierté ne s'est jamais démentie.

Je quittai l'Afrique, nous nous embarquâmes. Gélimer et son épouse étoient sur mon vaisseau. Ce prince, toujours silencieux, mais calme, montra constamment tout l'héroïsme de la plus sublime résignation. Son seul plaisir étoit de jouer du luth en s'accompagnant : le chant qu'il avoit composé sur la montagne de Pasuca, dans les temps calmes, il le chantoit le soir au clair de la lune, sur le tillac du vaisseau : la belle Zima son épouse, assise à ses pieds, et tenant sur ses genoux son enfant endormi, l'écoutoit en pleurant doucement. Les matelots attendris s'attroupoient pour

l'entendre, mais à distance; il inspiroit tant de respect, que nul d'entr'eux n'osoit l'approcher.

Pharas, parti avant le départ de la flotte que je commandois, m'attendoit à Constantinople; porteur de tous les détails de ces grandes nouvelles, il avoit excité le plus vif enthousiasme à la cour et à la ville, par les proclamations de nos victoires. L'extinction totale, et en si peu de temps, de la redoutable monarchie des Vandales, étoit l'événement le plus mémorable de ce siècle; mes amis, enivrés de ces succès, voulurent mettre le comble à ma gloire, ils la ternirent;..... ils firent faire à la hâte un magnifique char de triomphe, et, suivis d'un peuple immense, ils vinrent m'attendre aux portes de la ville. J'arrivai avec mes illustres captifs, placés avec honneur

à ma droite : j'avois eu pour eux la délicatesse d'envoyer en avant les drapeaux conquis et les autres trophées militaires, afin qu'ils ne les eussent pas sous les yeux, n'ayant réservé de ces dépouilles qu'un livre d'évangiles couvert d'or et de pierreries, et que je croyois devoir porter moi-même (1); d'ailleurs, j'avois éloigné de mon cortége toute pompe triomphale..... En entendant de loin les acclamations du peuple, je n'éprouvai d'abord qu'un sentiment pénible d'embarras, en songeant que cette allégresse tumultueuse et publique insultoit au malheur de mes captifs!... Je jetai un coup-d'œil inquiet sur Gélimer, et ma surprise fut extrême en le voyant sourire (2); il remarqua mon étonnement. Je mé-

(1) Historique. (2) Historique.

prise la fortune, me dit-il, et je ris de ses vicissitudes (1). Oui, poursuivit-il en soupirant, à pareil jour, et dans cette même saison, je montai sur le trône d'Ildéric, et je fus proclamé roi d'un peuple qui n'existe plus.... Comme il disoit ces mots, nous touchions aux portes de Constantinople; alors je me trouvai au milieu d'une multitude innombrable, ivre d'enthousiasme et de joie, qui se précipitoit à ma rencontre: j'aperçus dans la foule Pharas, tous mes autres amis et mon épouse, et je ne sentis plus que le plaisir d'être applaudi avec de tels transports, en présence de tout ce qui m'étoit cher! Tout à coup on m'enlève, on me porte sur le char de triomphe; je me débattois, mais foiblement; je craignois de re-

(1) Historique.

froidir cet ardent enthousiasme, et même d'y faire succéder le mécontentement, en y opposant une véritable résistance : le char se met lentement en marche, aux cris mille fois répétés de *vive Bélisaire !* Au milieu de ce triomphe, j'entendis distinctement, derrière moi, une voix mâle et sévère s'écrier : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité !* .... C'étoit la voix de Gélimer (1). Je me retourne en tressaillant, et je vois ce prince et son épouse voilée, attachés à mon char avec des chaînes d'or..... (2). Cette vue me rendit à moi-même ; je rougis de cette pompe païenne que ni l'empereur régnant, ni son auguste prédécesseur n'avoient renouvelée pour eux-mêmes ; j'entrevis le dan-

(1) Historique. (2) Historique.

ger d'un tel éclat, et je ne sentis plus que le malaise insupportable qu'on éprouve lorsqu'on est forcé de marcher dans une route que l'on croit imprudente et fausse. A mesure que nous approchions du palais impérial, mon embarras redoubloit ; à des craintes trop fondées se joignirent toutes les exagérations produites par une imagination troublée. Cette pompe orgueilleuse n'étoit pas seulement à mes yeux dangereuse et coupable, elle me paroissoit ridicule : toutes ces acclamations qui m'avoient séduit un moment, et qu'on devoit entendre du palais, ne me causoient plus que des sensations d'une amertume inexprimable ; que n'aurois-je pas donné pour les étouffer ou les suspendre ! J'étois accablé de honte et de douleur, en pensant que l'empereur avoit le droit d'être blessé de ce vain triom-

phe; que cette imprudence m'ôteroit le mérite des services éclatans que je venois de lui rendre, et que dans cet instant, les courtisans m'accusoient sans doute d'une criminelle ambition et d'une puérile vanité. Ces pensées me frappoient tellement, que je m'attendois à tout, et que je n'aurois pas été surpris qu'on m'eût arrêté, par l'ordre de l'empereur, en entrant dans les cours du palais. Enfin, nous arrivons, je descends du char fatal; on détache les chaînes de mes captifs, et nous entrons dans l'intérieur du palais. Justinien, assis sur son trône; nous attendoit dans la salle d'audience; je remarquai de l'altération sur son visage. Je lui présentai le roi détrôné des Vandales et son épouse. Prince, lui dit l'empereur, je ne négligerai rien pour vous faire oublier votre entrée dans Constantinople;

sachez du moins que je respecte trop le courage malheureux et la naissance royale, pour avoir ordonné cet appareil insultant et barbare.

Ces paroles foudroyantes pour moi, et prononcées en présence d'une cour envieuse et malveillante, me furent mille fois plus sensibles que n'auroient pu me le paroître l'exil et la destitution de tous mes emplois; j'avois de quoi supporter la disgrâce, je manquois de force contre l'humiliation; j'avoue que dans ce moment je perdis sans retour l'attachement passionné que, depuis vingt-cinq ans, j'avois pour Justinien. Sa colère et son injustice n'auroient pu m'en guérir; mais ce froid dédain, cette leçon accablante donnée devant tous mes ennemis, me firent enfin connoître qu'il n'étoit pour moi qu'un maître sévère, et même ingrat, et qu'il

n'avoit jamais été mon ami. Je répondis avec respect, mais sans trouble ; l'indignation et le ressentiment m'ôtoient tout mon embarras : je dis en peu de mots que j'avois moi-même désapprouvé cette effervescence du peuple, à laquelle j'avois été forcé de céder. L'empereur ne daigna pas m'adresser la parole ; il parla avec bonté à la jeune princesse, ce qui termina l'audience. Je sortis du palais accablé de douleur ; j'écrivis à l'empereur une lettre pleine de soumission, mais énergique ; j'y rendois compte de ma conduite, et j'osois m'y plaindre d'une sévérité publique, qui avoit beaucoup plus blessé mon cœur que mon orgueil. Le lendemain, l'empereur me fit appeler ; je le trouvai seul dans son cabinet. Il n'avoit plus qu'un air contraint. Je voulus entrer en explication ; il m'imposa silence, mais avec

le ton de la bonté, et sur-le-champ il me parla d'affaires. S'il m'eût permis d'épancher mon cœur dans le sien, j'aurois repris pour lui l'enthousiasme de mes premiers sentimens; il repoussa ma confiance, et il la perdit pour jamais.

L'empereur, de ce moment, me traita en public comme de coutume, il me laissa mes places, et je conservai dans l'empire toute ma considération; mais ma disgrâce ne fut douteuse ni pour mes ennemis, ni pour moi. Narsès l'avoit préparée durant mon absence, avec cet art perfide et profond que nul homme au monde ne possède comme lui! Valeureux et téméraire à la tête d'une armée, Narsès est à la cour le plus lâche des courtisans; audacieux par caractère, et circonspect par principes et par calcul, tous ses desseins sont ambi-

tieux, tous ses discours sont modérés, et sa conduite apparente annonce toujours la modestie et la simplicité; envieux et vindicatif, il ne pardonne jamais, non-seulement un tort, mais une rivalité; il est implacable dans sa haine, il la nourrit en silence et l'exalte en la concentrant; cruel et féroce, la vengeance est à la fois, pour lui, une victoire et un plaisir; c'est le seul homme que j'aie vu sourire naturellement à son ennemi; c'est qu'alors il croit avoir un moyen certain de le perdre. Il ne sait connoître que le foible et les défauts de ceux dont il étudie le caractère; leurs vertus ne sont à ses yeux qu'un vernis imposteur, et leurs actions généreuses que de la maladresse. Il n'attache aucun prix à l'amitié, il n'y croit pas; il n'a point d'amis, mais il a des créatures dont lui répond le

seul garant solide pour lui, l'intérêt : ces agens obscurs intriguent sans paroître, ne l'aiment point, mais le servent bien, parce qu'il les dirige, et qu'un zèle trop ardent ne les emporte jamais au-delà des bornes qu'il a marquées. Ce furent eux qui, par ses ordres, répandirent alors des bruits injurieux pour moi, qui ne firent que trop d'impression sur l'esprit de Justinien. On dit que j'avois concerté avec mes amis mon entrée triomphale à Constantinople; il n'étoit que trop vrai que Pharas, parti d'Afrique avant moi, avoit publiquement excité le peuple à venir au-devant de moi, et à me rendre ce dangereux honneur; cette circonstance donnoit un poids infini aux calomnies de mes ennemis. On ajoutoit que le peuple, dans son ivresse, avoit osé dire qu'un général couvert

de tant de gloire, eût mérité de succéder au dernier empereur qui, par sa valeur, avoit conquis le trône.... Justinien n'avoit aucun talent pour la guerre; Justin n'auroit pu être jaloux d'un de ses généraux, mais Justinien, sans soupçonner encore ma fidélité, prit de l'ombrage, ou du moins de l'humeur, de ma réputation, et il ne songea plus qu'à la rabaisser en m'opposant un rival.

Je profitai des loisirs de la paix, pour aller souvent dans mon château, vivre au sein de ma famille, et m'occuper de l'éducation de mon Anastasie, ma fille unique; j'avoue qu'il y avoit un peu de calcul dans ces fréquentes absences de la cour. J'étois éclairé sur les sentimens de Justinien, mais je comptois encore sur l'habitude et sur le besoin que je lui supposois de me consulter. Je

pensois qu'il lui seroit impossible de se passer de moi ; qu'il seroit forcé de me rappeler, et que, du moins, si je n'avois plus la faveur qu'un souverain accorde à son ami, je conserverois tout le crédit d'un homme nécessaire. Je me trompois ; auprès des princes, la flatterie remplace si facilement l'amitié ! D'ailleurs, les princes n'apprécient bien que le mérite qui leur est à la fois agréable et utile ; il semble que leur estime dépende de leur goût, on en perd toujours une partie, en tombant dans leur disgrâce ; ils ne se rappellent des meilleurs conseils qu'on leur a donnés, et qu'ils ont suivis, que le discernement qu'ils ont eu d'en sentir la sagesse ; ce souvenir satisfait trop leur amour-propre, pour pouvoir exciter leur reconnoissance. Narsès gagna bientôt toute la con-

fiance de l'empereur : les princes foibles et défians craignent l'esprit supérieur de ceux qui les approchent ; ils ne veulent être ni approfondis, ni devinés : Narsès eut l'adresse de ne montrer de son esprit, que ce qu'il en falloit pour apprécier celui de Justinien ; il cachoit sa finesse, sa pénétration ; constamment disposé à sacrifier l'amour-propre à l'intérêt, en donnant d'excellens conseils, il en laissoit tout l'honneur à son maître, il paroissoit seulement développer les idées, et suivre les vues qu'il supposoit à l'empereur. Cette conduite, parfaitement soutenue, établit promptement son crédit et l'affermit pour jamais.

Après un long repos, les Bulgares, commandés par un prince aussi vaillant que grand capitaine, recommencèrent leurs excursions sur nos fron-

tières ; on méprisa ces premières attaques ; tout à coup ils s'emparèrent d'une ville, et l'alarme se répandit dans l'empire. Abdaliz, leur roi, à la tête d'une puissante armée, inspira une terreur générale ; je demandai à l'aller combattre ; l'empereur me répondit froidement que Narsès m'avoit prévenu dans cette demande, et que le commandement de l'armée lui étoit accordé. D'ailleurs, ajouta l'empereur, je vous ai réservé pour une plus grande entreprise : il s'élève des troubles en Italie, et je compte vous y envoyer. Je ne répondis rien, et je retournai dans mon château. Narsès marcha contre Abdaliz, le joignit, lui livra bataille, et avec des forces inférieures, remporta une victoire éclatante ; mais sur la fin du combat, il fut grièvement blessé ; on l'emporta hors des rangs, on le crut mort, et

tandis que les ennemis fuyoient de toutes parts, l'armée impériale, privée de son chef, ne profita point de ses avantages; elle auroit pu exterminer entièrement l'ennemi, elle se contenta de rester maîtresse du champ de bataille; elle ne poursuivit point les Bulgares, et leur laissa le temps de se rallier.

L'empereur se plut à donner le plus grand éclat à cette victoire par ses proclamations et par les fêtes publiques qu'il fit célébrer à cette occasion. Le peuple y prit peu de part; Narsès, par ses intrigues, avoit acquis beaucoup de partisans dans des classes subalternes de gens d'affaires, et les courtisans se plaisoient naturellement à louer et à faire valoir un homme devenu le rival de celui dont ils envioient, depuis près de trente ans, le crédit et la renommée; mais l'avarice

de Narsès le faisoit haïr du peuple. Au reste, loin d'envier cette faveur fragile et dangereuse pour un sujet, il étoit charmé qu'elle éclatât toujours pour moi; il savoit que, lorsqu'elle ose se montrer, malgré le refroidissement du prince, elle est regardée à la cour comme une espèce de révolte. Je crus devoir aller à Constantinople durant ces réjouissances publiques; j'avoue que je ne vis pas sans dépit, ces solennités éclatantes, en pensant que l'empereur n'avoit jamais rien ordonné de semblable pour mes victoires, et même pour la conquête de l'Afrique. Il y eut dans le cirque une fête superbe; l'empereur y parut avec toute sa cour, il y fut témoin de l'amour que le peuple me portoit; aussitôt que cette multitude qui remplissoit l'arène m'aperçut, elle fit retentir l'air d'applaudissemens et d'acclama-

tions; enorgueilli, touché de cet hommage si peu suspect, je pensai dans ce moment que ce peuple reconnoissant me vengeoit. Hélas! il consommoit ma perte!.....

Cependant des courriers envoyés de l'armée, apprirent que Narsès, toujours mourant de ses blessures, étoit hors d'état de servir, et même de donner le moindre conseil; que l'armée ennemie, ralliée et fortifiée par de nouveaux renforts, s'étoit emparé de plusieurs positions importantes, et qu'ainsi la campagne, loin d'être finie, alloit recommencer avec une nouvelle vigueur. Un des lieutenans de Narsès, en attendant les ordres de l'empereur, avoit pris le commandement que Justinien lui laissa, malgré le cri public qui me désignoit pour aller remplacer Narsès. Le fruit de cette décision fut la

perte d'une bataille qui mit l'empire dans le plus grand danger; alors l'énergie de la clameur publique devint aussi menaçante, que les progrès de l'ennemi étoient effrayans. Il fallut céder, l'empereur m'ordonna de partir; je demandai des pouvoirs illimités, on me les accorda, et je me rendis en toute hâte à l'armée. Je fus suivi par un nombre prodigieux de volontaires, qui s'accrut successivement pendant toute ma route. Je trouvai l'armée dans un état affreux de désorganisation, par la jalousie des lieutenans de Narsès contre celui qui avoit eu le commandement; il y avoit aussi, entre l'armée ennemie et la nôtre, une animosité féroce causée par plusieurs actes de cruauté exercés d'abord par Narsès, et ensuite par ses lieutenans, ce qui avoit donné lieu aux représailles les plus atroces. Je

rétablis la discipline dans l'armée, ensuite je fis savoir au chef des Bulgares, que je venois de prendre le commandement, et que j'avois appris avec horreur toutes les barbaries commises de part et d'autre envers les prisonniers. J'ajoutai à cette notification quelques paroles de paix qu'Abdaliz rejeta; mais il me fit répondre avec les expressions de l'estime, et je préparai tout pour le combattre. Je l'attaquai inopinément; le combat fut long et terrible, et la défaite de l'ennemi complète. Le fils unique d'Abdaliz fut fait prisonnier, on amena dans ma tente ce jeune prince âgé de dix-sept ans. Le roi son père m'envoya le même jour plusieurs messages qui marquoient sa vive inquiétude sur cet enfant chéri, son unique espérance; le lendemain je renvoyai ce prince à son père, sans

exiger de rançon. Ce trait politique de générosité fit sur le cœur d'Abdaliz la plus profonde impression, il demanda à traiter de la paix : la bonne foi présida aux conférences, et elle fut le garant d'une paix glorieuse et durable.

Ces heureuses nouvelles causèrent à Constantinople une joie universelle qui alla jusqu'à l'ivresse, et qui parut séditieuse à la cour ; car plusieurs personnes furent arrêtées. Je reçus l'ordre de licencier ma légion de volontaires, et de diviser mon armée, à laquelle on assigna divers cantonnemens ; j'exécutai avec une extrême célérité tous ces ordres dictés par la crainte qu'inspiroient mes succès et ma popularité, ensuite je pris la route de Constantinople; mais à deux journées de la ville, un courrier qui m'atteignit, m'apprit que j'étois exilé dans

mon château; que je devois m'y rendre sans délai, et y rester jusqu'à nouvel ordre. On me reprochoit d'avoir renvoyé au roi son père, le prince des Bulgares, sans rançon et sans conditions, et l'on prétendoit que j'aurois pu faire une paix plus avantageuse à l'empire. J'obéis sans dire un seul mot pour ma justification, bien persuadé que l'on ne me trouvoit coupable que d'un seul crime, celui de m'être rendu redoutable par l'amour public et par le bonheur de mes armes.

On dit généralement qu'un homme en place disgracié est abandonné de tous ses amis : c'est tout le contraire, quand cet homme jouit d'une grande réputation et de la faveur publique; l'intérêt poursuit la fortune, mais la vanité s'attache peut-être avec plus d'ardeur encore aux noms illustres :

sous un gouvernement despote et barbare, tous les sentimens élevés s'anéantissent ou se concentrent ; mais sous l'autorité d'un prince digne de régner, l'opinion publique se forme, et dès qu'elle existe, elle est noble et généreuse. Loin que mon exil m'eût fait perdre des amis, je m'en trouvai davantage qu'avant ma disgrâce. On aime toujours un peu à braver la cour quand on n'y risque rien : on vint en foule dans mon château ; tous ceux qui n'étoient ni dans l'intimité du prince, ni dans celle des ministres, montrèrent le plus vif empressement d'y être reçus ; les uns pour se faire honneur dans le monde, les autres par haine contre mes ennemis, par curiosité, et surtout dans l'espoir que je reprendrois du crédit, et que je me souviendrois de tous ces hommages.

Justinien n'avoit point d'enfans, et l'âge de l'impératrice ne laissoit aucun espoir à cet égard. Justinien fit pour son neveu ce que son prédécesseur avoit fait pour lui; il l'adopta, le désigna pour lui succéder, et lui donna le nom révéré du dernier empereur (1). Le jeune Justin fut confié, dès ses premiers ans, aux soins du respectable Narbal; l'empereur remit aussi entre ses mains Tibère, un autre enfant, son parent, qui, plus âgé de deux ans que Justin, fut élevé avec lui dans une solitude à peu de distance de mon château. Ces deux jeunes princes, inséparables dès leur plus tendre enfance, prirent l'un pour l'autre un attachement que l'on peut citer comme le modèle de la plus

(1) Historique. Ce prince fut, depuis, *Justin II*, ou *le Jeune*.

parfaite amitié. Cependant, la nature leur a donné des caractères si différens, qu'il est impossible de concevoir qu'ils aient reçu la même éducation, et qu'ils puissent s'aimer. Justin, doué de tous les agrémens extérieurs, mais violent, plein d'orgueil, et terrible dans ses premiers mouvemens, annonce un règne orageux et sanguinaire; toutes ses passions sont véhémentes, indomptables; sa colère est de la fureur, et va souvent jusqu'à la férocité. En lui, tout est excès : passant toujours toutes les bornes, quoiqu'il ait de l'esprit et le germe de plusieurs bonnes qualités, il n'a pas une seule vertu; sa franchise n'est que de l'imprudence ou de la rudesse, sa fierté de l'arrogance, et son courage une extravagante témérité. Néanmoins on assure qu'il y a dans son âme un fonds de grandeur

et de générosité; on en cite quelques traits, et ce qui sembleroit surtout le prouver, est sa constante amitié pour Tibère. Ce dernier, calme comme la sagesse, et en même temps plein d'ardeur pour le bien, joint la raison à la sensibilité, la fermeté d'âme à la douceur de caractère, la prudence à la sincérité : jeune homme accompli, qui eût honoré le trône, mais qui, du moins, par le double ascendant de la vertu et de l'amitié, tempérera les vices de celui qui doit y monter. L'éducation de ces deux princes touchoit à sa fin, lorsque je fus exilé; Justin venoit d'entrer dans sa dix-huitième année, et Tibère dans sa vingtième : comme ils avoient toujours été élevés dans la plus profonde solitude, je ne les avois jamais vus, et ma disgrâce m'en ôtoit tous les moyens.

Un jour que je me promenois seul dans mon jardin, je rencontrai tout à coup, au détour d'une allée, deux jeunes gens qui se tenoient sous le bras : la beauté majestueuse de leur figure me frappa; je m'arrêtai, et le plus âgé prenant la parole : Pardonnez-nous, me dit-il, de troubler ainsi votre solitude, mais nous avons voulu voir le grand Bélisaire. Je rapporte ses propres expressions; je reconnus aussitôt, dans ces jeunes gens, Justin et Tibère. Ces deux princes étoient prêts à quitter leur sage instituteur pour aller à la cour. Le jeune Tibère, auquel on avoit fait, dès son enfance, le récit de mes campagnes, prenoit depuis long-temps le plus vif intérêt à mon sort; il s'étoit attaché à moi sur ma seule réputation, avec toute l'ardeur de son âge et toute l'énergie de l'âme la plus noble et la plus gé-

néreuse. Il avoit inspiré une partie de ces sentimens à Justin; lorsqu'ils apprirent mon exil, leur indignation fut extrême; ils firent une partie de chasse du côté de mon habitation, et tout à coup échappant à leur suite, ils vinrent dans mon château. Justin me dit avec le ton hautain et décidé qu'il a toujours, même dans sa bienveillance, qu'il obtiendroit mon rappel, et qu'il feroit punir mes ennemis. Non, non, reprit Tibère, Bélisaire s'en vengera lui-même par de nouvelles victoires : ne nous occupons que de son rappel; car faire rendre justice à Bélisaire, c'est servir l'état.

En effet, Justin, inspiré par son ami, parla fortement en ma faveur aussitôt qu'il fut à la cour : l'empereur a pour ce jeune prince l'affection la plus tendre et la plus avengle; il lui fit publiquement honneur de

l'intérêt qu'il prenoit à moi, imaginant que c'étoit un moyen de lui donner de la popularité ; d'ailleurs, on avoit besoin de moi pour la guerre d'Italie, et l'empereur fut charmé d'avoir un prétexte de me rappeler. Le motif de la guerre étoit noble et généreux, comme tous ceux qui, sous ce règne, ont fait prendre les armes (1). La célèbre Amalazonte, reine des Ostrogoths d'Italie, avoit fait, avec Justinien, des traités d'alliance toujours fidèlement gardés de part et d'autre. La politique et l'inclination attachoient également l'empereur à cette princesse dont il admiroit le courage, les talens et le génie (2). Amalazonte, digne de ré-

(1) Historique.

(2) L'histoire dit même que l'impératrice Théodora étoit jalouse de ses sentimens.

gner sur un peuple policé, avoit toutes les qualités d'un grand roi ; elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts et les sciences, appela autour d'elle les savans et les gens de lettres, et préserva les Romains de la barbarie des Goths. Après la mort du jeune Athalaric son fils, elle épousa Théodat son parent, et ce prince abominable, voulant régner seul, eut la barbare ingratitude de reléguer son épouse et sa bienfaitrice dans une île située au milieu du lac Bolsène ; et là, il la fit étrangler dans un bain (1). Justinien, en apprenant cet horrible crime, jura de venger la malheureuse Amalazonte (2), et la guerre d'Italie fut résolue.

Aussitôt que l'empereur eut signé mon rappel, Tibère, voulant m'an-

(1) Historique. (2) Historique.

noncer lui-même cette nouvelle, accourut à mon château ; il demanda à me voir seul, je le reçus dans mon cabinet Lorsqu'il m'eut appris que j'étois rentré en grâce, je lui répondis que j'étois certain de ne devoir qu'à lui ce changement inopiné ; je voulus parler de ma reconnoissance, il me coupa la parole : Vous ne me devez rien, me dit-il, je n'ai agi que pour le bien de l'empire, et pour satisfaire ma propre inclination ; je me suis attaché à vous avec enthousiasme, depuis mon enfance, depuis qu'on m'a fait lire l'histoire, et qu'on m'a raconté vos exploits : à mesure que mon cœur s'est enflammé pour la gloire, il s'est passionné pour vous.... Je sais que vous avez une fille qui vient d'atteindre son troisième lustre; je ne l'ai jamais vue, j'ignore même si elle est belle, il me suffit de savoir

qu'Anastasie est la fille de Bélisaire; j'ai juré que nulle autre ne sera mon épouse.

Ce discours me causa autant d'attendrissement que de surprise; je représentai à ce jeune prince, que vraisemblablement l'empereur s'opposeroit à l'honneur qu'il vouloit me faire; Tibère me répondit qu'il étoit sûr d'obtenir le consentement de l'empereur, après la campagne d'Italie, et qu'il me demandoit le mien sous cette condition. Je le donnai; et nous convînmes que cet engagement resteroit secret jusqu'au moment où le prince jugeroit convenable de parler à l'empereur.

Un orgueil de père me fit désirer de présenter sur-le champ ma fille à celui que je regardois déjà comme son époux. Je fis appeler Anastasie, elle vint, et je jouis avec délices de l'espèce

de saisissement que ses grâces et sa beauté causèrent à Tibère. Que je suis heureux, me dit-il, d'avoir demandé sa main avant de l'avoir vue ! un moment plus tard, l'amour seul eût disposé de mon sort, et c'est la vertu qui doit fixer celui de son époux.

Cette entrevue fit la plus profonde impression sur le jeune cœur d'Anastasie ; ce cœur sensible autant qu'ingénu, autorisé par mon aveu, se donna tout entier, et pour la vie. Je retournai à la cour, j'y retrouvai Narsès, qui s'étoit empressé d'y revenir aussitôt après la guérison de ses blessures. Il avoit pris, durant mon exil, un grand ascendant sur l'esprit de l'empereur ; mais tous ses artifices, tout son art profond d'intriguer et de nuire, furent tout à coup déjoués par un enfant. Il avoit fait décider qu'on enverroit deux

armées en Italie, et qu'avec des pouvoirs égaux, nous en commanderions chacun une. Les deux jeunes princes devoient faire leurs premières armes dans cette guerre, et Narsès avoit la parole de l'empereur, que le prince Justin seroit dans la sienne, qui par cette raison devoit s'appeler l'armée impériale. Narsès avoit imaginé que, justement blessé de cette préférence, je m'en plaindrois avec ma franchise ordinaire, et que j'irriterois l'empereur par un mécontentement exprimé avec imprudence. Tout fut renversé par l'opposition ferme et tranchante du prince Justin, qui déclara formellement à l'empereur, qu'il vouloit faire le noble apprentissage de la guerre sous le plus expérimenté de ses généraux, sous celui qui avoit remporté le plus de victoires. Il ajouta que d'ailleurs il

n'aimoit, ni n'estimoit Narsès, et que rien ne pourroit l'engager à servir sous sa surveillance. Et qui donc a pu vous inspirer ces injustes préventions? lui dit l'empereur. On ne m'inspire rien, répondit Justin, vous en voyez la preuve; mon instituteur, le sage Narbal, est de tous les hommes le plus circonspect, le plus prudent; et moi, malgré ses leçons, je dis sans déguisement tout ce que je pense, et au risque même de vous déplaire. Mais, reprit Justinien, quelle idée vous autorise à ne pas estimer Narsès? — Parce qu'une basse envie le rend l'ennemi de Bélisaire. — Quelles preuves en avez-vous? — Celles qui ne peuvent tromper; des faits. — Comment? — Avec des talens pour la guerre, Narsès au fond de l'âme doit être le plus grand admirateur de Bélisaire: s'il n'en-

vioit pas sa gloire, il vous auroit parlé pour lui, il auroit obtenu ce que vous avez daigné m'accorder. A ces mots, l'empereur sourit, en disant : Vous ne connoissez pas la cour. Non, reprit Justin; mais je connois Narsès, et vous ne me forcerez point, seigneur, de servir sous ses ordres, je ne veux dépendre à l'armée que du vainqueur des Perses, et du conquérant de Carthage.

Les caractères foibles sont naturellement subjugués par les âmes fortes, et malgré ses vices, Justin a de l'élévation dans les idées, et quelque chose de dominateur et d'entraînant dans ses discours et dans toute sa personne : d'ailleurs, l'empereur aime avec passion ce jeune prince, qui ne sortit de son cabinet qu'après avoir reçu la promesse que je commanderois l'armée impériale, c'est-à-dire,

celle dans laquelle les princes devoient combattre. Narsès reçut ce coup inattendu avec toute la dissimulation d'un courtisan consommé; il sentit que ce qu'il y auroit de plus préjudiciable à ses intérêts, seroit que l'empereur fût embarrassé avec lui de son manque de parole, et de sa foiblesse pour son neveu; Narsès s'empressa de lui dire que le jeune prince ayant montré de la préférence pour un autre, il eût été de la plus grande imprudence de ne pas condescendre à ses désirs; qu'en s'y refusant, on auroit compromis le succès de nos armes. Narsès fournit encore à l'empereur beaucoup d'autres raisons politiques, il parla de moi avec le ton de l'estime, il mit l'empereur à l'aise, le charma par sa modération, et non-seulement il conserva sa confiance, mais il l'accrut encore. Je fus

moi-même la dupe de cette conduite artificieuse : Narsès vint me voir; en conservant toute sa froideur extérieure, il me témoigna le plus grand désir d'être avec moi dans une parfaite intelligence, relativement à nos opérations militaires; il me parla sur ce point avec une raison que je pris pour de la bonne foi : je répondis avec une parfaite sincérité; je louai beaucoup et publiquement cette démarche, qui fit le plus grand honneur à Narsès, et qui me réconcilia entièrement avec lui.

Antonine, mon épouse, revint à la cour; et comme l'impératrice avoit montré dans ma disgrâce de l'intérêt pour moi, le premier soin d'Antonine fut d'aller la remercier, suivie de ma fille, qui paroissoit pour la première fois à la cour. Pour notre malheur, le prince impérial se trouva

dans ce moment chez l'impératrice. Il ne fut que trop frappé de la beauté d'Anastasie ; il prit pour elle la plus violente passion, et ce sentiment qu'il n'eut ni le pouvoir, ni l'intention de cacher, fut aussitôt connu de toute la cour. L'empereur feignit de l'ignorer ; il espéra que l'absence et la guerre effaceroient promptement cette première impression, il se hâta de nous faire partir ; et quand le prince prit congé de lui, l'empereur lui dit, en présence de tous ceux qui l'environnoient : Allez, prince, acquérir de la gloire, allez mériter le bonheur que ma tendresse vous réserve ; j'ai fait choix pour vous d'une épouse qui vous sera doublement chère, et par ses charmes, et par l'amitié qui vous unit à Tibère. A votre retour vous recevrez la main de sa sœur, la princesse Sophie. A

ces mots l'empereur, sans attendre de réponse, congédia le prince, dont le trouble et le mécontentement furent remarqués de tout le monde. Nous nous embarquâmes pour aller en Sicile. Durant la navigation, le prince me parla plusieurs fois de sa passion; je lui répondis toujours avec fermeté que, l'empereur ayant annoncé publiquement d'autres vues pour lui, il devoit renoncer à cette idée; que d'ailleurs, je n'aurois jamais la folle ambition de prétendre à un tel honneur; que ma fille pensoit comme moi, et que l'éclat du trône ne pourroit jamais ni la séduire, ni lui donner la tentation de manquer à ses devoirs; qu'enfin, depuis long-temps, j'avois pris pour elle d'autres engagemens. Le prince fit peu d'attention à ces discours, qu'il croyoit dictés par l'empereur;

et il n'osa confier ses sentimens à Tibère, par l'embarras de lui dire qu'il étoit décidé à refuser la main de sa sœur. Tibère ne connoissoit que trop ce qui se passoit dans son cœur; mais il se garda bien de lui laisser voir cette pénétration ; il se dédommageoit avec moi de cette contrainte si pénible pour sa grande âme. Je prévois d'affreux orages, me disoit-il; que deviendra Justin, lorsqu'il apprendra que je suis son rival ! et tôt ou tard il le saura ! Je ne crains point ses emportemens, je me les représente terribles et sanglans, peut-être; mais je sais que l'amour même et toutes les fureurs qu'il peut produire, avec un caractère si fougueux, ne rompront point le nœud de cette indéfinissable amitié qui nous unit dès l'enfance. Il est possible que, dans un moment de rage, il soit

capable de me plonger un poignard dans le cœur ; mais cette main forcenée me vengeroit à l'instant même en faisant couler tout son sang avec le mien ; il peut m'immoler, et non me survivre. Voilà comme il m'aime ! et c'est aussi vous donner une idée de mon attachement pour lui. Il m'est cher, parce qu'il n'a jamais eu de véritable sensibilité que pour moi ; et que j'ai eu jusqu'ici un suprême ascendant sur son esprit et sur son cœur : ni la crainte, ni le respect humain, ni l'intérêt n'auront d'influence sur sa conduite ; et souvent d'un mot j'ai désarmé sa colère et changé ses résolutions. Cependant je ne l'ai jamais vu amoureux ; et qui peut calculer les ravages effrayans que vont causer une grande passion et la jalousie sur cet esprit fantasque, indépendant, et dans cette âme ar-

dente et superbe !.... Je ne puis supporter l'idée de le voir malheureux, et par moi !.... et je souffre surtout d'être son rival en secret : il me semble que c'est le trahir ! Je serai moins mal à mon aise avec lui quand il saura tout. J'aime à rapporter ces nobles sentimens du vertueux Tibère, ce jeune héros qui me sera toujours si cher !..... il auroit poussé la générosité jusqu'à sacrifier son amour, si je ne lui eusse pas appris qu'il étoit aimé, et qu'en même temps Anastasie avoit une insurmontable antipathie pour Justin. Après une heureuse navigation, ma flotte arriva sur les côtes de la Sicile ; je m'emparai, par force ou par composition, de Catane, de Syracuse, de Palerme et de plusieurs autres villes ; alors, sans perdre de temps, je volai en Italie, je pris Naples ; de là je mar-

chai vers Rome ; nous y entrâmes sans résistance, et j'en envoyai les clefs à l'empereur (1). Dans ces différentes affaires, les deux jeunes princes montrèrent toujours la plus brillante valeur ; l'un se faisoit remarquer par son sang froid et sa présence d'esprit, et l'autre par sa bouillante intrépidité. Justin combattoit avec un tel acharnement, qu'il avoit toujours l'air d'être animé par la haine, et de poursuivre une vengeance personnelle : Tibère, calme dans les périls, humain au milieu des plus sanglantes mêlées, n'étoit occupé que de deux choses : d'épargner le sang des soldats, et de veiller sur son fougueux ami, auquel il sauva deux fois la vie. Né avec de grands talens militaires, son génie bienfaisant ne

(1) Historique.

trouve à la guerre de combinaisons savantes, que celles qui peuvent prévenir la perte d'un grand nombre d'hommes; sa sécurité durant le combat est inaltérable, mais après la victoire, je l'ai vu toujours se troubler et frémir, en comptant les morts.

Nous apprîmes à Rome, que la Providence avoit puni l'ingrat et lâche Théodat, qui venoit d'être assassiné; que Vitigès, son meurtrier, s'étoit fait proclamer roi des Goths, et qu'il accouroit à la tête d'une armée pour m'assiéger dans Rome (1). J'allai au-devant de lui, je l'attaquai, nous fûmes victorieux; Vitigès prit la fuite, il alla se renfermer dans Ravenne, je le poursuivis, la ville se rendit, Vitigès fut fait prisonnier (2). Les Goths, étonnés de tant de vic-

(1) Historique. (2) Historique.

toires, et se trouvant sans chefs, m'offrirent solennellement la couronne; je n'aimois que la gloire, je n'ai jamais ambitionné le pouvoir suprême, qui n'est à mes yeux qu'un pompeux esclavage; mais il me parut doux, après avoir souffert tant d'injustices, de prouver ma fidélité, en refusant un trône (1).

Cette heureuse campagne fut terminée dans le cours d'une année; nous retournâmes à Constantinople, où j'eus le plaisir de présenter à Justinien le second roi détrôné par mes armes.

J'avois dit à Justin, que ma fille ne reparoîtroit à la cour, que lorsqu'il auroit épousé la princesse Sophie. En effet, je trouvai Antonine à Constantinople; mais Anastasie, sous la

(1) Historique.

garde d'une gouvernante, étoit restée dans mon château. A peine étions-nous arrivés, que Justin, après avoir vu l'empereur, partit furtivement, courut chercher Anastasie, força toutes les barrières, entra dans le château, pénétra dans l'appartement de ma fille, et lui causa de mortelles frayeurs par la déclaration d'amour la plus passionnée; ensuite, sans attendre de réponse, il remonta à cheval, et revint à toute bride à Constantinople. Cette scène fit le plus grand bruit; Anastasie m'écrivit pour m'en instruire, et je portai sa lettre à l'empereur, en lui déclarant que, non-seulement je n'avois pas l'audace de prétendre à l'honneur d'une telle alliance, mais que j'avois pris pour ma fille des engagemens sacrés que rien au monde ne pourroit me faire rompre. L'empereur fit appeler Ti-

bère, et lui ordonna d'aller chercher sa sœur, élevée loin de la cour, dans une solitude, et de l'amener à Constantinople, parce qu'il vouloit sans délai l'unir à Justin. Tibère répondit que la princesse Sophie, née avec un caractère très-décidé, ne consentiroit jamais à donner sa main à celui qui ne l'épouseroit que par obéissance. Cette réponse choqua Justinien. Seigneur, lui dit Tibère, je sens combien une telle alliance seroit glorieuse pour ma sœur et pour moi, et si vous pouviez lire dans mon âme, vous verriez qu'elle feroit mon bonheur; mais je ne puis sacrifier ma sœur, ni la tromper. Elle a trop de fierté pour supporter les dédains du prince. Ne connoissant ni le monde ni la cour, élevée dans une profonde retraite, elle ignore l'art de dissimuler, et je craindrois de l'amener ici, puisqu'elle

y seroit reçue du prince sans aucun empressement. Eh bien ! dit l'empereur, allez toujours lui parler, je ne veux point employer de violence ; mais du moins tâchez de l'amener, et de la disposer à un hymen que nous devons tous désirer.

Tibère partit ; il revint seul, il dit à l'empereur que Sophie, instruite de l'éloignement du prince pour elle, l'avoit chargé de conjurer l'empereur de la laisser dans sa solitude. Cette résolution de la princesse affligea l'empereur, et causa la joie la plus vive à Justin. A cette occasion, il ouvrit enfin son cœur à Tibère, il lui confia son amour. Je ne puis, lui répondit Tibère, approuver un sentiment qui déplaît à votre père adoptif, votre souverain, votre bienfaiteur : mais soyez tranquille sur l'hymen de Sophie ; quand vous changeriez à son

égard, rien ne pourroit l'engager à vous donner sa main. Ces paroles blessèrent l'orgueil de Justin. Comment ! dit-il, elle me hait donc? — Non, elle ne vous connoît pas, mais votre réputation l'effraie. — Vous l'aurez prévenue contre moi, j'en suis sûr. — Vous devez savoir que je ne dis qu'à vous seul au monde le mal que je pense de vous. — Sans la passion qui me domine, il m'eût été doux d'épouser votre sœur : on dit qu'elle est belle ? — Sophie est charmante ; fière sans être impérieuse, elle connoît tous les devoirs d'une femme et les veut remplir ; et pour être toujours sans effort une épouse soumise, elle a juré de ne s'unir qu'à l'homme qu'elle estimera le plus, et son choix est fait. — Quoi, déjà? — Il vous surprendra ; elle veut épouser un vieillard..... notre sage

instituteur, le vertueux Narbal. — Narbal âgé de soixante ans!... — Vous savez qu'il est retiré, depuis deux ans, dans une solitude voisine de celle où vit ma sœur ; son amitié pour moi a promptement formé entr'eux une intime liaison; il a mis tous ses soins à cultiver l'esprit de Sophie; l'estime et la reconnoissance ont des droits aussi puissans que ceux de l'amour.... — Quel âge a Sophie? — Dix-sept ans. — Et elle me préfère un vieillard!... Ah ! si je n'adorois pas Anastasie, je ne souffrirois pas une union si mal assortie. — Croyez-moi, dans le mariage, il n'y a de mal assorti que l'union malheureuse du vice et de la vertu.

Cette conversation fit penser à Tibère qu'il ne seroit pas impossible que la vanité piquée ne fît tout à coup changer Justin, et ne lui donnât le

désir de voir Sophie, et même de lui plaire. Tibère, sachant qu'en effet sa sœur avoit pour cet hymen un éloignement invincible, sacrifia sans balancer les intérêts de son amour, et se pressa de demander à l'empereur son consentement pour l'union de la princesse avec Narbal. Cette demande surprit étrangement l'empereur, il y résista quelques mois, et enfin il y céda, mais à condition que Tibère voyageroit, pendant deux ans, avec Justin. L'empereur espéra qu'une absence aussi longue guériroit le prince de sa passion; Justin opposa à ce projet de voyage la plus énergique résistance. Il vouloit que l'empereur lui donnât sa parole qu'il recevroit la main d'Anastasie, à son retour; enfin, Justinien lui promit qu'il ne s'y opposeroit plus alors, si j'y consentois, et Justin partit avec Tibère

qui, se flattant aussi que le prince oublieroit Anastasie, se décida à cacher jusque-là son amour et ses espérances.

Comme les empereurs avoient daigné souvent s'allier à leurs sujettes, la passion de Justin pour ma fille n'avoit rien d'extraordinaire; on disoit même dans le public, que ce mariage ne seroit qu'une juste récompense des services éminens que j'avois rendus à l'état. Narsès, plus que jamais dans les bonnes grâces de l'empereur, lui rapportoit ces discours, en feignant de vouloir le décider à consentir à cet hymen; mais il savoit bien que l'empereur, irrité et jaloux de ma popularité, ne se détermineroit jamais à me donner ce nouveau degré d'élévation. Au reste, l'empereur étoit sans inquiétude à cet égard: je lui avois dit que ma parole étoit

donnée à un autre, et il se promettoit bien de me forcer de le dire à Justin lui-même, si ce prince, à son retour, persistoit dans la même résolution.

Il ne se passa rien d'extraordinaire durant le voyage des princes, ils revinrent au terme prescrit. Justin rapporta toute sa passion pour Anastasie; alors, en présence de l'empereur, je dis avec fermeté à Justin, qu'avant de connoître ses sentimens, j'avois pris des engagemens sacrés.... A ces mots, sa colère fut extrême. De quoi vous plaignez-vous, seigneur? lui dis-je : quand vous m'avez parlé de votre amour, j'ai toujours tenu le même langage... Oui, reprit-il, et vous deviez parler ainsi, lorsque l'empereur refusoit son consentement; mais lorsqu'il daigne le donner; tout doit céder au respect et à la reconnoissance. Seigneur, répondis-

je, l'empereur sans doute peut tout, et sa puissance est aussi solide qu'elle est sacrée, car sa volonté se trouve toujours d'accord avec la justice. Il sait respecter surtout l'honneur de ses sujets, parce que leur honneur fait partie de sa gloire : qui pourroit s'enorgueillir de régner sur des hommes avilis? ... Mais, interrompit Justin avec une amère ironie, quel est donc ce rival que vous m'opposez? est-ce un des rois vaincus par vous?.... — Non, seigneur, ces rois sont des despotes dont le trône est sans éclat à mes yeux; je ne donnerai jamais ma fille à un prince qui pensera que sa volonté et ses passions sont les seules lois que l'on doive suivre. Justin sentit parfaitement tout ce que cette réponse avoit de piquant pour lui, il me lança un regard plein de colère et d'indignation. L'empereur,

oubliant que je secondois ses vues par la fermeté de ma résistance, fut aussi très-choqué de cette hardiesse, il me congédia sèchement ; mais Justin lui demanda de me parler encore : C'est donc, me dit-il, un des sujets de l'empereur que vous me préférez ? — Seigneur, il n'est pas question d'une *préférence*, il s'agit d'une parole d'honneur, et ce n'est point en effet un étranger qui l'a reçue. — J'imagine que lorsqu'il connoîtra mes sentimens, il n'hésitera pas à vous rendre votre parole. — Seigneur, ce seroit une lâcheté s'il étoit aimé..... A ce mot, Justin s'écria avec emportement : Ah ! malheur à celui qui seroit aimé d'elle !..... Mais, poursuivit-il, c'est elle seule que je puis croire..... Je veux l'entendre..... Alors il conjura l'empereur d'envoyer sur-le-champ chercher Anastasie ; l'empe-

reur hésitoit, je le décidai, en disant que ma fille parleroit comme moi.

Anastasie vint : le prince la revoyoit pour la première fois depuis deux ans, et il la retrouvoit dans tout l'éclat de la jeunesse, et avec tout le développement de sa beauté. Son émotion le rendit immobile un instant; ensuite, malgré la présence de l'empereur, il se jeta à ses genoux, en lui disant dans les termes les plus passionnés, qu'elle étoit l'arbitre de sa destinée, et qu'il lui demandoit de s'expliquer sans détour. La timide Anastasie lui répondit d'une voix tremblante, mais avec une extrême fermeté de caractère, et elle lui ôta toute espérance, en ajoutant : Puisque vous m'ordonnez, seigneur, de ne vous rien déguiser, je dois vous faire un aveu que je n'ai fait qu'à mon père..... Il ne m'est plus possible de

disposer de mon cœur..... Je l'ai donné..... A ces mots, Justin se releva impétueusement, et craignant lui-même la violence de ses premiers mouvemens, il s'élança vers la porte, et disparut.

Ce prince, au désespoir, sentit le besoin de recourir à son ami; il fut le chercher, et lui conta tout ce qui venoit de se passer. Combien ce récit attendrit Tibère! Il savoit, par moi, qu'il étoit aimé, mais jamais Anastasie n'avoit osé lui dire ce qu'elle venoit de déclarer à son rival, en sacrifiant un trône avec tant de courage et de franchise. Entièrement occupé d'Anastasie, Tibère gardoit le silence, et Justin continuant d'exhaler ses chagrins, finit par menacer, dans les termes les plus énergiques, ce rival inconnu, objet de toute sa haine. Alors Tibère sortant de sa rêverie :

Votre colère est injuste, dit-il, puisque ce rival étoit aimé avant que vous eussiez vu Anastasie. — Non, je n'aurai pas gémi inutilement aux pieds d'une femme, refusé par elle, rejeté avec insolence par son père. Je me vengerai, j'enlèverai Anastasie; j'immolerai mon rival. — Après de telles menaces, ce rival seroit un lâche s'il persistoit à se cacher..... Prince, ouvrez les yeux, et connoissez enfin..... Arrête, dit Justin d'une voix étouffée.... arrête, ne dis pas un mot de plus; laisse-moi douter encore..... En prononçant ces paroles, il tomba dans un fauteuil. Non, reprit Tibère, j'ai pu me taire, je l'ai dû, ce secret ne m'appartenoit pas entièrement; mais quand vous parlez de vengeance..... Perfide! s'écria Justin éperdu, sortez..... — Ce seroit une fuite honteuse; je resterai. A ces mots,

Justin, hors de lui, tira son épée en disant : Traître, défendez-vous. Prince, répondit tranquillement Tibère, vous ne pouvez que m'assassiner; vous ne me forcerez jamais à vous combattre. — Lâche, défendez-vous, vous dis-je..... — Insensé, frappe, si tu l'oses. — Crois-tu m'en imposer maintenant par ta fausse vertu, ami déloyal?.... — Ami malheureux, mais fidèle. Je vous le répète, j'aimois, j'étois aimé avant que vous fussiez mon rival, et l'on ne sacrifie point un amour partagé, parce qu'on ne peut disposer que de son propre bonheur; mais l'empereur vouloit vous unir à ma sœur; je me suis hâté de la marier, malgré l'intérêt de ma passion..... Me connois-tu bien? interrompit Justin avec fureur; sais-tu qu'il n'y avoit pour moi qu'une seule vertu, un seul frein, notre amitié?

ce lien rompu, je serai capable de tout. Aussi-bien, depuis plus d'un jour, je suis fatigué du joug pesant que m'imposoit cette amitié tyrannique..... Non, non, reprit Tibère, tu ne t'en affranchiras jamais, je conserverai toujours malgré toi cet ascendant du cœur, que nul autre ne pourroit avoir : je connois ton indomptable caractère et ta férocité naturelle qui, vingt fois depuis notre enfance, a menacé mes jours; seul, je connois à quels excès peuvent te conduire ta violence et ton orgueil insensé; seul enfin, je connois tous tes vices, et cependant je t'aime; je te vois sans illusion, et je t'aime et tu le sais, tu ne te détacheras jamais de moi..... — Peut on aimer un rival heureux ? — Oui, l'amour n'est pour toi qu'une fantaisie ou qu'une ivresse, ton véritable sentiment est ton amitié

pour moi. — Tu ne saurois le partager, je ne suis à tes yeux qu'un insensé et qu'un barbare. — Mes conseils finiront par t'éclairer. Tu dois régner, je t'empêcherai d'être un tyran, voilà mon espoir..... Accoutumé à veiller sur tes démarches, à réprimer l'impétuosité de tes premiers mouvemens, mon affection pour toi a quelque chose de paternel; avec moins de défauts, tu me serois moins cher..... — Je ne consentirai jamais à l'hymen d'Anastasie avec un autre. — Je puis, par égard pour votre foiblesse, différer cet hymen; je n'y renoncerai jamais. — Il me faut une vengeance; je n'aurai pas été traité impunément avec autant d'audace et de dédain.

Justin, ne pouvant en effet haïr Tibère, fit tomber sur moi tout son ressentiment; il jura, de ce mo-

ment, de se venger avec éclat; pour réussir plus sûrement, il se promit de feindre; et quoique novice dans cet art, il sut cacher avec une profonde dissimulation, sinon sa haine, du moins ses desseins.

Après une longue paix avec la Perse, cette puissance, sous le nouveau règne de Cosroës premier, renouvela la guerre; et comme j'avois terminé la dernière, je fus chargé de cette expédition (1), dont les deux princes voulurent être.

Cosroës fut vaincu, je le poursuivis, je l'atteignis, et dans cette seconde bataille, son armée, taillée en pièces, fut entièrement exterminée. Cette campagne étoit à peine terminée, que je reçus l'ordre de repasser en Italie, où Narsès, à la

(1) Historique.

tête d'une armée, devoit se réunir à moi (1).

Le fameux Totila, élu roi des Goths, après la mort d'Evaric, s'étoit rendu maître de toute l'Italie méridionale, et des îles de Corse, de Sicile et de Sardaigne ; conquérant d'autant plus dangereux, que sa politique fut rarement celle d'un barbare. Il savoit également et combattre et se faire des partisans. Il s'empara de Naples, et s'y fit adorer par des actes de bonté et d'une clémence magnanime (2) : ce fut à l'époque de ses plus brillans succès, que l'on m'opposa, seul, à ce grand capitaine. Il venoit d'entrer dans Rome ; instruit que j'approchois avec une armée accoutumée à vaincre, il sentit qu'il ne pouvoit rester dans cette ville ; le

(1) Historique. (2) Historique.

dépit d'être forcé d'abandonner sa conquête, lui rendit toute la barbarie de sa nation ; les malheureux habitans furent traités avec cruauté, et dépouillés indignement de toutes leurs propriétés. Totila, dans sa fureur insensée, mutila plusieurs monumens antiques, et s'apprêtoit à les détruire tous, lorsqu'il reçut une lettre de moi, dans laquelle, au nom de sa propre gloire, je le conjurois d'épargner ces superbes monumens que le temps avoit respectés ; cette lettre le toucha, et les débris de l'ancienne grandeur romaine furent conservés (1). Totila abandonna Rome, je l'attaquai dans sa retraite : il fut complètement défait, prit la fuite, et j'entrai dans Rome ; on m'y reçut en libérateur (2). Avec quelle émo-

(1) Historique. (2) Historique.

tion et quel profond attendrissement je revis cette ville désolée, jadis maîtresse du monde, et que je venois de préserver d'une entière destruction! Je jouis alors, et avec délices, du plus beau droit que puisse assurer la victoire, celui de réparer d'affreux ravages, et de consoler des infortunés! En conservant ces ruines majestueuses, j'associois mon nom aux grands noms qu'elles rappellent, et je me flattois que, dans les siècles futurs, les héros et les amis des arts ne viendroient point admirer ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, sans penser à Bélisaire.

Je conduisis le prince impérial dans le palais qui lui étoit destiné; là, par le conseil de Tibère, il fit annoncer qu'il recevroit dans tout le cours de la journée, les sénateurs et toutes les personnes de famille patricienne

qui auroient des réclamations à faire. Il fut convenu que je serois présent à ces audiences. Deux heures après, nous vîmes arriver le cortége le plus surprenant. Une troupe d'hommes couverts de lambeaux, précédoit une quarantaine de femmes de différens âges, qui n'avoient pour tout vêtement que des tuniques déchirées, de la toile la plus grossière; c'étoient les sénateurs, leurs épouses, leurs filles et leurs parentes!.... Leur maintien, la noblesse de leurs manières et de leurs figures, formoient, avec cet excès de misère, le contraste le plus étrange et le plus touchant. La cruauté de Totila les avoit réduits à cet état déplorable (1)! A la tête des femmes, étoient la veuve de l'il-

(1) Historique.

lustre et malheureux Boëce (1), la vertueuse Rusticienne, à laquelle le despotisme et la barbarie ne purent rien enlever ; car, aussitôt après la mort de son mari, elle avoit donné tous ses biens aux pauvres (2). Justin leur parla avec noblesse et bonté ; je leur fis restituer tout ce qui restoit de leur fortune ; je fis d'immenses réparations dans Rome (3), et j'expiai ainsi tant d'exploits destructeurs qui avoient ajouté à ma renommée et pesé sur ma conscience, tant d'injustices et de maux inévitables dans le cours d'une longue carrière militaire.

(1) Mort en prison, et auteur de plusieurs bons ouvrages ; entr'autres, *de la Consolation de la Philosophie*, qu'il fit en prison.

(2) Historique. (3) Historique.

Tandis que des soins si doux m'occupoient entièrement, Narsès vint me rejoindre à Rome, pour se concerter avec moi, me dit-il, sur ce qui restoit à faire. Il s'agissoit d'empêcher Totila de sortir d'Italie; ce pouvoit être son projet avec une armée affoiblie, qu'il auroit pu tripler en allant dans les îles dont il étoit maître encore; alors il seroit revenu avec des forces supérieures aux nôtres. Avant de quitter l'Italie, il devoit aussi tout faire pour empêcher la jonction de l'armée de Narsès et de la mienne, ou profiter d'une mauvaise position, prise forcément dans une marche nécessaire, afin de livrer bataille à cette armée avant la réunion. En conséquence de ces réflexions et de beaucoup d'autres, et d'après la connoissance des lieux que je possédois parfaitement, j'avois fait un plan

de campagne que je communiquai sans réserve à Narsès. Il l'approuva, et nous commençâmes à l'exécuter. Il me quitta. J'avois été content de lui, et j'écrivis à l'empereur pour me louer de sa conduite; je trouvai un grand plaisir, au sein de la victoire, après avoir vaincu l'un des plus fameux capitaines de ce siècle, à donner les plus grands éloges à celui que, depuis si long-temps, on m'opposoit comme rival, afin de prouver combien j'étois incapable d'une basse jalousie. J'exagérai prodigieusement ce que j'en pensois; j'avois de l'estime pour ses talens, je montrai presque de l'admiration. Une semblable générosité est toujours déplacée avec ceux qui manquent d'élévation d'âme. Il en résulta pour moi que l'empereur, au lieu de rendre justice à mon caractère, pensa qu'il falloit que Nar-

sès eût une supériorité bien incontestable, puisque j'en faisois un tel éloge : et tandis que je me conduisois ainsi, Narsès se faisant honneur du plan de campagne que je lui avois communiqué, donnoit à entendre à l'empereur qu'il m'en avoit suggéré presque toutes les idées. Quelle fut ma surprise, au bout de deux mois, au milieu du succès de toutes nos opérations, de recevoir une lettre de l'empereur qui me rappeloit à Constantinople (1), en m'ordonnant de laisser au prince impérial le commandement dans Rome et celui de mon armée! Je connus alors la trahison de Narsès, et son intelligence avec Justin ; je vis qu'on vouloit m'ôter l'honneur de terminer cette mémorable campagne aussi glorieu-

(1) Historique.

sement que je l'avois commencée. Adoré dans Rome et dans toute l'Italie, maître absolu de mon armée, il n'eût tenu qu'à moi de me rendre indépendant, et de combattre pour ma propre cause : Pharas, mon lieutenant, me le proposa. Vengez-vous enfin, me dit-il, je vous réponds de votre armée ; une simple proclamation de vous fera voler sous vos drapeaux tous les soldats de Narsès, et soulèvera en votre faveur tous les peuples d'Italie. Parlez, et dans une heure, Justin, arrêté dans son palais, nous servira d'otage. Nous exterminerons Totila ; les Goths alors vous offriront, pour la seconde fois, de régner sur eux ; vous monterez sur le trône ; vous aurez la gloire de civiliser un peuple barbare ; votre seule renommée suffira pour étendre les bornes de votre empire, et vous

ferez trembler l'ingrat Justinien, qui sera trop heureux d'accepter la paix, si vous daignez la lui offrir. Songez que l'empereur est foible, qu'il vous craint, et que Narsès et Justin sont conjurés contre vous; songez que maintenant il faut vous emparer d'un trône, ou devenir victime de vos ennemis. Pharas, répondis-je, il est beau d'acquérir une couronne; mais il y a plus de grandeur encore à rester sujet fidèle, malgré l'ingratitude et l'injustice de son souverain, et quand le succès de la révolte est infaillible. Je pensois ainsi à trente ans. J'ai plus que doublé cet âge, je ne me démentirai point.

En effet, j'obéis sans me permettre une seule plainte, car l'obéissance est servile avec les murmures; mais le mécontentement des Romains et de mon armée alla jusqu'à la sédition;

il ne me fut possible de calmer les esprits, qu'en persuadant que mon rappel n'étoit pas absolu, et que je reviendrois. On m'a fait depuis un crime de cet artifice, qui seul pouvoit rétablir la paix, et sans lequel on ne m'eût jamais laissé partir. Ces troubles me retinrent à Rome plus d'un mois. Pendant ce temps, les Romains firent frapper des médailles en mon honneur, avec mon image et ces mots : *Bélisaire, la gloire du nom romain* (1), hommage qui, rendu dans la disgrâce, me toucha profondément.

Je partis, j'arrivai à Constantinople, et à dessein pendant la nuit, afin d'éviter les empressemens du

(1) Historique. *Belisarius, gloria Romanorum.* On voit encore de ces médailles dans quelques cabinets de curieux.

peuple. L'empereur me reçut froidement, sous prétexte que j'avois trop différé mon retour. Je lui parlai de la sédition. La véritable fidélité, reprit-il, consiste à prévenir ces émeutes; et on le peut toujours quand on le veut sincèrement. Seigneur, répondis-je, forcé de croire à l'ingratitude, je suis certain néanmoins que la reconnoissance du peuple et des soldats n'est point une chimère, et je ne l'ai jamais excitée que par mes victoires. A ces mots, l'empereur me tourna brusquement le dos.

Le bruit de mon arrivée s'étoit répandu dans Constantinople; en sortant du palais, je trouvai un peuple immense rassemblé dans les rues; cette multitude se précipita vers moi, m'entoura, et m'escorta jusqu'à ma maison, en faisant retentir les airs des acclamations les plus bruyantes:

c'étoit la réponse la plus piquante aux paroles injurieuses de Justinien, mais ces témoignages éclatans de l'amour qu'on me portoit, ne pouvoient plus qu'effrayer l'empereur, et que changer son dépit en haine implacable.

Pendant ce temps, Narsès, en Italie, joignit Totila au pied de l'Apennin, la bataille s'engagea, les Goths la perdirent, et Totila y fut tué (1). A ces grandes nouvelles, l'empereur fit éclater une joie immodérée; il croyoit remporter une victoire sur moi. Narsès revint avec Justin et Tibère; il dit à l'empereur que le gain de la bataille étoit dû en grande partie à la valeur du prince impérial. A ces mots, Tibère prenant la parole: Et à Bélisaire, dit-il, Bé-

(1) Historique.

lisaire, qui, par une première victoire et son plan de campagne, avoit préparé ce succès. L'empereur, irrité de la hardiesse de Tibère, lui imposa silence, et fit le plus grand éloge de Narsès.

Un nouvel événement vint occuper exclusivement la cour. Les Huns, fondant tout à coup sur plusieurs provinces de l'Empire, avec des forces plus formidables que jamais, renouvelèrent à Constantinople l'effroi mortel que ces irruptions soudaines y causoient toujours (1). Justinien vouloit envoyer Narsès combattre ces barbares; mais Narsès, craignant de ternir par un revers la gloire qu'il venoit d'acquérir, n'avoit aucune envie de se charger de cette expédition, certain d'ailleurs qu'un nouveau suc-

(1) Historique.

cès achèveroit de me perdre. Il dit à l'empereur qu'il n'avoit battu les Goths qu'à force de présence d'esprit et d'intrépidité, parce que toutes les troupes dont j'étois l'idole l'avoient mal secondé, et que même un quart de l'armée n'avoit pas voulu combattre ; qu'il avoit cru prudent de dissimuler cette insubordination séditieuse, mais que, dans le moment actuel, si je n'étois pas chargé du commandement, il avoit la certitude que l'armée refuseroit de marcher. Il n'y avoit de vrai dans ce récit que le mécontentement de l'armée ; mais un tel détail épouvanta l'empereur, et ce dernier coup fut le plus funeste que Narsès m'eût encore porté. Le danger étoit pressant, il falloit se décider. Je fus nommé général sans adjoint, et de cet instant ma perte fut résolue. Je partis ; le bonheur cons-

tant de mes armes ne se démentit point. J'attaquai, je chassai les barbares; après la victoire, je dis à Pharas: Je viens de vaincre les ennemis de l'Etat et de terrasser tous les miens. Pharas secoua la tête. Eh bien! me dit-il, si j'étois dans ce moment à votre place, je fuirois dans une terre étrangère; si vous rentrez à Constantinople, vous êtes perdu. — Comment? — Maintenant la cour n'a plus rien à craindre que vous.

Pour mon malheur, je ne sentis pas alors toute la profondeur de ce mot, je revins à la tête de mon armée victorieuse; durant toute la route, notre marche fut un vrai triomphe; des villages, des villes entières accouroient au-devant de nous, semoient les chemins de fleurs, distribuoient des palmes à nos soldats, leur apportoient des rafraîchissemens,

déposoient à mes pieds des couronnes de lauriers, élevoient à la hâte des arcs de triomphe sous lesquels défiloit l'armée ; la même allégresse et le même enthousiasme se manifestèrent dans toutes les provinces que nous parcourûmes, et Narsès avoit soin d'en instruire l'empereur !.....

A peine étois-je arrivé à Constantinople, qu'on se hâta de licencier la plus grande partie de l'armée, et de disperser le reste. J'avois déjà vu prendre jadis cette mesure qui ne m'étonna point ; les souverains qui ne sont pas guerriers, craignent tous les grands rassemblemens militaires. Tibère, chargé d'une mission, fut envoyé subitement à cinq cents lieues de Constantinople. La garde de la ville fut aussitôt renouvelée, doublée, et composée de toutes les créatures de Narsès. En même temps

on exila Pharas, on le relégua au fond de la Thrace, et tous mes autres amis furent destitués de leurs emplois. Toutes ces choses étant faites, on m'ôta ma dignité de patrice, et l'on supprima mes gardes (1). Deux jours après, étant un soir seul dans ma chambre, ma surprise fut extrême, en voyant entrer dans mon appartement le prince impérial; il avoit l'air sombre et embarrassé: je m'étois levé en l'apercevant, il me fit signe de m'asseoir, et après un moment de silence: Bélisaire, me dit-il, vous connoissez mes ressentimens, je ne vous les ai point dissimulés, mais je viens aujourd'hui vous offrir la paix. Seigneur, répondis-je, vous savez que je ne l'ai jamais acceptée qu'à des conditions honorables. — Aussi le

(1) Historique.

seront-elles, reprit-il ; écoutez-moi bien. Tout est préparé pour votre perte ; vous n'avez plus ici d'amis pour vous soutenir, ni de protecteur pour vous défendre. Seul, je puis vous sauver, et quand je vous l'aurai promis, je braverai tout pour y parvenir ; mais il faut qu'un titre sacré m'assure de votre attachement, et vous garantisse mon amitié ; promettez-moi la main d'Anastasie. — Pensez-vous, seigneur, que la crainte puisse obtenir de moi ce que l'honneur me défend d'accorder? — Songez-y bien, si vous ne devenez pas mon père, vous ne serez plus pour moi qu'un criminel d'état. — Une *victime* peut-être, un *criminel*, jamais. — Un danger pressant et terrible vous menace, l'ordre est donné, la fuite impossible..... — Quel ordre, seigneur? — Celui de vous arrêter.

et de vous conduire aux Sept-Tours... La troupe qui doit investir votre maison est en marche..... — Troupe formée par les viles créatures de Narsès, et non composée de guerriers; car quel est le soldat qui oseroit demander à Bélisaire son épée, et qui voudroit charger ses mains de fers!.... — Ne laissez pas déshonorer vos derniers jours..... — Le déshonneur est dans l'injustice. Ah! pleurez sur la vieillesse de l'empereur! Seigneur, c'est avec ces cheveux blancs que je viens de sauver l'empire; les plus heureuses actions de ma jeunesse n'ont rien eu de plus éclatant. Le salut de l'empereur, le vôtre, seigneur, ont assuré pour jamais la gloire de mes derniers jours. Après trente-cinq ans de victoires sans mélange de revers; après de tels exploits, nulle puissance sur la terre ne pourra flétrir

ma dernière heure. — Vous êtes inflexible, attendez-vous à me trouver implacable. En disant ces paroles, Justin fit quelques pas, et revenant à moi : Néanmoins, poursuivit-il, je ne veux point vous voir périr sur un échafaud ; si vous avez quelques papiers dangereux, brûlez-les, et sans perdre un moment. A ces mots, il me quitta précipitamment ; une demi-heure après, la troupe armée entra dans ma maison ; Antonine et ma fille, pénétrées de douleur et d'épouvante, accoururent près de moi. Les commandans de la troupe parurent et me demandèrent mes clefs et mon épée. Voilà mes clefs, leur dis-je, mais cette épée libératrice de l'empire, je ne la remettrai point dans des mains ennemies !.... Alors appuyant fortement sa pointe sur un carreau de marbre, je la rom-

pis en deux..... Cette action satisfit mon orgueil et mon ressentiment ; il me sembla qu'elle annonçoit l'extinction du génie guerrier de cette nation ; j'osai penser que l'épée brisée de Bélisaire devoit être, pour la gloire des armes de l'empire, le plus funeste des présages!....

Croyez, sage Arcade, qu'à moins d'être élevé au-dessus de soi-même par les sentimens religieux les plus exaltés, il est un terme à la générosité humaine. Il est un excès d'injustice qui dépouille celui qui l'éprouve, de toute sa modération, et qui ne laisse dans son âme qu'une indignation violente, et le désir de la vengeance.

On me conduisit aux Sept-Tours (et quoiqu'il fût nuit) par des rues détournées. Je me rappelai alors le dernier conseil de Pharas, et je me

repentis, mais trop tard, de ne l'avoir pas suivi.....

On me fit dire qu'on instruisoit mon procès, ce qui dura plusieurs mois. Enfin, on me communiqua les accusations portées contre moi; elles se réduisoient à peu près à ce qui suit: D'avoir jadis rendu la liberté, sans rançon et sans échange, au jeune prince, fils d'Abdaliz, roi des Bulgares (cette action politique autant que généreuse, avoit produit une paix qui duroit encore); d'avoir affecté en Italie des airs de souveraineté, et reçu des honneurs qu'on n'auroit dû rendre qu'au prince impérial. Enfin, on prétendoit que j'avois formé des brigues criminelles, dont le but étoit d'usurper le trône, et de me faire proclamer empereur par le peuple et par l'armée. Je répondois victorieusement à toutes ces

accusations personnelles ; mais il m'étoit impossible de justifier les imprudences de mes amis : on me prouvoit qu'ils avoient tenu des discours séditieux ; que Pharas avoit harangué, entraîné le peuple à mon retour d'Afrique ; qu'il avoit répandu avec profusion, parmi le peuple, les médailles frappées pour moi en Italie. On citoit de lui, et de tous mes amis, beaucoup d'autres démarches véritablement répréhensibles ; on m'en rendoit responsable, ou, pour mieux dire, on ne doutoit pas que toutes ces choses n'eussent été faites par mes ordres. Il est certain que l'empereur et Justin l'ont cru, et qu'il y avoit contre moi quelques apparences ; mais tant de services éclatans, tant de preuves de fidélité devoient sans doute l'emporter sur tous ces indices, parmi lesquels on ne

pouvoit pas me reprocher un seul tort personnel.

Un soir, j'appris dans ma prison, que le peuple en tumulte se rassembloit au pied des tours, demandant avec fureur ma liberté. En prêtant une oreille attentive, j'entendois même les cris de cette multitude irritée. Ce bruit me troubla, un funeste pressentiment jeta dans le fond de mon âme une secrète terreur!.... J'avois souvent vu de près la mort, mais toujours à côté de la gloire: elle n'avoit jamais pu me paroître redoutable ou menaçante, parée de palmes triomphales, illustre, éclatante, et suivie de la renommée: loin d'offrir l'image de la destruction, elle s'unissoit alors à l'idée sublime d'une brillante immortalité; dans une bataille, au sein de la victoire, elle ne borne point le cours

d'une grande destinée, elle la termine dignement et la couronne.

Mais périr par le glaive affreux teint du sang des plus vils scélérats; être précipité avec violence dans la tombe, par l'ingratitude et par la calomnie; laisser une mémoire, sinon flétrie, du moins attaquée, et peut-être une réputation devenue douteuse!.... Ah! je l'avoue, ma raison succomboit à ces pensées désolantes!.... et cependant, j'étois loin de prévoir l'horreur du sort que me réservoit la plus exécrable barbarie!.....

Tout à coup on entre dans ma prison, une troupe d'assassins m'entoure, s'empare de moi; on me fixe immobile à ma place; on passe un fer rouge sur mes yeux, et je suis pour jamais privé de la lumière; je perdis l'usage de mes sens!..... Dans

cet état, on m'entraîne hors de la prison par des portes de derrière; on m'embarque sur le canal : revenu à la vie, j'interroge mes bourreaux, je leur demande la mort, je n'obtiens nulle réponse.... J'ignore combien dura le voyage; plongé dans les ténèbres d'une éternelle nuit, je ne pouvois plus mesurer le temps que par mes douleurs! Nous essuyâmes une violente tempête : tantôt je faisois des vœux pour être englouti dans les flots avec mes féroces persécuteurs; tantôt je demandois au ciel de me porter sur un rivage, où ma voix, entendue, pût révéler le crime!.... Hélas! on me conduisoit dans un désert!.... Aussitôt que nous y fûmes arrivés, on me chargea des fers que votre main généreuse a brisés, et l'on m'attacha fortement sur le rocher!.... Comment dépeindre ce

que j'éprouvai dans ce moment ! Jugez-en, l'idée de cette affreuse séparation de la nature entière me remplit d'une telle horreur, que je frémis, quand j'entendis les satellites du tyran me quitter et s'éloigner avec rapidité; la fuite de mes bourreaux me parut un abandon !....

Où suis-je ? m'écriai-je ; ô destin effroyable et bizarre ! On ne saura jamais dans quelle contrée j'aurai terminé ma carrière, et moi-même, en périssant, je l'ignorerai.... Ah ! c'est dans un désert, sans doute, que la haine m'a transporté ! Ici tout espoir de vengeance est interdit, ici la plainte est inutile, mes cris ne seront entendus que des animaux féroces, dont peut-être je vais devenir la proie !.... Invoquerai-je le ciel contre le plus barbare des tyrans ?.... Mais cette Puissance suprême que,

jusqu'ici, j'ai reconnue du fond de l'âme ; cette Providence, dont j'adorai toujours les décrets, n'a-t-elle pas permis cette horrible oppression?.... Justinien est sur le trône, et son forfait ne sera pas connu. Une fable, inventée par lui, sauvera son honneur, flétrira le mien, et trompera l'histoire et la postérité ! Je n'ai vécu que pour la gloire ; et tandis que je souffre toutes les angoisses de la plus affreuse agonie, mon ennemi triomphe, armé de toute la puissance de noircir et de calomnier avec succès ! Puissance affermie et fortifiée par ma valeur et mes exploits, et qui cause ma perte !.... Antonine, Anastasie ! vous qui deviez recevoir mon dernier soupir ; vous, naguère enorgueillies de ma renommée, qu'êtes-vous devenues ? Oh !

pleurez-vous à la fois et ma mort et ma gloire !....

Tels étoient les gémissemens de mon cœur, quand votre main libératrice vint rompre mes chaînes et me conserver cette existence déplorable, dont j'ai juré de consacrer, si je le puis, le triste reste à la vengeance !....

Bélisaire cessa de parler, et après un moment de silence, Arcade prenant la parole : Vous êtes bien malheureux, lui dit-il, vous devez être profondément irrité. Cependant, je persiste à croire que j'ai de plus grands sujets de ressentimens que vous n'en pouvez avoir, et que mes infortunes surpassent les vôtres, par leur amertume, leur singularité, leur nombre et leur durée !.... Je vous ai promis de vous en faire juge ; je tiendrai ma parole, demain matin vous saurez

mon histoire. Quoi ! s'écria Bélisaire, c'est après m'avoir entendu, que vous croyez encore avoir été plus malheureux que moi !..... Oui, répondit Arcade, et demain peut-être en conviendrez-vous..... Non, non, dit Bélisaire, cela est impossible.

CHAPITRE V.

Le lendemain matin, le héros dormoit encore, lorsque tout à coup il fut tiré d'un profond sommeil, par les accords les plus mélodieux. Il se réveille; il écoute avec une surprise et un saisissement inexprimables;... il reconnoît, en tressaillant, les sons harmonieux d'un luth..... Mais que devient-il en entendant commencer *le chant de Gélimer?*... Il croit être transporté au pied de la montagne de Pasuca, et se retrouver à la plus brillante époque de sa vie... Dans cette espèce d'enchantement, il reste immobile, tandis qu'une voix mélancolique et fière chante, en s'accompagnant du luth, les paroles suivantes, gravées

ineffaçablement, depuis tant d'années, dans le souvenir de Bélisaire :

Rochers déserts, antre sauvage,
Que votre aspect plaît à mon cœur!
Ici, du moins, dans mon malheur,
Je me soustrais à l'esclavage,
Et je puis braver mon vainqueur.
Sur ce rempart inaccessible,
Sur l'aride sommet de ces monts orageux,
Quel tableau frappant et terrible
Dans le lointain s'offre à mes yeux!
Je vois la flamme qui dévore
Cet antique palais bâti par mes aïeux.
Avant le retour de l'aurore,
Ces murs s'écrouleront sur mon trône embrâsé.
Hélas! de ma grandeur, de mon bonheur passé,
Quels grands débris ce soir resteront sur la terre?...
De la cendre, de la poussière;
Un prince fugitif, et son sceptre brisé!

Rochers déserts, antre sauvage,
Que votre aspect plaît à mon cœur!
Ici, du moins, dans mon malheur,
Je me soustrais à l'esclavage,
Et je puis braver mon vainqueur.

Compagnons de ma fuite, et jadis de ma gloire,
Vous que j'ai gouvernés par d'équitables lois,
Perdez l'importune mémoire
De nos beaux jours, de nos exploits!
Dans cette solitude agreste,
Dépouillés et vaincus, nous sommes tous égaux;
Amis, la liberté nous reste.
Ah! pour la conserver, supportons tous les maux,
Elle est pour nous l'honneur dans notre sort funeste,
Et le seul prix de nos travaux.

Rochers déserts, antre sauvage,
Que votre aspect plaît à mon cœur!
Ici, du moins, dans mon malheur,
Je me soustrais à l'esclavage,
Et je puis braver mon vainqueur.

Où suis-je? s'écria ce vainqueur malheureux, où suis-je? ô ciel!... Dans les bras de Gélimer, répondit le solitaire en le serrant contre son sein. — Grand dieu! Arcade?... — Arcade est l'infortuné roi des Vandales. Quoi! dit Bélisaire, avec une voix étouffée par ses sanglots, quoi! mon libérateur est Gélimer! Celui

dont j'ai laissé réduire en cendres le palais, celui dont j'ai détruit les armées, le royaume et le peuple, me donne un asyle!..... Quoi! ces mains royales qui furent enchaînées à mon char de triomphe, ces mains généreuses ont brisé mes fers!.... Oui, reprit Gélimer, je suis ce malheureux prince, triste jouet de la fortune! j'ai perdu mon trône, ma patrie, ma renommée, mon épouse, mon enfant: gloire, bonheur, espérance, tu m'as tout ravi!.... et cependant je me dévoue à toi; je serai ton guide; dispose de moi, je me consacre à te servir. — O grandeur d'âme qui me confond! — Garde-toi de me l'attribuer; quand tu recevras les soins de Gélimer, ne remercie que Dieu qui lui commande de te les rendre.... — A ces mots, Bélisaire, saisi d'admiration, tend les bras à Gélimer, en s'écriant

avec transport : Conduis-moi aux pieds de ton crucifix....., — Il est devant toi, répondit Gélimer. Aussitôt Bélisaire se prosternant : O toi, dit-il, qui me donnes pour seul consolateur et pour unique soutien sur la terre, celui que j'ai dépouillé de tout, tu ne m'auras pas offert vainement cet exemple sublime du pouvoir de la réligion : ..... je dépose à tes pieds tous mes projets et tous mes désirs de vengeance..... Bélisaire protégé, guidé par Gélimer, pourroit-il conserver d'implacables ressentimens!..... Conduit par ce héros, je ne pourrai désormais faire un pas qui ne me rappelle la clémence..... O seul juge équitable des actions humaines! il n'appartient qu'à toi de punir, et tous les vœux de tes fragiles créatures ne doivent s'élever jusqu'à toi que pour implorer ta miséricorde! Je par-

donne à mes ennemis. L'admiration et la reconnoissance effacent à jamais de mon âme tout sentiment de haine. Oui, dans cette grotte hospitalière, je jure un éternel attachement à mon ancien bienfaiteur, à mon souverain. O Dieu de bonté! avant de terminer ma carrière, permets que je puisse lui prouver ma fidélité, donne-moi la glorieuse puissance de le servir encore!.... A ces paroles touchantes, Gélimer embrasse Bélisaire avec transport. Auguste victime de l'injustice, et de l'envie, lui dit-il, cette victoire, que vous venez de remporter sur vous-même est mille fois plus belle que toutes celles qui, jusqu'ici, ont illustré votre vie! Désormais ne parlons plus d'infortune; on n'est point malheureux quand on sait se maîtriser soi-même, quand on jouit de toutes les facultés d'une grande âme :

que le malheur ne soit pour nous qu'une épreuve heureuse; sans lui, pourrions-nous connoître notre force et nos ressources ? Faisons mieux que mépriser l'adversité, aimons-la; elle seule peut développer toute entière une haute vertu. Laissons la plainte et les vains regrets aux vils esclaves de la fortune; ne nous contentons pas de céder à l'inflexible nécessité, sachons apprécier les rigueurs salutaires du destin et remercier la Providence qui nous croit capables d'en supporter tout le poids. Il ne suffit pas de se soumettre, la résignation n'est qu'une espèce d'affaissement sous les coups du sort; mais combattre et vaincre le malheur par la constance et l'intrépidité, voilà des efforts généreux, qui sont dignes de nous.

CHAPITRE VI.

GÉLIMER, sanctifié par la religion, conservoit néanmoins une fierté de caractère que l'humilité chrétienne réprimoit et n'avoit pu détruire; la piété qui élève l'âme, inspire en même temps la défiance et le mépris de soi-même : mais Gélimer n'ayant dû, pendant long-temps, ses vertus qu'à la seule philosophie, en parloit encore le superbe langage; à travers la sainteté de sa morale et de sa vie, on démêloit dans sa personne, dans son ton d'autorité, dans son air d'indépendance, quelque chose de fier et de sauvage, qui rappeloit à la fois, la rudesse de sa nation, la dignité de la naissance royale et l'or-

gueil de la sagesse humaine. Il fit part à Bélisaire du plan qu'il avoit formé pour lui. Les lieux où j'ai régné jadis, lui dit-il, sont tellement dévastés, qu'il n'y reste plus que des ruines et quelques chaumières isolées. Parmi ces humbles habitations, il en est une occupée par le plus fidèle de mes anciens serviteurs; il ne fut point un des grands de ma cour. Caleb, de condition libre, n'eut près de moi qu'un emploi subalterne; mais son attachement a paru croître avec mes malheurs: je vous conduirai chez lui, ensuite je me rendrai seul à Constantinople, où l'on croit que je n'existe plus. Après quinze ans d'absence, et dans l'état où je suis, je n'y serai reconnu de personne: je saurai là des nouvelles de votre épouse et de votre fille. Si l'on

a eu la barbarie de les dépouiller, et s'il est impossible que vous puissiez retourner dans votre patrie, je les ferai passer en Afrique ; elles se réuniront à vous dans cette contrée abandonnée, conquise autrefois par votre valeur ; nous cultiverons là un coin de terre en friche, dans ces mêmes champs où vous avez conduit des armées victorieuses, et le théâtre de votre gloire deviendra le refuge de votre vieillesse persécutée. Quand j'aurai formé votre établissement, je reviendrai dans mon désert.

L'admiration avoit ranimé toute la sensibilité naturelle de la grande âme de Bélisaire ; plein d'enthousiasme pour son magnanime bienfaiteur, il se trouvoit déjà moins malheureux. Il fut décidé qu'il partiroit sous deux jours. En attendant,

il pria Gélimer de lui conter de son histoire les particularités qu'il ignoroit, et le roi des Vandales satisfit ainsi sa curiosité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

BELISAIRE.

BÉLISAIRE;

PAR

MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.

M. DCCC VIII.

BELISAIRE.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE DE GÉLIMER.

ORPHELIN dès l'enfance, je fus néanmoins élevé avec soin ; un fameux Ligurien, le savant Arator, m'enseigna les élémens des sciences (1). Il jeta dans mon esprit les premiers germes d'un pur christianisme ; et par conséquent, il m'inspira de l'éloignement pour les erreurs de l'arianisme (2) : on s'en

(1) Cet Arator qui a beaucoup écrit et voyagé, existoit dans ce temps.

(2) Les Goths étoient alors chrétiens ariens.

aperçut, on le bannit. J'avois à peine atteint mon second lustre, ces salutaires impressions ne s'effacèrent pas entièrement; mais, forcé de suivre une religion dont on m'avoit fait entrevoir la fausseté, il en résulta que je ne pris plus pour base de ma conduite, les principes religieux. Cependant, je sentis de bonne heure que l'homme avoit besoin, ou d'un frein pour modérer ses passions, ou d'un but pour les diriger. Il me sembloit que l'amour de la gloire devoit être le meilleur de tous les guides, puisqu'il portoit à toutes les actions extraordinaires et généreuses, et qu'il rendoit faciles les plus nobles sacrifices. Je ne songeai plus qu'à mériter une éclatante renommée. En attendant qu'il me fût possible de faire des actions glorieuses, j'aimois à me singulariser; je n'avois aucun goût

pour les amusemens frivoles de mon âge; l'étude, la lecture remplissoient tous mes momens; je me plaisois à me séparer du vulgaire; et tout ce qui n'avoit pas une grande réputation, étoit vulgaire à mes yeux. Dans mes promenades, je cherchois les lieux écartés et solitaires; là, je me plongeois dans de longues rêveries: je m'égarois dans l'avenir, j'y formois ma destinée; non pour me placer dans une prospérité constante, car j'envisageois le malheur avec toute la confiance de l'orgueil; j'y voyois les moyens de développer un grand caractère, j'osois défier la fortune; et par la force de l'imagination, je préparois ainsi mon âme à soutenir, sans en être ébranlée, toutes les vicissitudes du sort. Un nouveau sentiment vint mettre le comble à cette exaltation.

L'imbécille Ildéric, entièrement

livré à ses viles maîtresses et à ses favoris, vivoit renfermé dans une espèce de sérail qu'il s'étoit formé ; les peuples n'entendoient parler de leur souverain que par les nouveaux édits qui, de temps en temps, les chargeoient de nouveaux impôts. Quoiqu'il fût jeune encore, il avoit toujours montré un extrême éloignement pour le mariage, parce qu'il étoit décidé à ne rien changer à son genre de vie. Comme je devois lui succéder, s'il mouroit sans enfans, tous les yeux se tournoient naturellement sur moi; l'austérité de mes mœurs, jointe à ma grande jeunesse, inspiroit pour moi une estime universelle, qui ne pouvoit qu'ajouter encore au mépris qu'on avoit pour le roi.

Tout à coup la guerre s'alluma entre la Perse et l'Empire : d'après

ses traités avec Justinien, Ildéric fut obligé d'envoyer des troupes qui devoient se réunir aux vôtres, et j'en obtins le commandement, quoique je ne fusse alors que dans ma dix-septième année. J'eus, dans cette campagne, le bonheur de fixer sur moi les regards de Bélisaire ; c'étoit entrer avec éclat dans la carrière de la gloire, mais la fortune pouvoit-elle m'y rester fidèle ? je devois vous combattre. Vous forçâtes Cabades à faire une paix dont vous dictâtes les conditions ; les intérêts de votre allié Ildéric n'y furent point oubliés, ou pour mieux dire, la politique vous fit songer à lui : il m'est permis de croire que, sachant que j'étois l'héritier du trône, vous aimâtes mieux assurer la couronne chancelante sur la tête du foible Ildéric, que de laisser passer sa puissance

dans mes mains. En faisant sa paix avec Cabades, vous exigeâtes de ce monarque la promesse de donner la main de la princesse, sa fille, au roi des Vandales. Ce dernier n'avoit nulle envie de se marier, mais il n'osa refuser cette alliance, et je fus chargé d'aller chercher la princesse Zima pour la conduire à Carthage. Cet hymen qui m'ôtoit l'espoir de monter un jour sur le trône, blessa d'autant plus mon orgueil, que le peuple montra de la joie d'une union qui sembloit lui donner la certitude que les favorites, objets de sa haine, seroient renvoyées. Mais que devins-je, en voyant la princesse !..... l'amour développa toute mon ambition ; Zima étoit promise au roi des Vandales, et je jurai de monter sur le trône, sans avoir cependant le projet d'en chasser le roi, mais dé-

cidé à le forcer de m'y associer ; car j'étois bien certain qu'en devenant le collègue d'Ildéric, je régnerois seul, et qu'il n'auroit que le vain titre de roi. Ce prince reçut froidement Zima, qui fut logée dans un palais séparé. On lui donna des gardes, des esclaves, une entière liberté, quoiqu'elle n'eût que quinze ans ; mais d'ailleurs, on ne s'occupa nullement des préparatifs du mariage, ce qui ranima tout le mécontentement du peuple. Suivant l'usage de son pays et du nôtre, Zima ne recevoit point de visites d'hommes, mais je savois qu'elle alloit tous les matins se promener en char dans les lieux solitaires que j'avois parcourus tant de fois. Un matin, j'appris qu'elle devoit se rendre le soir même au pied de la montagne de Pasuca, ma promenade favorite; qu'elle étoit décidée

à gravir cette montagne escarpée, malgré l'extrême difficulté des chemins. Je m'y rendis aussitôt, j'y passai une journée délicieuse, j'attendois Zima, avec la certitude de la voir et de lui parler!..... Elle vint; elle descendit de son char, qu'elle laissa dans la plaine; conduite par un pâtre qui lui servoit de guide, et suivie seulement de deux esclaves, elle parvint au sommet de la montagne. Le jour finissoit, et la lune commençoit à paroître : la princesse désirant visiter la caverne, son guide alluma des flambeaux; mais quelle fut sa surprise, en y entrant, de la trouver magnifiquement illuminée, remplie de fleurs, de fruits et de rafraîchissemens de toute espèce, et d'y voir partout ses chiffres tracés en lettres de feu! Tout à coup je m'offris à sa vue, je l'entraînai au fond de la

grotte, je la fis asseoir sur un siége de mousse, et, me plaçant à ses pieds: Les momens nous sont chers, lui dis-je; parlez, madame, désirez-vous cette union prescrite par la politique?.... A ces mots, Zima baissa les yeux, et deux larmes coulèrent sur ses joues..... Pourquoi, repris-je, cet hymen vous affligeroit-il?..... Vous le savez, répondit-elle avec l'ingénuité la plus touchante. A ces mots, je mis un genou en terre, et, saisissant sa main: Recevez un serment sacré!..... lui dis-je. — Mais, mon père!..... — Il vous a promise à cet empire, et vous serez l'épouse du roi des Vandales. — Non, jamais..... — Le règne honteux d'Ildéric va finir. — Juste ciel!..... — Sous peu de jours je jouirai du bonheur de couronner ce que j'aime..... — Gélimer, un usurpateur!..... — Le véritable

usurpateur est le roi fainéant, qui garde le trône sans l'occuper. — Ah! je n'ai point d'ambition! votre cœur, Gélimer, et le seul empire de cette caverne, suffiroient à mes vœux!....

En parlant ainsi, elle étoit inspirée sans doute, une partie de notre lugubre avenir se dévoiloit à ses yeux!.....

Il fallut s'arracher de cette caverne enchantée alors par l'amour et par l'espérance!..... Avant de me quitter, la princesse s'arrêta sur le sommet de la montagne, et, levant les yeux au ciel, elle frémit en voyant la lune couleur de sang, environnée de nuages noirs. Hélas! dit-elle, quelle clarté funèbre! Qu'est devenue sa lumière douce et pure! puissent les jours de notre jeunesse ne pas s'obscurcir ainsi!.....

Ces paroles me frappèrent; la tristesse de Zima, ou, pour mieux dire,

son funeste pressentiment, passa dans mon cœur et le troubla! Je n'avois jamais envisagé le malheur qu'avec un superbe dédain; un sentiment, plus puissant que tous les intérêts de l'orgueil, me fit connoître que l'on ne peut se flatter de conserver toujours son courage, que lorsqu'on est assuré de souffrir seul.

Nous nous séparâmes. Le soir même, on reçut de la Perse les plus étranges nouvelles. Cabades, voulant autoriser sa vie voluptueuse, osa faire une loi qui annulloit toutes les saintes lois du mariage (1); les grands et le peuple se révoltèrent. Cabades fut détrôné et enfermé dans une tour (2). Aussitôt qu'Ildéric fut

(1) Historique. Cette loi autorisoit la communauté des femmes.

(2) Historique.

instruit de ces événemens, il déclara publiquement que son mariage avec la princesse de Perse étoit rompu. Le lendemain matin, il m'envoya chercher, et me chargea de reconduire en Perse, et sans délai, la princesse. Je ne répondis rien; je sortis du palais, sous prétexte de réunir l'escorte qui devoit accompagner la princesse; je fis rassembler, dans une place publique, une légion entière que j'avois commandée à la guerre. L'un de mes lieutenans lut à haute voix les ordres du roi, ce qui excita un murmure général; alors je parus dans la place, escortant, à cheval, le char dans lequel étoit la princesse : sa beauté, sa jeunesse, les malheurs de sa famille attendrirent tous les cœurs.... Je pris la parole, et, m'adressant aux soldats et au peuple immense qui remplissoit la place : Cette jeune princesse,

dis-je, sur la foi sacrée d'un traité solennel, a quitté sa patrie, florissante alors, pour venir ici adopter la nôtre! L'infortune du roi, son père, doit la rendre plus intéressante encore. Celui qui a juré d'être son protecteur, et qui devoit être son époux, veut la renvoyer dans les lieux où sa famille est proscrite, dans les lieux où l'attend une éternelle captivité, et peut-être une mort tragique..... A ces mots, les soldats et le peuple s'écrièrent à la fois : *Non, non, qu'elle vive! qu'elle reste parmi nous! vive la princesse de Perse!...* A ces acclamations, Zima, avec l'action la plus pathétique, éleva les bras vers le ciel, et fondit en pleurs..... L'enthousiasme pour elle fut au comble; les soldats, agitant leurs piques, firent, avec transport, le serment de la défendre.... Généreux amis, m'é-

criai-je, elle restera, je serai le chef de ses défenseurs; je vais m'y engager aux pieds des autels, en m'unissant à elle par un lien indissoluble. Suivez-moi tous, et gardez l'entrée du temple où je vais lui donner ma foi..... On ne me répondit que par des cris et des applaudissemens redoublés..... J'ordonnai au char de marcher; les soldats et la multitude se précipitèrent sur nos traces. Le char s'arrêta devant une église qui se trouvoit à l'extrémité de la place; les troupes se rangèrent en bon ordre autour de l'église, afin d'en défendre l'entrée; je pris dans mes bras la princesse éperdue, je l'enlevai du char; et au bruit des clairons, des trompettes, des tambours et des acclamations du peuple, je la portai dans l'église, dont les portes aussitôt se refermèrent sur nous; les prêtres,

prévenus et gagnés par mes ordres, nous attendoient, et, revêtus de leurs habits pontificaux, vinrent au-devant de nous..... Toutes les lampes de l'église étoient allumées; j'entraînai Zima au pied du grand autel; l'amour alors ranima ses forces; elle se mit à genoux, me tendit sa main tremblante; je vis sa pâleur mortelle se dissiper, et ses joues se colorer d'un doux incarnat..... Sur la fin de la cérémonie, au moment où Zima alloit prononcer le serment solennel, nous entendîmes un tumulte affreux; il étoit facile de distinguer que nos soldats étoient attaqués par des troupes envoyées par le roi. S'il faut succomber, dit Zima, du moins je mourrai ton épouse! Et elle prononça d'une voix ferme les paroles sacrées. Nous étions unis; je me relevai précipitamment, et je courus vers les portes,

en disant aux prêtres de garder mon épouse. Non ! non ! s'écria Zima, je veux te suivre et partager tes périls !.... Je tâchai vainement de l'éloigner : les portes s'ouvrirent, nous vîmes les troupes aux mains. Zima tombe à genoux sur le seuil des portes ouvertes, les mains jointes, et la tête et les yeux élevés vers le ciel ; les prêtres, en habits sacerdotaux, formoient derrière elle un demi-cercle..... Je m'élance hors de l'église en criant : Soldats, arrêtez, écoutez-moi.... Au même instant les coups furent suspendus, les troupes devinrent immobiles : je les haranguai, je leur peignis, sous les plus vives couleurs, la lâcheté barbare d'Ildéric qui, après avoir juré solennellement d'épouser cette jeune princesse, vouloit la renvoyer dans un pays déchiré par des guerres civiles, et l'ex-

posoit ainsi à devenir victime de la fureur des factieux. Peuple et soldats, ajoutai-je, il faut choisir maintenant entre un monarque sans courage, sans foi, et le prince que sa naissance appelle au trône, dont vous estimez la conduite et les mœurs, et qui seul, sous ce règne, vous a guidés dans les sentiers de la gloire. Songez que ce n'est pas Ildéric qui vous gouverne, mais ses viles maîtresses et ses lâches courtisans; enfin, je ne vous demande pas de détrôner ce prince incapable de régner, je vous propose seulement de m'associer à sa puissance..... A ces mots, je fus interrompu par les cris universels des deux troupes qui me proclamèrent roi des Vandales. Aussitôt un groupe de soldats se précipitant vers moi, ils me présentèrent leurs boucliers, sur lesquels je fus élevé. On fit remonter la princesse

dans son char, en criant: *Vive notre souveraine! vive la reine des Vandales!* et suivis d'un peuple innombrable, et au milieu des deux troupes réunies, auxquelles se joignirent d'autres soldats qui accouroient de tous les quartiers de la ville, nous fûmes ainsi conduits en triomphe au palais: la garde, presqu'entièrement dispersée, ne fit pas la moindre résistance. Nous entrâmes librement. On eut de la peine à trouver l'imbécille et lâche Ildéric qui s'étoit caché; je le traitai avec respect, en lui annonçant qu'il garderoit son rang et ses honneurs, mais que je partagerois avec lui les soins du gouvernement. Il parut se soumettre à la nécessité; mais au bout de quelques mois, profitant de la liberté que je lui donnois à dessein, il se sauva, croyant échapper à ma vigilance, tandis que j'a-

vois, de tout mon pouvoir, favorisé sa fuite.

C'est ainsi que je fus élu, du consentement unanime de toutes les classes de la nation. Ildéric erra longtemps fugitif et caché dans les provinces; enfin, ne pouvant s'y faire un parti, il passa dans les pays étrangers. Là, quelque temps après, et plus d'une année écoulée depuis la révolution, il implora les secours de Justinien. On m'envoya des ambassadeurs; les négociations traînèrent en longueur; et j'étois depuis trois ans sur le trône, quand vous abordâtes en Afrique..... Chéri de mes sujets, j'étois heureux monarque et le plus fortuné des époux et des pères; j'adorois mon épouse et mon fils, mon fils unique âgé de deux ans! O songe fugitif de la vie! j'ai goûté quelques instans tes douceurs si trompeuses;...

mais quelle affreuse et longue agonie devoit succéder à ces rapides jours de bonheur !.....

Après la perte de la bataille de Tricameron, je me fis jour à travers votre armée, suivi seulement d'une centaine de braves avec lesquels j'allai me réfugier sur la montagne de Pasuca... Ici mon histoire semble finie pour vous, vous en connoissez tous les désastreux événemens; mais qui pourroit imaginer tout ce que j'ai ressenti dans cette déplorable situation !.... Ce détail, j'ose le croire, ne sera pas dépourvu d'intérêt pour un cœur tel que le vôtre.....

En arrivant sur la montagne avec mes valeureux soldats, je n'éprouvai d'abord que la joie de me trouver dans un lieu inaccessible à l'ennemi. Loin de sentir l'horreur de notre défaite, il nous sembloit qu'en nous

échappant, nous avions triomphé de cette armée victorieuse. Je contemplois avec admiration cette petite troupe, qui venoit de se soustraire si miraculeusement à la honte de la captivité! Je lui communiquois mon orgueil et mon enthousiasme; trois d'entr'eux plantèrent leurs drapeaux dans les fentes du rocher qui couronne le sommet de la montagne, en disant : Voilà le dais du trône de notre souverain!..... Je me plaçai sur ce trône rustique; aussitôt tous les soldats formèrent un demi-cercle devant moi, en élevant au-dessus de ma tête leurs piques entrelacées; ils me jurèrent de me rester fidèles jusqu'au tombeau, et de mourir plutôt sur ce rocher que de se rendre. Ces momens d'exaltation sont impossibles à décrire, mais l'âme ainsi élevée au-dessus du malheur, par la seule puis-

sance de l'orgueil et de l'imagination, ne sauroit se maintenir à cette hauteur surnaturelle ; tout ce qui n'a pas pour base la raison suprême, n'est qu'une ivresse passagère ; un élan généreux ne prouve point la grandeur de l'âme : ne voit-on pas souvent les malades armés tout à coup d'une force prodigieuse, par l'effort d'une convulsion ? La religion seule peut affermir nos sentimens et les rendre durables. Ah ! sans doute, pour soutenir notre foiblesse, et pour fixer notre légèreté, il faut une autorité souveraine, un grand but, et de sublimes espérances !.....

Après ces premiers instans d'enivrement, je fus accablé, déchiré par la plus mortelle inquiétude ! J'ignorois le sort de mon épouse et de mon fils !.... Il falloit cacher à mes compagnons le trouble affreux où me je-

toit cette incertitude. Il falloit montrer un courage inébranlable à ceux dont on attendoit tant de sacrifices héroïques.

Au déclin du jour, une idée terrible mit le comble à mes tourmens. A l'exception de la vie de Zima et de notre enfant, j'étois décidé à tout sacrifier pour lasser, sur cette montagne, la patience de l'ennemi; et tout à coup je pensai que, si mon épouse étoit dans les mains de nos ennemis, et qu'on me demandât de me rendre pour racheter sa liberté, ou pour sauver ses jours, et peut-être son honneur, je ne serois pas maître de m'immoler pour elle, mes soldats ne le souffriroient pas!..... Je connus alors toute la vanité des concessions que la force ne soutient pas! Je sentis qu'un chef élu dans un désert, sans moyens de résister et de

se faire obéir, n'étoit qu'un esclave décoré d'un titre aussi vain que dangereux.

Pour me dérober aux regards de mes compagnons, j'allai dans la grotte chercher le silence et l'obscurité. Quelle fut ma douloureuse émotion en entrant dans cette caverne, où, pour la première fois, Zima m'avoit avoué sa tendresse!.... et je m'y retrouvois séparé d'elle, déchu de mon rang, dépouillé de tout!..... La nuit presqu'entière s'écoula dans ces tristes pensées, et chaque instant sembloit aggraver l'horreur de mes réflexions!..... Une heure avant la naissance du jour, j'entendis un grand tumulte, je me lève, j'avance vers l'une des ouvertures de la caverne, j'entrevois une vive clarté; c'étoient cinq ou six soldats qui portoient des branches allumées de cyprès..... Je

précipite mes pas; on s'élance à ma rencontre, j'étends les bras, et j'y reçois mon épouse et mon fils!..... O ravissement inexprimable! dernier instant d'une félicité suprême! vous me payâtes tout ce que j'avois souffert, vous me fîtes oublier tout ce que je venois de perdre; mais hélas! j'étois destiné à supporter des maux que nulle consolation humaine n'auroit eu le pouvoir d'adoucir!.....

Zima, qui avoit bravé tant de dangers pour me rejoindre, se retrouva avec délices dans cette grotte, où tout lui rappeloit le charme de nos premières amours. O Zima! lui disois-je, dans ce lieu même, je t'avois promis un trône, et je ne puis t'offrir qu'un désert, des périls et d'affreuses fatigues!..... Ah! répondit Zima, que tu serois ingrat, si tu me plaignois!..... entre mon époux et mon enfant, que

puis-je désirer ? La sensible et généreuse Zima parloit avec sincérité ; dans ces premiers momens, nous ne pouvions sentir l'un et l'autre que le bonheur d'être réunis.

Dès le jour suivant, mon cœur fut déchiré par les privations de toute espèce, que je vis endurer à Zima et à mon enfant. On trouvoit, sur cette montagne, plusieurs sources d'une eau pure sortant des rochers ; d'ailleurs, nous n'avions pour nourriture que des fruits sauvages, des racines, des herbes, des oiseaux, et quelques autres animaux tués à coups de flèches. Dans les commencemens, nos gens s'empressoient de nous apporter en tributs, les meilleures pièces de leur chasse ; bientôt leurs propres besoins les forcèrent à retrancher cette espèce d'hommage. Je me trouvai chargé seul de la subsistance

de ma famille ; et même lorsque, dans mes recherches et dans ma chasse, j'avois été plus heureux que les autres, je m'apercevois que ce bonheur excitoit l'envie et les murmures. Souvent alors je me retranchois de ma propre nourriture, afin de faire quelques dons à mes avides compagnons. Peu à peu leur respect pour moi s'affoiblissoit; une certaine familiarité grossière s'introduisoit insensiblement dans leurs manières avec moi et dans leur langage : je le réprimois par une extrême gravité, et en conservant invariablement l'air de la confiance en leur attachement, et le ton de l'autorité. Dans cette affreuse situation, Zima remarquoit tout ; et quoique je lui cachasse mes justes craintes, elle ne prévoyoit que trop notre funeste sort. Toutes ses inquiétudes avoient pour objet son en-

fant, toutes ses douleurs se rapportoient à lui! Cependant, elle ne se permettoit pas une plainte; malgré ses tendres soins, l'enfant souffroit, sa pâleur et sa maigreur montroient assez l'affoiblissement de ses forces et de sa santé. Zima, les yeux toujours attachés sur lui, avoit une manière de le regarder qui me déchiroit l'âme: quand elle s'apercevoit que je l'examinois, elle faisoit un effort sur elle-même pour me sourire, et rien ne peut donner l'idée de ce sourire pénible sur cette belle bouche décolorée, et avec un regard pathétique qui exprimoit la plus profonde douleur!.... Oh! qu'ils étoient attendrissans et terribles, les funestes sourires de cette infortunée qui n'a jamais voulu me cacher que ses souffrances!.... C'étoit un être céleste exilé

sur la terre, qui sourioit au malheur et à la mort !....

Un triste événement jeta la consternation parmi nous, un mois après notre arrivée sur la montagne. J'avois reçu quelques blessures, ainsi que la plupart de mes compagnons, et malgré le manque de secours, nous eûmes tous le bonheur d'en guérir; mais ensuite, trois ou quatre soldats qui n'avoient point été blessés, tombèrent dangereusement malades, et l'un d'eux mourut. Dans la situation où nous étions, cette mort nous frappa et nous étonna comme l'événement le plus extraordinaire et le plus imprévu ! Il sembloit qu'il nous apprît que l'on pouvoit mourir sur cette montagne ! Les premiers murmures de mes soldats commencèrent dans cette occasion; je feignis de ne les pas entendre, je tâchai de

les distraire par les idées de gloire que j'attachai à la mémoire du défunt ; j'aidai moi-même à creuser sa fosse, placée sous l'ombrage de deux lauriers. On porta son corps sur un brancard de feuillages ; nous étions tous couronnés de cyprès, nous tenions nos lances baissées : faisant à la fois l'office de pontife et de général, je portois une croix de bois grossièrement faite à la hâte ; je chantois des hymnes et des pseaumes que répétoient en chœur tous les soldats : non loin de la fosse, tomboit une cascade d'un rocher escarpé ; je remplis mon casque de cette eau, et mettant un genou en terre : Dieu des armées, m'écriai-je, daigne bénir cette eau limpide. En disant ces paroles, je la versai sur le corps, que je plaçai dans la fosse, sur laquelle furent déposés les armes et le bouclier

du mort ; ensuite montant sur le rocher pour être mieux entendu, je prononçai son éloge, ce qui termina cette pompe funèbre et sauvage, dont tous mes compagnons furent vivement émus.

Après la visite de votre lieutenant Pharas, et le nouveau refus que je fis de me rendre, le mécontentement de mes soldats s'accrut de la manière la plus menaçante ; l'un d'eux, mon fidèle Caleb, le seul inébranlable dans son attachement pour moi, me rendoit compte de leurs discours ; je le chargeai de leur conseiller, comme de lui-même, de m'abandonner et de déserter pendant mon sommeil. Ils répondirent qu'après avoir tant souffert, ils ne vouloient pas finir par n'être que des déserteurs, et que, puisqu'ils ne pouvoient pas être récompensés par moi, ils le seroient

par les ennemis, en me livrant à eux. Ils ajoutèrent qu'ils m'obligeroient bien à les suivre, en me menaçant de massacrer mon épouse et mon enfant. Malgré ces affreux discours, ils n'osoient encore me parler, ils en formoient vainement le dessein; mon apparente sécurité les désarmoit; je leur donnois mes ordres avec la même liberté, dans les divers exercices que je leur faisois faire régulièrement tous les jours, soit à l'arc, soit au javelot; je les reprenois souvent avec sévérité, cette conduite les tint longtemps en respect: si un seul instant j'avois eu l'air de les craindre, ils se seroient aussitôt ouvertement révoltés. Enfin, Caleb, un matin, vint m'avertir qu'ils avoient pris la résolution de me lier les mains, la nuit suivante, aussitôt que je serois endormi, et de me livrer à l'ennemi. En effet,

quand je les revis, je fus frappé de l'expression sombre et farouche de leur physionomie. Je fis l'appel; et lorsqu'ils furent tous rassemblés, je nommai trois d'entr'eux pour aller en députation à l'ennemi. A ces mots, il s'éleva d'insolens murmures; j'imposai silence avec une fierté mêlée de colère, on se tut. Partez, dis-je aux trois députés; allez dire de ma part à Bélisaire, que, s'il consent à vous incorporer tous dans son armée avec l'avancement d'un grade, je me rendrai ce soir son prisonnier. Je n'avois que ce parti à prendre, car ils vouloient une récompense; et si j'eusse prétendu me rendre sans conditions pour eux, ils ne l'auroient pas souffert; ainsi il fallut m'oublier moi-même pour les séditieux et les traîtres qui, depuis long-temps, méditoient ma perte!..... Cette résolution les

transporta de joie, plusieurs tombèrent à mes genoux; ces démonstrations de reconnoissance ne m'inspirèrent que de l'indignation et du mépris..... Je les quittai brusquement pour rentrer dans la caverne en attendant le retour des députés. J'avois la rage dans l'âme; car j'étois sûr que la flotte ennemie se disposoit à mettre à la voile sous peu de jours; encore un peu de courage et de patience, et nous étions libres!..... Je retrouvai Zima dans la partie de la caverne où nous nous tenions durant le jour, parce que la lumière y pénétroit par une large ouverture; j'avois besoin d'ouvrir mon cœur, mais cette consolation me fut refusée: je savois trop que Zima, loin de partager mon ressentiment et ma douleur, n'éprouveroit que de la joie en quittant la montagne; car elle ne pensoit qu'à

son enfant, elle le tenoit sur ses genoux.... Elle me vit entrer avec plaisir, parce qu'elle étoit toujours inquiète quand j'étois éloigné d'elle; au milieu de mes soldats, quoiqu'elle ignorât entièrement les terribles avertissemens que j'avois reçus de Caleb; je lui dis sèchement que la lâcheté et la trahison de mes soldats me forçoient à me rendre. A ces mots, Zima serra son enfant contre son sein, et elle l'embrassa. Ce mouvement m'irrita. Malheureux enfant! dis-je, tu n'es plus que le fils d'un esclave!.... Ah! reprit Zima, quand il pourra me comprendre, quand il saura ton histoire, il s'enorgueillira toujours d'être le fils de Gélimer!.... Je gardai le silence, je détachai mon carquois sur lequel, avec la pointe d'une flèche, je gravai ces mots: *Gélimer n'existe plus, il a déposé dans*

cette caverne, sa défense, sa liberté, sa gloire et son bonheur!.... Alors je suspendis sur une roche ce triste trophée. Zima lut l'inscription, et ses yeux se remplirent de larmes.... Plus de bonheur! dit-elle, hélas! dans ce lieu qui reçut nos premiers sermens, tu déposes donc aussi l'amour!... Je ne voulois pas m'attendrir, je ne répondis rien, et ne trouvant de consolation qu'à braver la fortune qui me trahissoit, je pris mon luth; et d'une voix ferme, je chantai mes malheurs.

Les députés revinrent accompagnés de Pharas, qui me dit que Bélisaire acceptoit mes conditions. Alors je rassemblai mes soldats, je leur ordonnai de prendre leurs armes et leurs boucliers, et de me suivre; pour moi, dis-je, privé pour jamais de la liberté que je vous procure, je n'ai

plus besoin d'armure, je laisse ici la mienne..... Je n'emporte que mon luth et ce javelot que je ne veux remettre qu'entre les mains de Bélisaire. A ces mots, les soldats s'émurent; plusieurs d'entr'eux versèrent des larmes, et après un moment de silence, tous s'écrièrent : Nous ne voulons point abandonner notre roi; nous resterons sur la montagne..... Je ne pouvois plus compter sur leur fidélité; cet attendrissement passager n'étoit en eux qu'une foiblesse. Non, répondis-je, j'ai donné ma parole; pour la dernière fois obéissez-moi; descendez la montagne. En disant ces paroles, je marchai en avant, tenant d'une main mon javelot et de l'autre mon luth, ayant à ma droite Zima, son enfant, et Pharas à ma gauche. Nous passâmes près de la tombe du soldat que j'avois perdu; je m'arrê-

tai : Honneur à ta mémoire, m'écriai-je, brave et fidèle guerrier, tu as péri dans le champ d'honneur, dans le lieu où tu avois juré de mourir plutôt que de te rendre! que ta tombe soit à jamais le plus noble monument de cette contrée désolée!..... Je poursuivis ma marche.... Avant de quitter cet asyle de la liberté, je me retournai, je jetai un triste et dernier regard sur ces rochers menaçans, cette caverne chérie, cette terre heureuse inaccessible à l'ennemi!..... et pour retenir mes pleurs, j'eus besoin de tout mon courage et de toute la fierté de mon caractère!.....

Lorsque je fus dans la prairie, j'éprouvai un nouveau saisissement une main ennemie et dévastatrice, mille fois plus rapide et plus meurtrière que celle du temps, avoit causé dans ces lieux, en moins de trois

mois, des ravages qu'à peine un siècle auroit pu produire!..... Je ne pouvois plus guider ma troupe, je ne reconnoissois plus la route, les sentiers étoient effacés; à droite, je cherchois un village et un bois, je ne voyois qu'une plaine stérile; à gauche, étoit un pont qui n'existoit plus!...

Avant d'arriver à vos tentes, je détachai ma ceinture remplie de pièces d'or, que je distribuai à mes soldats; et je donnai à Caleb les pierreries de Zima, qu'elle avoit emportées en se sauvant du palais. Je ne gardai pour moi que le magnifique diamant que j'avois arraché de mon sceptre, et caché avec soin sur la montagne; mais je ne pus résister à l'orgueilleux plaisir de le donner à l'esclave qui nous apporta des rafraîchissemens; je ne crus pas pouvoir trop récompenser celui qui causoit un tel mou-

vement de joie à Zima, et qui venoit de donner du pain au fils affamé de tant de rois!....

Peu de temps après notre arrivée à Constantinople, Justinien me fit offrir le titre de patrice, et des terres considérables, à condition d'abjurer publiquement l'arianisme; je refusai nettement et sans hésiter (1). Cependant, au fond de l'âme, j'étois parfaitement disposé à renoncer à des erreurs qu'on m'avoit dévoilées dès l'enfance; mais l'idée de trafiquer de ma conscience, me faisoit horreur. De tous les biens de la terre, l'honneur seul me restoit; je voulois le conserver pur et sans tache.

On nous relégua dans la Galatie; mais on nous y donna des terres et tous les moyens d'y vivre avec dé-

(1) Historique.

cence. Zima parut charmée de notre établissement. Ah ! Gélimer, me disoit-elle, quelle agréable solitude ! Ici, en écartant de tristes souvenirs, on pourroit encore être heureux !.... Sans doute nous aurions pu l'être ; mais je touchois à l'époque de ma vie la plus funeste et la plus douloureuse !.... La santé de mon fils ne se rétablissoit point ; et bientôt je connus que son état étoit sans ressource : sa malheureuse mère, dont il étoit l'idole, cherchoit en vain à s'abuser ; consumée de douleurs, elle dépérissoit avec lui ; je voyois sa vie s'éteindre par degrés avec celle de son enfant..... Jusqu'alors la seule philosophie m'avoit suffi pour supporter l'adversité avec une constance inébranlable ; j'en avois reçu le prix. Justinien et Bélisaire admiroient mon courage, et Zima en étoit témoin.

Mais dans le nouveau malheur que j'envisageois en frémissant, toutes les consolations de l'orgueil étoient vaines et superflues. Jusqu'à ce moment, je n'avois jamais été l'objet d'une humiliante compassion; dans les grands revers on échappe à la pitié, en inspirant l'étonnement, en subjuguant l'admiration; mais dans les peines du cœur, si la vanité se faisoit sentir encore, comment pourroit-elle se satisfaire? Qui pourroit applaudir au calme et à l'indifférence de celui qui vient de perdre ce qu'il aime? Il est possible sans doute de réunir la force d'âme à la sensibilité; mais quel en sera le juge? Celui seul qui peut lire dans les cœurs, celui seul alors qui peut soutenir le courage en lui donnant pour but l'espoir d'obtenir une sublime approbation. Au milieu des plus mortelles inquié-

tudes, ces idées fermentoient dans ma tête..... Je me connoissois assez de droiture dans l'âme pour être certain qu'un témoin éternel, juge incorruptible et suprême de mes actions et de mes sentimens, me dédommageroit avec usure des vains applaudissemens des hommes. De cet instant, je me plaçai sous sa surveillance, je sentis mon âme s'agrandir et ma vertu s'affermir; j'adorai la véritable source de la perfection et la puissance souveraine qui m'élevoit ainsi au-dessus de moi-même : je fis mieux qu'oublier le monde, je cessai d'attacher du prix à son souvenir.

J'étudiai les livres saints et les écrits admirables du grand Chrysostôme (1), je fus convaincu, et j'en-

(1) Saint Jean Chrysostôme vivoit dans le siècle précédent. Il a, dans ses écrits, victorieusement combattu l'arianisme.

trevis du moins un refuge dans l'avenir ! Cependant, parvenu au dernier période d'une maladie de langueur qui tarissoit en lui toutes les sources de la vie, mon fils touchoit à ses derniers momens, et sa mère infortunée étoit prête à le suivre dans la tombe !... Un jour, Zima plus pâle et plus abattue encore que de coutume, étoit assise au chevet du lit de son enfant plongé dans une espèce d'assoupissement léthargique. Après avoir long-temps fixé sur lui des yeux égarés : Sommeil affreux ! dit-elle, trop fidèle image de la mort, que je t'envie ! Pourquoi ne viens-tu pas aussi terminer mes douleurs, ou du moins les suspendre ?.... O mon fils, te réveilleras-tu ? entendrai-je encore, avant de mourir, ta douce et languissante voix ? mes yeux, mes tristes yeux ne rencontreront-ils plus

ton regard ?.... Ces paroles me glacèrent ; je ne l'avois jamais entendue s'exprimer ainsi sur l'état de son fils : je vis qu'elle étoit sûre de ne pas lui survivre, puisqu'elle osoit enfin parler de sa mort. Ah ! Zima... m'écriai-je. Il y avoit dans cette exclamation un ton de reproche qu'elle comprit : elle souleva sa tête appesantie, et, répondant à ma pensée : Pardonne, me dit-elle, pardonne !.... De l'existence de deux objets chéris dépendoit celle de Zima.... Je n'aurois pas mieux supporté ta perte que la sienne !... Comme elle disoit ces mots, elle entendit son fils gémir sourdement ; elle se penche vers lui ; elle appuie sa bouche sur sa joue glacée : aussitôt elle pousse un cri terrible, un cri maternel qui retentit jusqu'au fond de mes entrailles : c'étoit l'accent déchirant d'une mère au déses-

poir. Notre malheureux enfant venoit d'exhaler son dernier soupir!.... Zima s'évanouit, je m'élançai vers elle, je la pris dans mes bras et je la portai dans la chambre prochaine. De prompts secours lui rendirent l'usage de ses sens; elle rouvrit les yeux, en prononçant le nom de son fils. La mort étoit peinte sur son front et dans ses regards..... Il est donc vrai, dit-elle,.... il n'est plus?..... Je ne répondis que par mes larmes.... Zima joignit les mains d'un air suppliant, en me disant d'une voix éteinte: Pardonne!.. oh! pardonne.... A ces mots, ses yeux se referment, sa tête défaillante s'incline sur mon sein; mon cœur oppressé semble se déchirer et s'ouvrir pour recueillir son dernier soupir!... Hélas! en expirant, elle dut en sentir l'affreuse palpitation!.... Je la serre dans mes

bras, je l'appelle en vain,..... elle n'existoit plus!.....

Ainsi je perdis à la fois mon épouse et mon fils; ainsi furent dénoués au même instant tous les liens qui m'attachoient à la vie!... J'enfermai, dans le même cercueil, tout ce que j'avois aimé sur la terre. Quoique j'eusse parcouru le cercle entier des douleurs humaines, je crus n'en avoir éprouvé qu'une.....

Avant de porter Zima dans la tombe, je la contemplai dans son cercueil, où, suivant l'usage du pays, elle étoit à visage découvert et couronnée de roses. D'une main elle tenoit une croix, et de l'autre elle paroissoit embrasser son fils couché sur son sein.... Touchante victime de l'amour maternel! m'écriai-je, toi qui n'as vécu que pour souffrir et pour aimer, ô Zima! je vois donc

enfin sur ton visage, à travers les ombres de la mort, l'empreinte d'une immuable tranquillité ! tu n'as plus l'expression de la douleur, tu ne déchireras plus mon cœur par tes pénibles sourires et par tes pénétrans et tristes regards ! Je t'aimois assez, je puis m'oublier assez moi-même pour trouver quelque douceur à te contempler maintenant. Tu ne souffres plus !... Tout annonce en toi le repos de l'innocence !.... Cet enfant que tu parois presser contre ton cœur, cet enfant que tu n'embrassois qu'en gémissant, tu l'as revu, tu l'as retrouvé pour ne plus le perdre, et, revêtu d'une forme céleste, il a reçu ton âme angélique pour la porter aux pieds de l'Éternel !.... Adieu, douce et tendre Zima ! adieu, trop chères illusions de l'amour et de l'amitié ! adieu, tout espoir de bon-

heur dans cette courte vie!.... Mon ambition, mes affections, mes vœux, mes désirs, sont pour jamais renfermés dans ce cercueil!....

Je passai encore près de six mois dans la Galatie, à méditer, sur le tombeau de Zima, le projet de ma fuite dans les déserts de la Thébaïde. Caleb, toujours à mes ordres, quand j'avois besoin de lui, vint concerter avec moi ce plan dont je brûlois de hâter l'exécution.

Caleb, enrichi par mes dons, n'avoit point voulu quitter sa patrie; dans ce pays entièrement dévasté, et que les conquérans abandonnoient à la nature faute d'argent, d'hommes et de moyens pour le relever, Caleb s'étoit formé un établissement aux environs de Carthage: là, il vivoit en paix avec sa famille, cultivant une grande étendue de terre; mais

durant mon séjour dans la Galatie, il vint me voir tous les ans. Il étoit avec moi quand je perdis mon épouse et mon enfant. Il fut décidé que je m'échapperois avec lui, qu'il feroit courir le bruit de ma mort, que je changerois de nom, et que je me rendrois dans le désert. On imagineroit qu'en me trouvant enfin dans ces vastes solitudes, j'éprouvai, du moins dans les premiers instans, une douloureuse surprise, une sorte d'effroi machinal, et quelqu'impression de tristesse; mais l'ambition, l'amour, et les sentimens de la nature m'avoient rendu si malheureux, j'avois tant souffert, que mon premier mouvement fut de penser avec délices, que j'étois pour jamais séparé du monde et des hommes : il me sembloit que mon âme affranchie de

toutes les passions humaines, et dégagée de ses liens terrestres, entroit dans un monde nouveau; cet air si pur que je respirois, portoit dans mes veines un baume rafraîchissant! je sentois le calme renaître dans mon cœur!.... En contemplant ces sites ravissans, ces rochers majestueux, ces sources d'eaux vives, ces arbres prodigieux, qui paroissoient avoir vieilli avec le monde, je me croyois rappelé par la clémence divine dans ces jardins enchantés, privés de culture depuis la création, et dont nos premiers pères furent bannis!.... Et je m'écriois: Je vais participer au bonheur des esprits célestes! je n'aimerai rien de périssable désormais!...

Le temps n'a point affoibli ces salutaires impressions; j'ai trouvé dans ma grotte le bien le moins envié,

mais le plus désirable, la paix de l'âme, et je n'ai rien regretté, parce que, dans mes longues méditations, j'ai eu le loisir de tout apprécier.

CHAPITRE VIII.

Ce récit émut profondément Bélisaire ; et lorsque le roi des Vandales l'eut terminé, il exprima avec véhémence tous les sentimens dont il étoit pénétré. Ensuite Gélimer parla du départ pour Carthage, qui fut fixé au surlendemain.

Tandis que les deux héros se disposoient à voyager, d'étranges événemens se passoient à Constantinople.

Justinien et Justin n'étoient pas aussi coupables que Bélisaire avoit lieu de le croire. Dans les derniers temps de la captivité de ce héros, Justinien, accablé de travaux et d'années, tomba malade, mais cependant sans danger apparent pour sa

vie; l'ennemi mortel de Bélisaire, Narsès, voulut en vain profiter de l'affaissement d'esprit de l'empereur, pour perdre entièrement le grand homme qu'il abhorroit; le prince impérial, Justin, qui jusqu'alors avoit secondé Narsès dans ses desseins contre Bélisaire, ne montroit plus la même animosité; il avoit même paru frappé, sur la fin de la procédure, des réponses de Bélisaire. D'ailleurs Tibère, après une longue absence, étoit en route pour revenir; et Justin, malgré l'impétuosité de son caractère, malgré tout le dépit que lui causoient sa passion malheureuse pour Anastasie, et surtout son orgueil blessé, ne pouvoit ni haïr son rival, ni s'empêcher de craindre son indignation et ses reproches; l'estime de Tibère lui étoit plus nécessaire que la vengeance; il attachoit plus de

prix à son amitié qu'aux intérêts de son amour. Narsès ne lisoit qu'à demi dans l'âme de Justin; il y voyoit un extrême ressentiment contre Bélisaire, il ne pouvoit y reconnoître la grandeur et la générosité qui n'étoient à ses yeux que de l'hypocrisie; et c'est ainsi que la noirceur et la bassesse de l'âme bornent la pénétration des esprits les plus éclairés d'ailleurs, et les plus fins. La vertu sans doute est quelquefois crédule, mais en mille occasions, elle donne des lumières qu'on n'a jamais sans elle. Narsès imagina que Justin n'osoit immoler Bélisaire, dans la crainte de se rendre odieux à l'objet de son amour et au peuple; mais Narsès ne douta point que, trouver le moyen de perdre Bélisaire, n'en fût un certain de s'acquérir la faveur du prince, et de conserver à jamais celle de Jus-

tinien. Ce prince étoit toujours malade, mais sans danger, comme on l'a dit. Justin arrangea une partie de chasse qui devoit durer plusieurs jours, et le tenir tout ce temps éloigné de Constantinople. Narsès saisit le moment de son absence pour exécuter sans délai ses noirs desseins. Il fit attrouper, autour de la prison de Bélisaire, une centaine de gens de la lie du peuple, payés pour crier et pour tenir les propos les plus séditieux; d'autres gens se joignirent naturellement à ceux-ci, bientôt l'attroupement devint considérable; alors Narsès vola chez l'empereur, et lui peignit cette émeute comme la sédition la plus effrayante et la plus dangereuse. Les courtisans qui entouroient Justinien, tous envieux de Bélisaire, secondèrent parfaitement les vues de Narsès; ce dernier assura

qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour prévenir non-seulement une révolte sanglante, mais une affreuse révolution; il ajouta qu'il répondoit de tout, si on l'autorisoit à tirer secrètement Bélisaire de sa prison, à le faire embarquer pour l'envoyer en exil dans un pays éloigné. Quand le peuple saura, poursuivit-il, que Bélisaire n'est plus à Constantinople, il perdra toute son audace, et je me charge de le faire rentrer dans le devoir. Narsès se garda bien de parler de l'horrible traitement qu'il réservoit au malheureux Bélisaire. L'empereur épouvanté, ne connoissant ni la cruauté, ni la haine de Narsès, n'ayant même jamais vu en lui qu'une grande modération, consentit sans peine à ce qu'on lui demandoit; il signa un ordre qui donnoit à Narsès les pleins pouvoirs d'a-

gir, de commander dans Constantinople, et de disposer du sort de Bélisaire, croyant ne signer que son exil. Il ajouta même cette phrase : *Qu'il soit envoyé aussi loin que le danger présent l'exige, mais que, dans tous les cas, on respecte sa vie.*

Le barbare Narsès, muni de cet ordre, fit arracher de sa prison Bélisaire, privé pour jamais de la clarté du jour ; ensuite on ouvrit les portes de la prison, et l'on déclara publiquement au peuple et le supplice et le départ de Bélisaire. Au même instant, parut Narsès à la tête d'une puissante cohorte armée. Le peuple, intimidé, ne montra que de la consternation. Cet acte de cruauté, qui avoit l'air d'un coup hardi, lui en imposa : frapper l'imagination du peuple de quelque manière que ce puisse

être, c'est le subjuguer ; la crainte et la surprise éteignent subitement en lui l'indignation la mieux fondée; il est toujours prêt de respecter ce qu'il redoute, et d'admirer ce qui l'étonne.

L'empereur montra beaucoup de douleur, en apprenant la barbarie exercée sur Bélisaire, et cette douleur fut si vraie, que son mal s'en accrut. Mais rien ne peut exprimer la fureur de Justin, lorsqu'à son retour, il fut instruit de tous ces événemens. Il conjura l'empereur, pour l'intérêt de sa propre gloire, de sévir contre Narsès avec la dernière rigueur. Justinien, qui ne vouloit pas se priver du seul général qui lui restât, se contenta d'exiler Narsès, autant pour le soustraire aux premiers mouvemens de la colère de Justin, que pour le punir. Narsès partit pré-

cipitamment pour son château, bien persuadé qu'il seroit rappelé promptement, et que la colère de Justin n'étoit qu'un jeu pour persuader au public qu'il n'avoit point eu de part dans tout ce qui s'étoit fait contre le héros si cher à la nation. Cependant, le prince impérial s'informe du sort de l'épouse et de la fille de Bélisaire; il veut aller leur promettre de les venger de Narsès; mais on lui dit qu'Antonine et Anastasie, après avoir appris l'affreuse nouvelle, sont parties précipitamment de Constantinople!..... Il vole à leur château, et sa douleur fut inexprimable, de n'y trouver que des domestiques désolés, qui n'avoient aucune connoissance de la retraite où leurs malheureuses maîtresses étoient allées cacher leur désespoir. Justin, inconsolable, fit tant de recherches, qu'il découvrit

à la fin, que les deux infortunées s'étoient réfugiées chez la princesse Sophie, sœur de Tibère, et épouse du sage Narbal, instituteur du prince impérial et de Tibère. Aussitôt Justin, suivi seulement d'un écuyer, se rendit en toute diligence chez la princesse qu'il avoit refusé d'épouser, et qui avoit eu la fierté de se marier précipitamment, dans la crainte que la politique ne disposât de sa main.

Arrivé à la grille du château de Sophie, l'écuyer du prince le devance, le nomme; la grille s'ouvre, et le prince voit un grand mouvement dans la maison. Justin traverse plusieurs appartemens, il ne rencontre que des visages consternés, qui tous expriment la plus morne tristesse, et il remarque, avec une sorte de saisissement, que tous sont vêtus de deuil!..... Interdit, étonné,

il n'ose questionner; cependant, il aperçoit et reconnoît aussitôt un écuyer de Tibère, le seul homme qui n'eût pas un habit noir; il l'appelle, lui demande où est son maître; l'écuyer répond qu'il vient d'arriver, et sans rien ajouter, il s'éloigne du prince: ce dernier imagine que Tibère est dans ce moment aux pieds d'Anastasie. Cette pensée fait succéder la colère à son trouble, il accélère sa marche, et dit d'un ton impérieux à son guide: Conduisez-moi sur-le-champ dans l'appartement d'Anastasie. Le guide répond qu'il a reçu l'ordre de le supplier d'attendre dans le salon où il se trouve..... Où est Narbal? répond le prince. Il ne viendra que ce soir, lui répond-on, et on le quitte. Justin, blessé, irrité, au lieu de rester dans le salon, ouvre brusquement une porte, et traverse

avec rapidité deux grandes pièces; il alloit continuer, quand tout à coup paroît une jeune personne inconnue, en longs habits de deuil, et dont la beauté frappante et majestueuse, rend Justin immobile: Arrêtez, seigneur, lui dit-elle, arrêtez, j'ose vous dire que je ne souffrirai point que vous alliez plus loin; respectez le malheur et l'hospitalité. L'infortune, qui, dans ce lieu, trouve un refuge, s'est mise sous ma garde; je défendrai son dernier asyle..... — Vous êtes la maîtresse de ce château? — Oui, seigneur, je suis l'épouse du vertueux Narbal. — La princesse Sophie!..... Ainsi donc, madame, votre haine contre moi vous fait protéger un amour qui m'outrage!..... Mais je veux voir Anastasie; je veux lui parler..... — Non, seigneur, vous ne la verrez point..... — Songez-vous, ma-

dame, à qui vous parlez? — Je ne songe, seigneur, qu'à l'amie infortunée dont je suis le seul appui. — Ma vue seroit donc un supplice pour elle? — Sans doute, elle aigriroit sa douleur.... — Elle me croit complice d'un barbare; je dois, je veux la désabuser..... A ces mots, le prince fit quelques pas; mais Sophie se mettant devant la porte, en étendant les bras: Seigneur, dit-elle, je sais que vous braveriez la résistance d'une troupe armée; mais je suis sûre que les foibles bras d'une femme suffiront pour vous arrêter..... Le prince recula, et regardant Sophie avec une extrême émotion: Quoi! madame, dit-il, attendez-vous quelque générosité de celui qu'on vous a dépeint sous de si noires couleurs?..... Oui, seigneur, répondit-elle, car je vous juge d'après les discours et les espérances de mon

frère, et non d'après vos actions..... — Cependant, je vous le répète, je ne sortirai point de ce château sans avoir vu Anastasie..... Eh bien! vous allez la voir, s'écria Tibère, en entrant dans le salon; venez prince, venez contempler votre ouvrage..... suivez-moi. En disant ces paroles, Tibère et sa sœur passent devant le prince qui les suit avec un trouble inexprimable; on traverse rapidement une galerie, au bout de laquelle on ouvre une porte, et Justin frémit en se trouvant dans une chambre tendue de noir, et en voyant Anastasie échevelée, baignée de larmes, à genoux devant un cercueil entouré de cierges. Barbare! dit Tibère, voilà le cercueil qui renferme la dépouille mortelle de l'épouse infortunée du grand Bélisaire!.... A ces mots, Justin pâlit et chancelle; il

garde un moment le silence ; ensuite se tournant avec emportement vers Tibère : Peux-tu me croire complice des crimes de Narsès ? s'écria-t-il. Non, reprit Tibère, mais vous auriez dû protéger et défendre un héros opprimé.... Du moins, interrompit Justin, je jure ici de le venger !..... En prononçant ces paroles, il s'arracha de ce lieu de douleur, et sortit impétueusement, décidé à poursuivre Narsès jusqu'à la dernière extrémité ; mais en retournant à Constantinople, il apprit que les Bulgares, si paisibles depuis le traité de paix fait par Bélisaire, venoient de venger ce grand homme, de prendre les armes, et de fondre sur quelques provinces de l'empire : Abdaliz, leur roi, et le prince son fils, étoient à la tête de leurs armées. On reçut bientôt la nouvelle d'un événement qui frappa

tous les esprits : le premier exploit des Bulgares, dans ces provinces, fut d'investir le château de Narsès, de s'en emparer, et de mettre à mort ce général surpris sans défense. Le vindicatif et barbare Abdaliz, avant de lui trancher la tête de sa propre main, lui adressa ces terribles paroles : Souviens-toi des cruautés que tu exerças jadis contre mes soldats prisonniers ; souviens-toi du supplice que tu as fait souffrir au grand Bélisaire, et reçois enfin le prix de tous tes crimes !.... Ainsi l'empire se trouva privé d'un grand capitaine qui eût pu le servir utilement dans ce moment critique, et cependant, il ne fut regretté de personne. Il est de certains caractères et de certains vices qui ternissent toute la gloire des plus illustres actions et des plus grands talens.

Justin et Tibère se mirent à la tête

des armées; les Bulgares divisèrent leurs forces en plusieurs corps; et tandis que les princes les repoussoient d'un côté, ils avançoient de l'autre. Dans un de ces combats, Justin, au déclin du jour, attaqua le fils d'Abdaliz; ce même prince que Bélisaire avoit autrefois fait prisonnier, et qu'il renvoya si généreusement à son père. Justin le perça d'un coup de lance, le prince bulgare tomba parmi les morts, sur le champ de bataille que les ennemis abandonnèrent : mais alors on chercha vainement son corps. Les princes, après cette victoire, retournèrent à Constantinople. Aussitôt qu'ils furent partis, les Bulgares se rallièrent, et la guerre recommença avec des succès divers de part et d'autre. Pour comble de malheur, Pharas, ancien lieutenant de Bélisaire, revint de son exil, et fit ré-

volter une province, sous prétexte de venger Bélisaire. Mais laissons deux jeunes princes, amis et rivaux de gloire et d'amour, défendre, avec plus de courage que de bonheur, un empire déchiré, touchant à son déclin, et retournons au héros qui, seul, eût pu par ses talens, sa réputation, son expérience et ses conseils, remédier à tant de maux, ou, du moins, en prévenir les funestes suites.

CHAPITRE IX.

Après un heureux voyage, Bélisaire, guidé par le roi des Vandales, arriva dans les environs de Carthage; tout à coup Gélimer tressaille et s'arrête : Nous voici, dit-il, dans la plaine de Tricameron, ô Bélisaire! vous pouvez marcher sans remords sur cette terre, où tant d'hommes sont tombés sous vos coups et sous les miens! Avant la bataille, vous m'offrîtes la paix, et je la refusai!.... O Créateur de l'univers! poursuivit-il en se prosternant, tu me demanderas compte de tout le sang qui fut répandu dans ces champs dévastés!... Ici, tout s'élève contre moi: cette terre, devenue stérile, me rede-

mande ses riches moissons; ces ponts rompus, ces pierres, ces ruines me parlent de destruction, et m'accusent d'un orgueil insensé! Ici, j'ai régné; ici, j'ai commandé une armée florissante, et j'ai seul survécu à cette multitude d'hommes qui marchoient à ma parole, et dont je foule aux pieds la sépulture.... Juge suprême, quand tu me reprocheras tant de crimes, que pourrai-je dire pour ma défense?... A ces mots, Bélisaire attendri tendit les bras à Gélimer: Ah! lui dit-il, tu répondras au Dieu de miséricorde: J'ai su pardonner, je fus le guide et le soutien de Bélisaire!....

Les deux héros poursuivirent leur marche, et passèrent au pied de la montagne de Pasuca; là, Gélimer donna quelques larmes au souvenir de la tendre et malheureuse Zima....

Plus loin, il s'arrêta près des murs écroulés de Carthage, dans le lieu même où l'on vit jadis Marius, proscrit, assis sur les ruines de cette ville célèbre, rivale de Rome dans sa splendeur : mais le roi détrôné des Vandales, guidant son vainqueur aveugle et fugitif, offroit dans ce moment un exemple plus frappant encore des vicissitudes humaines.....

Gélimer fit une dernière pause sur l'emplacement où jadis étoit situé l'antique palais des rois maures :.... on n'y voyoit plus que des ronces, des broussailles et des pierres calcinées et noircies par l'incendie qui détruisit ce vaste édifice !.... Gélimer, se frayant un chemin à travers un buisson d'épines, s'arrêta près d'une colonne renversée, sur laquelle il s'assit avec Bélisaire; et, regardant autour de lui : Je reconnois, dit-il, ces colonnes

et ces pilastres, c'étoit ici la salle d'audience, mon trône étoit là;..... mais où sont les gardes, les courtisans qui l'environnoient ? où sont ces esclaves si dociles à ma voix ? que sont devenus ces honneurs que j'avois tant ambitionnés ? ces murs abattus ont retenti de mes louanges;.... et tous ces hommes qui célébroient à l'envi mes exploits et ma gloire, ont péri en maudissant mon ambition !... Oh ! que cette enceinte est solitaire et silencieuse : au lieu de ces concerts flatteurs, de ces chants de syrènes qui me séduisirent autrefois, on n'y entend plus que le cri sauvage de l'oiseau funèbre de la nuit !.... ces lieux n'offrent plus maintenant, à mes regards, que l'effrayant emblême des trompeuses cours, des sentiers semés d'épines, et des reptiles venimeux cachés sous des fleurs !... Sortons, je

ne veux pas pénétrer plus avant dans ces ruines ; ma chambre nuptiale étoit au milieu du palais. Non ! je ne marcherai point sur l'herbe qui recouvre la place où se trouvoient le lit de mon épouse et le berceau de mon enfant ! mais j'y ferai planter deux cyprès, et l'on gravera ces mots sur l'écorce : *La félicité et la gloire humaines ne sont que des illusions....*

CHAPITRE X.

Les deux illustres voyageurs arrivèrent dans l'habitation de Caleb; là, tout annonçoit la modestie et l'estimable opulence, fruit du travail et des bonnes mœurs; la beauté des champs et des plantations, au milieu de ce pays en friche, attestoit les soins infatigables du maître; l'étendue assez grande, mais bornée, de son enclos, prouvoit sa modération; l'élégante propreté de l'intérieur de la maison montroit l'ordre et la vigilance qui régnoient dans la famille. Gélimer fut reçu, non comme un fugitif dépouillé de tout, mais comme un puissant monarque dont on attendroit sa fortune, et comme un maître adoré.

L'un des fils de Caleb revenoit de Constantinople, et il instruisit Bélisaire de tous les détails dont on a rendu compte. Bélisaire reçut quelques consolations en apprenant que Justinien et Justin n'avoient pas ordonné son supplice, et qu'Anastasie vivoit sous la protection de la princesse Sophie et du vertueux Tibère; mais la mort d'Antonine, son épouse, le pénétra de douleur, d'autant plus qu'il ne doutoit pas que le chagrin n'eût abrégé ses jours. Cependant son âme abattue se releva, lorsqu'on lui parla du danger où se trouvoit l'empire depuis la mort de Narsès, et qu'on lui dit que Pharas s'étoit emparé de la province qu'il avoit fait révolter; qu'on croyoit qu'il étoit d'intelligence avec les Bulgares, et que même il avoit fait un traité secret avec eux. O ciel! s'écria Bélisaire;

et l'infidèle Pharas prétend qu'il se conduit ainsi pour me venger ! Non, non, je ne servirai point de prétexte à l'ambition d'un traître ! Partons, embarquons-nous ; allons dans cette province révoltée, allons désabuser un peuple égaré ! Gélimer approuva ce projet, et il fut décidé qu'on partiroit après s'être reposé peu de jours.

CHAPITRE XI.

BÉLISAIRE, en s'embarquant avec Gélimer, voulut encore parler de sa reconnoissance à ce généreux prince qui se hâta de l'interrompre. La religion, lui dit-il, m'a prescrit tout ce que j'ai fait pour vous dans les premiers momens; maintenant j'agis sans mérite aux yeux de Dieu; je suis devenu votre ami; je ne retournerai dans le désert que lorsque je ne vous serai plus utile : d'ici là, je vous suivrai partout, je veillerai sur vous, je combattrai pour vous, s'il le faut : heureux de reprendre les armes pour les honorer plus que jamais, en les employant à défendre la vertu malheureuse. Ah! dit Bélisaire, la faveur que j'estimois tant ne m'avoit donné

que de faux amis, dont l'imprudence, l'ambition et la vanité m'ont perdu; et je dois à l'infortune un ami sublime, dont le dévoûment héroïque ennoblit mon existence et soutient mon courage!.... Bélisaire, en effet, s'étoit passionnément attaché à ce prince magnanime, doué par la nature d'une grandeur d'âme que la religion exaltoit d'une manière surnaturelle.

La navigation des deux héros ne fut point orageuse; ils arrivèrent heureusement au port. Tous les deux alors se rappelèrent que vingt ans auparavant ils avoient débarqué sur cette même rive, dans une situation bien différente : Bélisaire vainqueur et triomphant, traînant à sa suite comme captif celui qui maintenant lui servoit de guide, et dont la Providence avoit fait son libérateur....

Bélisaire se rendit directement dans la province révoltée, où commandoit Pharas. Un vieillard aveugle, qui paroissoit être un mendiant, passa sans peine avec son guide. Avant d'arriver dans la province rebelle, ils s'arrêtèrent un soir à l'entrée d'un village, devant une grande ferme : on les y reçut avec hospitalité ; on les fit entrer dans une salle basse, dans laquelle étoient un soldat de trente-cinq ou trente-six ans, le maître de la maison, sa mère, sa femme, son jeune frère et deux ou trois petits enfans. Toute la famille s'empressa autour des voyageurs qui paroissoient être extrêmement fatigués. Pendant tout ce mouvement, le soldat, assis devant une table et la tête appuyée sur ses mains, resta immobile et plongé dans une profonde rêverie. On entra en conversation, et Gélimer demanda

si les Bulgares étoient toujours maîtres de la frontière dont ils s'étoient emparé. Oh ! toujours, répondit la vieille femme, et Dieu sait si pour cette fois on parviendra à les chasser ! Nous n'avons plus un Bélisaire pour les repousser..... et l'on enrôle tous nos enfans; voilà mon dernier garçon qui partira ces jours-ci..... Eh bien ! dit Bélisaire, est-il pour vous un intérêt plus pressant que celui de vous opposer de tout votre pouvoir à l'invasion de ces barbares ? Et qui nous commandera ? s'écria le soldat avec emportement ; on n'a plus de patrie quand on n'est plus en état de la défendre ! Que dites-vous ? reprit Bélisaire ; le malheur ne doit jamais rompre des liens sacrés ; au contraire..... Nous sommes sans espérance, interrompit le soldat, Bélisaire est mort !... Les monstres ! après lui avoir crevé

les yeux, ils l'ont tué!.... — Je suppose que vous avez servi sous Bélisaire? — Oui, j'ai fait la guerre d'Afrique, je m'enrôlai à quinze ans, et de mon propre mouvement; sous ses ordres, on étoit sûr de vaincre, on se disoit alors : Si je ne meurs pas, je ne verrai que des victoires! cela donneroit du cœur aux plus lâches.... tous ses soldats étoient intrépides!... J'ai fait, depuis, les deux guerres de Perse..... j'ai quitté le service, quand j'ai su qu'on avoit traîné en prison le sauveur de l'empire!... Mais le brave Pharas, son lieutenant, existe..... — Pharas est un traître..... — Non, il est le vengeur de Bélisaire. Quant à moi, mon parti est pris!... Dénoncez-moi si vous voulez, je vais me ranger sous les drapeaux du lieutenant de mon général..... En disant ces paroles, le soldat se leva brusquement

et fit quelques pas pour sortir. Arrêtez ! s'écria Bélisaire qui entendit ce mouvement, arrêtez ! — Que me voulez-vous ?... — Allez vous rendre à l'armée du prince impérial..... — Jamais. Il étoit l'ennemi de Bélisaire..... — Narsès seul a tout fait..... — Adieu. — Arrêtez ! répète Bélisaire, d'un ton d'autorité, arrêtez ! vous dis-je. Promettez-moi d'aller rejoindre les troupes impériales, je vous l'ordonne. — A ce mot, le soldat, frappé d'étonnement, s'arrête ; il examine avec un trouble inexprimable ce vieillard que jusqu'alors il avoit à peine regardé ; à mesure qu'il se rappelle ses traits, sa surprise et son émotion s'accroissent..... tremblant, hors de lui, il doute cependant encore.... Après un moment de silence, Bélisaire reprenant la parole : Brave soldat, dit-il, viens obéir encore au

général que tu regrettes, viens lui jurer d'être fidèle à ton souverain; c'est Bélisaire lui-même qui recevra ton serment. O Dieu! s'écria le soldat éperdu, Bélisaire existe!.... ah! l'empire est sauvé!..... A ces paroles, la mère, l'épouse, et le jeune frère du soldat, saisis de respect, se lèvent en tressaillant, hommage involontaire qu'ils rendent de premier mouvement au héros qui ne peut les voir; et les yeux fixés sur lui, ils restent debout et immobiles!.... O mon général, poursuivit le soldat, c'est vous qui, privé de la vue, errant, sans asyle, sous les vêtemens d'un mendiant; c'est vous qui m'ordonnez de servir le prince ingrat qui vous a livré à la rage de vos ennemis!...! Oui, répondit Bélisaire, et c'est ainsi qu'il faut aimer sa patrie. La crainte ou la cupidité sont les seuls mobiles

de l'esclave; ce n'est point un soldat, c'est un mercenaire, qui ne sait que vendre son sang, et qui déserte les drapeaux malheureux, abandonnés de la fortune : mais l'homme libre et généreux reste inébranlable à son poste; il sait qu'il n'a part aux triomphes que parce qu'il a pris l'engagement inviolable de supporter les revers avec constance, et de tout faire pour les réparer. Son courage s'accroît dans les disgrâces, et sa vertu s'élève et se fortifie au milieu des injustices. Quoi! parce que des méchans ont tramé sa perte, parce que son prince est abusé, abjurera-t-il l'honneur, et renoncera-t-il à la gloire? fera-t-il contre lui-même ce que ses envieux désirent avec ardeur et qu'ils ne peuvent faire, déshonorera-t-il son nom?.... Écoute, mon ami, es-tu mécontent, irrité? je vais

t'enseigner une consolation certaine : sois assez grand pour te vaincre toi-même, et pour t'élancer avec enthousiasme dans la route heureuse du devoir et de la vertu ; mais il ne faut pas marcher mollement dans cette noble carrière ; le moindre repos y produit l'abattement, on ne s'y fortifie qu'en la parcourant rapidement sans s'arrêter.

Disposez de moi, mon général, s'écria le soldat, je jure d'aller rejoindre l'armée impériale et d'y conduire mon jeune frère. En ton absence, dit Bélisaire, le ciel veillera sur ta famille ; il protège les braves et les sujets fidèles.

A ces mots, le soldat mettant un genou en terre devant Bélisaire, et posant ses deux mains dans les siennes, renouvela solennellement tous ses sermens de fidélité. Bélisaire l'em-

brassa en disant : Jamais dans mes beaux jours de succès et de gloire, l'autorité de général ne m'a procuré tant de bonheur et tant de joie !

CHAPITRE XII.

BÉLISAIRE coucha dans la ferme; comme il alloit la quitter, le soldat mit son enfant, âgé de trois ans, dans ses bras, en le priant de le bénir. Ensuite il conduisit son général jusqu'au bout du village, et ne le quitta que pour aller, sans délai, joindre l'armée impériale.

Bélisaire passa sans obstacle dans la province révoltée. Arrivé à la ville principale où commandoit Pharas, les sentinelles posées aux portes refusèrent de le laisser entrer. Alors il dit: Je suis Bélisaire; conduisez-moi dans la place publique, et qu'on aille chercher Pharas. Ces paroles excitèrent des transports inexprimables,

les portes s'ouvrirent, les soldats se rangèrent en haie pour laisser passer leur ancien général ; leurs acclamations firent accourir le peuple de toutes parts ; on entendit au même instant retentir dans toute la ville le nom révéré de Bélisaire : ce fut pour cette multitude un spectacle inouï que l'apparition de ce grand homme, et dans l'état funeste où l'avoient réduit ses persécuteurs ; chacun crut, qu'échappé miraculeusement de la tombe, il venoit demander vengeance, et on la lui promit éclatante. La plus violente indignation, s'unissant dans tous les cœurs à la pitié la plus déchirante et au souvenir si récent des exploits de ce héros, produisit une sorte d'ivresse mêlée d'amour et de fureur, dont Bélisaire, dans ces premiers momens, voulut en vain modérer les excès. Douze soldats l'enle-

vèrent à son guide, le placèrent sur leurs lances croisées, et le portèrent ainsi en triomphe à la place publique. Au milieu de cette place étoit un large piédestal vide, car on avoit brisé la statue de l'empereur, à laquelle il avoit servi de base : on posa là Bélisaire. Dans ce moment Pharas survint; il étoit environné d'une nombreuse garde. Ce séditieux, dévoré d'ambition, et qui tant de fois avoit voulu porter Bélisaire à la révolte, ne le voyoit pas arriver sans inquiétude, mais il étoit forcé de le recevoir avec toutes les démonstrations de la joie et de l'enthousiasme ; car il n'avoit pu séduire le peuple et les soldats, qu'en montrant pour leur idole un attachement passionné et le désir de venger ce grand homme. D'ailleurs, quoiqu'il craignît la droiture et la probité de Bélisaire, il se

flattoit que les cruautés exercées contre lui auroient absolument changé ses dispositions, et qu'il ne résisteroit pas à l'espoir de la vengeance et à celui de mourir sur le trône. Ainsi Pharas, beaucoup plus jeune que Bélisaire, prit le parti de céder à cet illustre vieillard une partie de ses prétentions, pour assurer mieux le succès de tous ses desseins. Il s'arrêta vis-à-vis du piédestal, et, s'adressant au peuple : Mes amis, dit-il, le voilà, ce héros, le voilà, celui qui plus d'une fois sauva cet empire ! Vous frémissez tous en voyant le prix qu'il a reçu pour tant de bienfaits et d'éclatans services. Ce n'est pas sans dessein que vous venez de le placer sur le piédestal dont vous avez brisé la statue ! Vous voulez que le règne de la sagesse et de la vertu répare les maux causés par l'in-

justice, la foiblesse et l'ingratitude ; vous voulez que Bélisaire succéde au tyran ?.... Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts, oui, nous le voulons..... meure le tyran, vivent Bélisaire et Pharas !... Pendant tout ce tumulte, Bélisaire, immobile, ne donna pas le moindre signe de reconnoissance ou d'improbation, ce qui persuada Pharas qu'au fond de l'âme il consentoit à tout.

Quand les cris furent un peu appaisés, Bélisaire fit signe qu'il vouloit parler. Aussitôt on garda le plus profond silence : Soldats, dit-il, et vous tous, habitans de cette ville, que dans mes dernières campagnes j'ai préservée de toutes les horreurs de la guerre, je reçois avec sensibilité les témoignages de votre reconnoissance, et j'accepte avec joie le droit de vous commander ; mais je

veux un gage certain de votre obéissance, je veux qu'un serment solennel m'en assure..... Ici, on interrompit Bélisaire, pour le conjurer à grands cris de dicter ce serment..... Alors Bélisaire demanda son guide; Gélimer s'approcha: Donnez-moi, lui dit-il, le livre sacré que vous portez toujours avec vous, donnez-le moi, je n'en ferai point un indigne usage. Bélisaire reçoit le livre, et l'élevant en l'air : Peuple religieux, poursuivit-il, voici l'évangile ! que Pharas, au nom du peuple et de l'armée, et au sien propre, me jure, sur ce livre de vie et de vérité, de m'obéir sans restriction et sans délai..... Toutes les voix s'élevèrent pour inviter Pharas à faire cette promesse sacrée; on décida de plus, que six députés du peuple et six guerriers s'uniroient à Pharas pour prêter ce

serment. A l'instant même, Pharas, suivi des douze députés, s'avance vers Bélisaire ; tous se mettent à genoux devant lui, et posent leurs mains sur le livre qu'il leur présente : Bélisaire leur dicte un serment énergique et terrible, qu'ils répètent à haute voix; ensuite toute la multitude s'écria : Nous avons tous pris le même engagement!.... Écoutez-moi donc, dit Bélisaire : maintenant je vais user du pouvoir absolu que vous venez de me donner. Peuple et soldats, je vous commande de rentrer dans le devoir, de recourir à la clémence de notre souverain, et je me charge de faire votre paix avec lui.... A ces paroles, Pharas pâlit et frémit de rage. La multitude resta pétrifiée d'étonnement et d'admiration. Que deux courriers, poursuivit le héros, partent à l'instant ; qu'ils aillent à

l'armée des princes, et qu'ils leur disent que Bélisaire les supplie de se rendre médiateurs entre cette province malheureuse et l'empereur. Tiendrez-vous vos sermens ? m'obéirez-vous ?... Quelques voix répondirent, mais foiblement et en petit nombre. Pharas voulut parler ; Bélisaire lui coupa la parole, et s'adressant toujours au peuple : Ouvrez les yeux, s'écria-t-il avec véhémence, on vous abusoit pour vous égarer ; on vouloit, disoit-on, me venger, et l'on n'a songé ni à s'informer de mon sort, ni à secourir ma famille infortunée ! on n'agit que pour moi, et l'on m'abandonne ; on poursuit ma vengeance, et l'on déshonore mon nom en le faisant servir aux projets les plus criminels ; on paroît vous aimer, et l'on vous rend parjures ; on vous arme contre vos compatriotes,

on vous vend à l'ennemi!.... C'est ainsi qu'on entraîne le peuple qu'on ne peut corrompre qu'en le trompant! Ah! quand on vous conseille la rebellion et la guerre civile, soyez sûrs qu'on veut vous immoler à la plus détestable ambition! Songez aux bienfaits de l'empereur, ils surpassent mille fois ses fautes, et ses fautes n'ont jamais été que des erreurs : enfin Narsès fut seul mon juge et mon bourreau ; l'empereur mourant alors, et le prince impérial absent, n'ont point eu de part à ces cruautés.... Bélisaire leur sera fidèle jusqu'à son dernier soupir!..... Braves guerriers, que j'ai eu l'honneur de commander, illustrez à jamais la vieillesse et le malheur de votre ancien général ; quand il n'est plus que l'ombre de lui-même ; quand, dépouillé de toute puissance, de toute autorité ; il se présente à

vous sous les vêtemens de l'indigence, soyez assez généreux pour ne pas le méconnoître, et pour obéir encore à sa voix; le ciel, par un miracle, m'arrache du tombeau pour vous la faire entendre, n'y résistez point, unissez vos vœux aux miens pour le salut de l'état et de nôtre souverain..... A ces mots, un cri général s'éleva : *Vive l'empereur! vive l'empereur!* s'écrièrent unanimement les soldats et le peuple. Ces acclamations, redoublées mille fois, durèrent près d'un quart d'heure, et Gélimer dit au héros : Je reconnois Bélisaire, et j'ai reconnu le peuple!.... ah! poursuivit-il, si jadis je n'eusse pas abusé de mon ascendant sur lui pour l'entraîner à la révolte, mon épouse et mon fils vivroient, et je serois aujourd'hui tranquille sur le trône, puisqu'Hildéric n'existe plus!..... O mon ami! ré-

pondit Bélisaire ; songez aussi que c'est votre vertu sublime qui vient d'agir en moi ; sans vous, Bélisaire eût été vindicatif, et l'on ne se venge de son souverain qu'en trahissant sa patrie. Je vous dois ma fidélité, la gloire de ma vieillesse, et le plus beau triomphe de ma vie. Cependant Pharas, frémissant de rage, sentit que, sans une profonde dissimulation, il étoit perdu sans ressource ; dans cette extrémité, formant rapidement un nouveau complot, il n'hésita point, il s'élança vers Bélisaire, se précipita dans ses bras avec une expression passionnée ; ce mouvement fut vivement applaudi. Bélisaire, trop grand pour soupçonner une trahison, reçut Pharas avec attendrissement ; il se ressouvint qu'il l'avoit aimé, et s'applaudit d'avoir pu le rendre à la vertu. Pharas imposa silence à la multitude, pour

renouveler d'une voix ferme le serment de fidélité qu'il avoit fait par surprise. Les applaudissemens recommencèrent avec transport. Ensuite Pharas conjura Bélisaire de venir se reposer chez lui; Bélisaire y consentit, mais en déclarant qu'il vouloit partir dans une heure. Les soldats et le peuple escortèrent Bélisaire guidé alors par Pharas, jusqu'à la maison de ce dernier; Gélimer n'y entra point, et se tint dans la rue, confondu parmi un peuple innombrable. Bélisaire, après un assez long entretien avec Pharas, donna les louanges les plus sincères aux nobles sentimens que lui montroit ce perfide, et il l'embrassa pour lui dire adieu. Pharas le conjura d'accepter un char et des guides, pour le conduire au château de la princesse Sophie, amie et protectrice d'Anastasie. Bélisaire y con-

sentit. Ce héros appela son guide (qu'il nommoit toujours *Arcade* en public), et, sans défiance, il monta avec lui dans le char. Pour sortir de la ville, il fallut la traverser toute entière, et ce fut aux acclamations réitérées de tous les habitans. On avoit tendu à la hâte des tapisseries dans les principales rues, tout le monde étoit aux fenêtres, et jetoit sur le char des fleurs et des couronnes; les troupes, sur plusieurs files, escortoient le char au bruit des fanfares. Au milieu de ces hommages, Bélisaire dit en souriant à Gélimer: *Vanité des vanités!* paroles que jadis Gélimer, attaché à son char de triomphe, avoit prononcées avec sévérité. Non, reprit Gélimer, il est une gloire réelle, celle qui vient de la vertu, et dont les résultats sont utiles; les hommes doivent l'aimer, cette gloire bienfai-

sante à laquelle les anges applaudissent dans le ciel! telle est celle dont vous jouissez en ce moment.

Aux portes de la ville, Bélisaire refusa l'escorte, qui s'offroit d'elle-même pour l'accompagner, et suivi seulement des deux guides à cheval que lui avoit donnés Pharas, il sortit de la ville.

CHAPITRE XIII.

Après une marche de dix heures, au milieu d'une nuit profonde, les deux voyageurs demandèrent si l'on avoit encore beaucoup de chemin à faire; on leur répondit qu'on arriveroit bientôt. Le cœur paternel de Bélisaire palpita de tendresse et de joie, en pensant qu'il alloit serrer contre son sein cette fille chérie qu'il ne pouvoit plus revoir, mais dont il entendroit la douce voix !..... Le souvenir de son épouse mêloit à ce bonheur une affreuse amertume; cependant il pressoit la marche du char, si lente à son gré, lorsque Gélimer s'aperçut qu'un de leurs guides les avoit quittés: il questionna à ce sujet,

on lui répondit d'une manière ambiguë, qui lui donna quelques soupçons vagues.... Dans ce moment, il vit, à une distance peu éloignée, une grande quantité de lumières; il le dit à Bélisaire, qui, transporté de joie, s'écria : Ah! sans doute, c'est le château de la princesse Sophie!.... O ma fille! ô ma chère Anastasie! quelle sera ta surprise et ton attendrissement!.... Comme il disoit ces mots, on entendit un grand bruit de chevaux; le char s'arrêta, le guide qui restoit sonna de la trompette : Qu'est ceci? dit Bélisaire. On ne répondit point, et tout à coup le char se trouva environné par une troupe armée. Le chef, s'approchant de Bélisaire, lui dit : Vieillard respectable et malheureux, on t'a livré à nous, mais ne crains rien; le grand Bélisaire sera plus en sûreté avec nous

que parmi ceux de sa nation. Lâche et traître Pharas ! s'écria Bélisaire..... Où me conduisez-vous ? poursuivit-il. Dans le château de Narsès, ton ennemi, répondit-on. — Je suis donc au pouvoir des Bulgares ? — Oui, nous sommes fortifiés dans ce lieu; Abdaliz notre roi l'habite, il recevra avec honneur celui qui, jadis, lui rendit généreusement son fils. A ces mots, le char se remit en marche.

CHAPITRE XIV.

Au bout d'un demi-quart d'heure, le char entra dans les cours du château; on conduisit Bélisaire et son guide dans une grande salle où l'attendoit le roi des Bulgares. Ce prince s'attendrit en le voyant: Ceux de ta nation, lui dit-il, nous appellent des barbares! et voilà comme ils traitent la vertu et leurs bienfaiteurs! Viens, nous sommes équitables et reconnoissans. J'ai dû jadis à ta générosité la liberté de mon fils; je viens de le perdre, ce fils, mon unique joie; il est tombé sous les coups du féroce Justin; mais mon malheur ne m'a point fait oublier ton bienfait; je ne me contenterai pas d'ho-

norer ta vieillesse et ton infortune, je veux te venger. J'ai déjà tranché les jours du détestable Narsès; je te réserve une vengeance plus éclatante et plus digne de toi; viens, suis-moi. A ces mots, le roi se lève, s'avance vers une porte, l'ouvre, et fait entrer avec lui Bélisaire et Gélimer, dans une salle voûtée, éclairée par une lampe de fer, et au fond de laquelle étoit un jeune homme chargé de chaînes, et attaché contre le mur; vis-à-vis de lui, dans un vase d'airain, s'élevoient les flammes d'un énorme brasier. Abdaliz s'approchant avec fureur du jeune infortuné: Monstre, lui dit-il, tremble! voilà ta victime et ton maître, voilà Bélisaire!.... A qui donc s'adresse ce discours? demanda Bélisaire. A Justin, répondit Abdaliz; Justin, ton ennemi, Justin, le meurtrier de mon fils, et

qu'hier le sort des armes livra entre mes mains!..... Alors, sans donner à Bélisaire le temps de lui répondre, il tire du brasier un fer rougi par le feu : Tiens, lui dit-il, prends ce fer brûlant, et rends-lui le supplice qu'il t'a fait subir; je guiderai ton bras..., Bélisaire recule avec horreur, en disant : Narsès seul ordonna mon supplice..... Qu'importe? reprit Abdaliz, Justin fut ton ennemi. Oui, dit Justin, d'un air calme et dédaigneux, et je brave son ressentiment et ta rage.... Ah! seigneur, interrompit Bélisaire, en s'adressant au roi, que voulez-vous faire? immoler un prisonnier! violer toutes les lois de la guerre, flétrir tous vos exploits!..... Cessez, cessez, Bélisaire, dit Justin, d'affecter une générosité superflue, vous savez qu'un tel langage est inutile avec les barbares!.... Oui, oui,

s'écria Abdaliz avec fureur, je serai barbare pour toi ; je me charge moi-même de ton supplice..... En disant ces mots, il se précipite vers Justin ; Bélisaire pousse un cri douloureux, et Gélimer, s'avançant avec rapidité, se place hardiment entre Justin et Abdaliz : Je ne souffrirai point, dit-il, que vous déshonoriez ainsi la majesté royale..... Abdaliz resta pétrifié d'étonnement en regardant l'inconnu qui osoit faire une telle action ; mais presqu'aussitôt, reprenant sa fureur accrue encore par tant d'audace : Insolent, s'écria-t-il, quelle est ta démence!... Abdaliz, reprit Gélimer, les grandes âmes doivent s'entendre promptement, regarde-moi bien, et tu reconnoîtras en moi ton égal, sinon par la fortune, du moins par la naissance, par le rang et par le courage..... — Toi, mon égal!.... —

Tu vois devant toi le malheureux roi des Vandales..... Gélimer ! s'écrièrent en même temps Abdaliz et Justin..... — Oui, je suis Gélimer ; j'ai cherché dans les déserts l'oubli de ma grandeur passée ; là, j'ai recueilli Bélisaire abandonné, et je suis devenu son guide et son ami. Gélimer, reprit Bélisaire, Gélimer, détrôné par moi, est aujourd'hui mon seul appui ; je lui dois la vie et le soutien de l'existence qu'il m'a conservée..... Ah ! qui oseroit devant lui se montrer implacable !..... Juste ciel ! interrompit Abdaliz, le roi des Vandales guide et protecteur de Bélisaire !..... O Gélimer ! tu peux te vanter d'être le premier mortel dont la grandeur m'ait étonné ! Je ne te conçois pas, mais je t'admire. — Fais mieux, imite-moi. — Je ne puis.... Ah ! seigneur, dit Bélisaire, votre grande âme ne résistera point à cet

exemple magnanime ! Songez que j'ai causé tous les maux de Gélimer, et il me consacre sa vie; et moi, seigneur, je fus généreux envers vous, et je vous demande, pour unique preuve de reconnoissance, une action qui achèvera d'illustrer à jamais votre nom. Rendez au prince impérial sa liberté; fixez le prix de sa rançon... Non, répondit Abdaliz, le prince Tibère m'a déjà fait offrir et des sommes prodigieuses, et de venir se mettre lui-même dans les fers à la place de son ami; je l'ai refusé, je ne veux d'autre prix que l'estime de Bélisaire et du roi des Vandales. Prince, poursuivit-il, en s'adressant à Justin, vous êtes libre, et sur-le-champ, vous allez partir; je vous renvoie sans conditions à votre camp.... A ces paroles, Bélisaire et Gélimer exprimèrent avec transport leur joie et

leur reconnoissance ; on détacha les chaînes de Justin, qui, toujours tranquille et fier, ne daigna remercier ni le roi des Bulgares, ni ses libérateurs. On lui donna une escorte, et il partit sans délai.

CHAPITRE XV.

Il étoit nuit encore ; au bout d'une heure, Justin eut l'idée que peut-être son escorte ne le conduiroit pas à son camp, et craignant une trahison, il résolut de s'échapper : il étoit à cheval, et un peu en avant ; tout à coup, il enfonce avec force ses éperons dans les flancs de son cheval, et il se précipite à bride abattue dans une forêt : il disparoît ainsi aux yeux de ses conducteurs étonnés. L'obscurité et l'épaisseur de la forêt ne laissant aucun espoir de le rejoindre, l'escorte retourna au château.

Cependant Justin, après avoir erré pendant quelque temps, essaya de s'orienter, afin de rejoindre son camp ;

mais il ne fit que s'égarer davantage. Aux premiers rayons du jour, il se trouva sur la lisière de la forêt ; il aperçut une grande route ; il se hâta de la gagner, et il y fit deux ou trois lieues sans rencontrer un seul être vivant. Tout lui fit connoître que ce canton étoit entièrement dépeuplé par la guerre. Les chaumières étoient abandonnées et non en ruines ; un morne silence régnoit dans ces lieux que la voix des jeunes filles et la musette des pâtres avoient fait retentir tant de fois ! Les champs n'étoient point en friche, mais les moissons, oubliées, offroient le plus triste spectacle ; les herbes nuisibles s'élevoient avec les épis ; les grains les plus précieux, fanés sans être recueillis, et dispersés sur la terre, ne servoient plus que de pâture aux oiseaux ! De toutes parts on fouloit aux pieds les

fruits perdus d'un long et pénible travail! on voyoit que l'homme, arraché de son domaine pour aller chercher la mort, avoit renoncé à tous les soins de la vie!... Qu'étoient devenus les enfans, les femmes, et les vieillards? Eh quoi! se disoit Justin, la douleur a-t-elle tout anéanti dans ce séjour désolé, où la nature n'étale plus que des richesses inutiles?..... La foiblesse et l'innocence que devroit protéger la force, sont-elles aussi les victimes de la guerre?..... Ces pensées touchèrent le cœur altier, mais généreux, de Justin. Sa pitié n'avoit rien de tendre, mais elle étoit énergique et profonde.... Il avançoit toujours au hasard, allant au pas; car son cheval harassé pouvoit à peine se soutenir. Il entre dans un bois de jeunes arbres, dont l'automne sembloit avoir respecté la brillante ver-

dure, et tout à coup il s'arrête avec une extrême surprise ; il entend un concert de voix enfantines..... Il se dirige vers le lieu d'où partent les chants, et il aperçoit, à l'extrémité du bois, un vaste bâtiment neuf. Il met pied à terre, attache son cheval à un arbre, et s'approche de cet édifice solitaire ; les portes en sont ouvertes, le prince entre et se trouve dans un grand parterre plein de fleurs, vis-à-vis la grande façade de la maison, et le tableau qui s'offre alors à sa vue, met le comble à son étonnement ! Sur des bancs placés devant la maison, on voyoit des vieillards des deux sexes, presque tous octogénaires, et tenant tous de gros bouquets ornés de rubans de diverses couleurs ; le parterre étoit entouré de jeunes arbres, sur chacun desquels se trouvoit un enfant de six ou sept ans, orné

de guirlandes, et appuyé sur une corbeille remplie de fleurs effeuillées; au pied des arbres, se tenoient debout des petites filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, et portant des branches fleuries..... Une douce joie brilloit sur tous les visages... O Dieu! se dit Justin, quel ange consolateur a rassemblé dans ce séjour ignoré, la vieillesse et l'enfance!.... Le vieillard et l'orphelin délaissés, l'un par son fils, l'autre par ses parens!..... Quel trésor secret de providence enfoui dans ce désert! que de maux réparés! que de consolations prodiguées à l'infortune!.....

Cependant, on s'aperçoit de l'arrivée d'un étranger, et une vieille femme qui sembloit être l'ordonnatrice de la fête, s'approche du prince pour lui proposer de se reposer dans la maison, et d'y prendre des rafraî-

chissemens. Le prince, sans se faire connoître, la questionna : Quelle est cette habitation ? lui demanda-t-il. — C'est un asyle pour les orphelins et pour les pauvres femmes, les vieillards et les infirmes, que la guerre prive de leurs fils !.... Au-delà du bois, est un village abandonné, dont tous les jeunes gens, tous les hommes en état de travailler, sont enrôlés, et les grands-pères, les pauvres grand'mères, trouvent un refuge ici. Les jeunes veuves avec les petits-enfans à la mamelle, en ont un ailleurs... On a commencé ces bâtimens dans la dernière guerre ; ils étoient finis avant celle-ci.... — Et quelle est la main bienfaisante qui a formé ces établissemens ? — C'est la princesse Sophie. — Quoi ! la sœur de Tibère ? — Justement. — Je suis sur les terres de la princesse Sophie, son château est près d'ici ?

— À un demi-quart de lieue, et c'est aujourd'hui sa fête; elle doit venir nous voir tout à l'heure... Comme elle disoit ces mots, on entendit le bruit d'un char; les vieillards et les enfans s'écrièrent avec transport : La voilà, la voilà !..... Mes enfans, leur cria leur vieille institutrice, tenez-vous bien à vos places, afin qu'elle jouisse de ce coup-d'œil. Quand elle passera, les petits garçons, du haut des arbres, jetteront des fleurs sur ses pas, et les filles lui présenteront leurs bouquets, et nous chanterons tous la ronde que je vous ai fait répéter..... Les enfans ne firent nulle attention à ces ordres; ils n'écoutoient que le char qui entroit dans les cours; le désir de voir la princesse fit oublier toute subordination; les jeunes filles quittèrent leur poste les premières; les petits garçons descendirent pré-

cipitamment de leurs arbres, en culbutant les guirlandes et les corbeilles de fleurs ; tous réunis, se mirent à courir au-devant de la princesse malgré les cris sévères, les menaces et la désolation de l'institutrice et de tous les vieillards..... Mais quelle fut la tristesse générale, lorsqu'au lieu de la princesse, on ne vit paroître que la jeune et naïve Azèle, l'une des suivantes favorites de Sophie ! Justin, plein de trouble et d'émotion, s'approcha avec la foule qui environna Azèle pour la questionner. La vieille institutrice, surtout, l'accabla de questions. La princesse ne viendra point, dit Azèle ; elle est dans le chagrin. — O ciel ! et pourquoi ? — Le courrier qu'elle avoit envoyé à l'armée est revenu ; il a rapporté de mauvaises nouvelles. — Le prince Tibère est-il blessé ? — Non, mais le prince im-

périal est fait prisonnier. — Dieu soit loué, qu'il n'y ait rien de plus fâcheux ; on dit que ce prince est si méchant !..... personne ne s'intéresse à lui. — Le prince Tibère l'aime comme un frère..... — Comment cela se peut-il, lui qui est si bon ?.... — La princesse aussi s'intéresse tant à lui !.... Elle ne veut pas qu'on en dise du mal. — C'est par prudence, parce que, malheureusement, il sera un jour notre empereur. — Enfin, la princesse est bien affligée ; je l'ai laissée tout en larmes. Elle vous ordonne de faire prier tous les enfans pour la délivrance du prince ; on craint que ce roi barbare ne le fasse mourir. — Allons, nous prierons Dieu pour lui, et pour qu'il le rende bon.

Justin ne perdit pas un mot de ce dialogue ; il s'éloigna brusquement, sortit du jardin, rentra dans le bois,

remonta à cheval, et quand il entendit le char repartir, il se mit en marche, suivit de loin le char, et peu de minutes après, il arriva au château.

CHAPITRE XVI.

Le prince se nomma, toutes les portes lui furent ouvertes ; il passa rapidement sans donner le temps d'aller avertir Sophie, pénétra jusqu'à son appartement, et, ouvrant une dernière porte, il se trouva dans son cabinet et en sa présence. Sophie étoit seule, languissamment couchée sur un canapé ; elle tenoit une boîte ouverte renfermant un portrait ; la négligence de son habillement, le désordre de sa coiffure et toute son attitude peignoient l'accablement d'une profonde douleur..... Le prince s'arrêta pour la contempler, pour voir couler ses larmes..... Qu'elle lui parut belle et touchante !... Sophie avoit

entendu ouvrir la porte; mais pensant que c'étoit une de ses femmes, elle n'avoit détourné ni la tête, ni les yeux.... Elle fixa ses regards sur le portrait qu'elle tenoit, en disant d'une voix basse et entrecoupée : O malheureux Justin!.... ensuite elle mit son mouchoir sur son visage. Justin hors de lui, certain qu'elle venoit de regarder son portrait, fait un mouvement pour s'approcher d'elle. Sophie se retourne, elle aperçoit le prince..... Transportée, elle veut se lever, elle retombe éperdue, en s'écriant avec un accent passionné: O Dieu, se peut-il!.... c'est lui! il vit! il est libre!... Justin va se précipiter à ses genoux, en disant : Je n'ai connu le prix de la vie que dans cet instant!... Mais, ô ciel! poursuivit-il, c'est à l'épouse de Narbal que j'ose parler ainsi!.... Seigneur,

dit-elle en versant un torrent de larmes, vous avez découvert mon funeste secret, la surprise et la joie m'ont trahie.... Quoi! dit-il, vous m'aimez?.... Il est inutile, répondit-elle, de rien dissimuler; connoissez tout mon malheur : je vous aime depuis mon enfance, depuis le jour où, cachée au fond d'une tribune grillée, dans l'église de Sainte-Sophie, je vous vis adopter solennellement par l'empereur qui, dans cette pompe religieuse, vous fit asseoir sur les marches du trône..... Ce sentiment se nourrit et s'accrut en silence; et mon frère acheva de l'exalter par son attachement pour vous. Cependant je n'osai lui confier mon secret; mais j'allois enfin lui ouvrir mon cœur, lorsque j'appris que le vôtre s'étoit donné, et que l'empereur employoit toute son au-

torité pour vous forcer à recevoir ma main : n'espérant plus faire votre bonheur, je voulus du moins n'y pas être un obstacle ; j'affectai tous les dépits de la fierté, afin d'avoir un prétexte de m'immoler pour vous ; et ce fut ainsi que, pour vous délivrer d'une odieuse persécution, je devins l'épouse de Narbal.... Qu'entends-je ! ô ciel ! s'écria Justin ; ah ! pourquoi vous ai-je vue si tard !.... Que voulez-vous que je devienne, après cette fatale confidence ?..... Ne saviez-vous pas qu'il eût suffi de vous montrer pour fixer mon cœur et mes vœux ?... Non, non, c'est moi seul que vous avez sacrifié !... Vous avez craint mon caractère, vous vous cachiez pour vous soustraire à mes regards, à mon amour !.... Non, vous ne m'avez jamais aimé !.... En parlant ainsi, Justin versoit des larmes brûlantes, sa

fierté s'en irritoit ; il se leva, s'éloigna de Sophie, et lui tournant brusquement le dos, il fut cacher son trouble dans l'embrasure d'une fenêtre. Mais tout à coup revenant à elle avec des yeux étincelans et un désespoir concentré : Je suis las, lui dit-il, de souffrir toujours par toutes mes affections !.... Je vous aime avec une passion dont je n'ai jamais eu l'idée ! J'ai pu renoncer à la fille de Bélisaire ; mais rien dans l'univers ne me détachera de vous....— Et quelle est votre espérance ? — De faire dissoudre une union mal assortie. — Vous me proposez un divorce !... Sophie dit ces paroles avec une fierté mêlée d'indignation si imposante, que Justin, interdit, manqua de force pour lui répondre. Surpris et blessé de se sentir tellement intimidé par une femme, il fit un effort sur lui-même, et après

un moment de silence, reprenant la parole : Eh bien ! madame, lui dit-il, attendez-vous à tout : privé de tout espoir, je ne réponds plus de moi-même ..... J'ai été si malheureux, que mon caractère, naturellement violent, est devenu plus impérieux que jamais ; le bonheur seul pourroit l'adoucir..... Je ne puis ni ne veux vous oublier : certain d'être aimé, rien ne m'arrêtera ; je hasarderai tout, je m'exposerai à tout, même à votre colère, pour vous voir, pour vous consacrer ma vie.... Seigneur, reprit Sophie, j'ai cru démêler dans ce qu'on dit de vous, et dans ce que j'en ai vu, que vos premiers mouvemens sont toujours condamnables, parce qu'ils sont toujours impétueux autant qu'irréfléchis ; mais que néanmoins votre cœur est généreux, et qu'il ne vous inspire que des

actions dignes de vous, quand vous le consultez. C'est à cette opinion que vous devez mon attachement; si vous m'ôtez une telle idée, je ne verrai plus que de la perversité dans les fautes qu'on vous reproche, je n'y trouverai plus d'excuse..... — Et vous me haïriez? — Ne vous en flattez pas, le plus froid mépris succéderoit à tous les sentimens que j'ai pour vous. — Le mépris!.... — Oui, seigneur, je vais employer toute ma raison à vaincre une passion malheureuse, et j'y parviendrai; mais j'aurai besoin d'un dédommagement; je ne pourrai me consoler, je ne pourrai vivre qu'en vous admirant avec enthousiasme. Justifiez-moi par vos vertus, et que je puisse du moins avouer hautement pour vous un sentiment légitime. Vous régnerez bientôt; il est permis d'adorer son souverain,

quand il fait le bonheur de ses sujets: votre gloire me dédommagera de tout... — Comment pourrai-je compter sur vos sentimens, si vous les réglez sur l'opinion publique? On me hait, je le sais..... — On craint vos passions et vos emportemens; mais on ne vous jugera que lorsque vous serez sur le trône. Ah! méritez mes regrets, et ne m'accablez pas en arrachant avec violence, de mon cœur, un sentiment si tendre!.... Oui, j'ose vous en répondre, votre âme est faite pour la vertu; décidez-vous courageusement à ne vivre désormais que pour elle; que l'amour ait la gloire de vous y rattacher pour toujours, et que, dans la retraite où je veux passer ma vie, je puisse me dire: Mes conseils et ma tendresse ont achevé de développer toute la grandeur de son caractère; sa renommée

me parle de ses sentimens; puisqu'il est fidèle à ses devoirs, il ne m'oublie point; j'ai contribué à sa gloire et à la félicité d'un grand empire!... — Que me prescrivez-vous? — De me dire adieu pour toujours, et de me promettre de suivre tous mes conseils.... — Vous quitter pour toujours, grand Dieu!... Et quelles seront mes consolations? — Le calme de votre conscience, l'amour des peuples, l'amitié parfaite de Tibère, et l'admiration de Sophie. — Je ne vous promets rien; à de tels sentimens, il faut répondre par des actions, et non par de vaines paroles. Adieu, madame. A ces mots, sans pousser un soupir, sans regarder Sophie, le prince s'éloigna précipitamment, sortit de l'appartement et demanda, dans le château, des chevaux et des guides, afin de se rendre au camp sans délai.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Bélisaire, au pouvoir du roi des Bulgares, éprouvoit une persécution d'un nouveau genre ; Abdaliz vouloit trouver dans ce héros le prix de la rançon du prince impérial ; il avoit moins sacrifié sa haine et sa vengeance à l'admiration des vertus de Gélimer, qu'à l'espoir d'acquérir à jamais Bélisaire. Il offrit à ce grand homme de l'associer à sa puissance, s'il vouloit l'aider de ses conseils, et lui tracer des plans de guerre.... Bélisaire rejeta ces propositions avec horreur. Abdaliz, irrité, reprit la férocité de sa nation et de son caractère ; il eut recours aux menaces. Seigneur, lui dit Bélisaire,

comment l'idée de périr victime de ma fidélité pour mon pays, pourroit-elle m'intimider ? je n'ai plus que ce moyen de mourir avec gloire. Vieillard insensé, répondit Abdaliz, penses-tu que je puisse consentir à te renvoyer dans ta famille, porter à mes ennemis tes talens, tes conseils et ta renommée ?.... Songes-y bien. Je te donne cinq jours pour y réfléchir. Si, durant ce temps, je suis attaqué et vaincu, ta mort vengera ma défaite. Et ne te flatte pas qu'on me fasse céder à des propositions d'échange ou de rançon : je te déclare même que, pendant ces cinq jours, je défendrai toute communication avec l'ennemi. Nul d'entr'eux ne pourra pénétrer dans mon camp. Jusqu'à ta décision, aucune parole de paix ne parviendra jusqu'à moi. Quant au roi des Vandales, il est

libre de rester ici, ou d'en partir. Gélimer se hâta de profiter de cette permission, dans la crainte qu'elle ne fût révoquée; il quitta Bélisaire pour le servir, s'il étoit possible. Il se rendit en toute diligence à l'armée impériale, pour y concerter, avec Justin et Tibère, les moyens de sauver Bélisaire. Justin apprit, avec autant de douleur qu'en éprouva son ami, le danger dans lequel se trouvoit ce grand homme. On essaya d'abord d'envoyer faire des propositions au roi des Bulgares; mais il fut impossible, comme il l'avoit annoncé, de pénétrer jusqu'à lui; il avoit même pris la précaution de former son premier avant-poste de soldats étrangers, qui ne parloient ni la langue des Bulgares, ni celle des Grecs, et qui, dès qu'ils aperçurent les députés, leur firent signe qu'ils

les extermineroient s'ils avançoient. On ne pouvoit songer à faire une attaque de vive force, qui eût entraîné la mort de Bélisaire. Le conseil assemblé ne trouva point d'expédient qui pût prévenir la perte de ce héros. Justin, Tibère et Gélimer se livroient à la plus profonde affliction, d'autant plus que Gélimer avoit vainement tenté de retourner au château de Narsès; on refusoit de le laisser passer. On étoit à la surveille de l'expiration des cinq jours de réflexion accordés à Bélisaire. Une consternation générale régnoit dans le camp; car chacun étoit instruit du péril que couroit Bélisaire, et de la noble cause qui le mettoit dans cette effrayante situation.

Le lendemain matin, un prisonnier bulgare fit demander aux princes un moment d'audience qui lui fut

accordé ; on le fit entrer au conseil toujours assemblé depuis quatre jours, et auquel présidoit Gélimer, assis entre les deux princes. Le prisonnier s'avança avec une contenance dont la noblesse et la fierté frappèrent tout le monde. Je veux, dit-il, sauver Bélisaire, et je le puis s'il est possible de faire proposer de m'échanger contre lui. Et qui donc êtes-vous ? lui demanda Justin. Je suis le prince des Bulgares, répondit-il. L'étonnement de toute l'assemblée fut extrême. Le prince, interrogé, conta son histoire en peu de mots : Percé par Justin d'un coup de lance, il étoit tombé sans connoissance sur le champ de bataille ; la mêlée avoit aussitôt emporté Justin loin de lui..... Après le combat, toujours privé de l'usage de ses sens, le prince des Bulgares fut

entièrement dépouillé au déclin du jour, sans être reconnu, par des soldats ennemis, et peu d'instans après, enlevé par d'autres qui s'aperçurent qu'il n'étoit pas mort. Devenu prisonnier, il résolut de cacher son nom, d'en prendre un supposé, et de se donner pour un simple officier, afin d'épargner à son père de grands sacrifices pour sa rançon. Il ajouta que cette considération avoit dû céder au désir de sauver un héros, qui jadis l'avoit traité avec tant de générosité.

Cet événement auroit répandu la joie la plus vive dans l'armée, si la difficulté d'en instruire le roi des Bulgares n'eût pas toujours été la même. On éprouva même un chagrin de plus, en pensant que ce moyen certain de délivrer Bélisaire, devenoit inutile, par les précautions

prises par l'ennemi. On avoit essayé de jeter des billets dans le camp des Bulgares, en les lançant avec une flèche; mais on les avoit renvoyés de la même manière, sans les ouvrir. Enfin Gélimer et les deux princes résolurent de se présenter encore au premier poste, seulement tous les trois, afin de ne point causer d'alarmes, et de ne pas engager au combat, mais de se faire jour l'épée à la main, d'arriver au deuxième poste avant les soldats du premier, et d'y répandre la nouvelle de la résurrection du prince. Gélimer quitte son humble habit d'hermite, charmé en secret d'avoir un si noble prétexte d'endosser une cuirasse et de reprendre les armes: il se rappelle qu'autrefois il a traversé ainsi une armée entière; il invoque le Dieu des armées, et certain de sa

protection, il jouit d'avance du succès. Les trois guerriers, bouillans d'ardeur, plein d'espérance, et montés sur les meilleurs coursiers de l'armée, partent, laissant au camp le prince des Bulgares pour otage. Ils arrivent au premier poste avec une contenance pacifique. On leur fait signe de s'éloigner, ils avancent doucement avec des gestes supplians; on les menace, ils s'approchent encore, et tout à coup, mettant l'épée à la main, ils s'élancent au milieu des soldats avec une inconcevable rapidité. L'étonnement d'une telle hardiesse met hors d'état de les repousser, ils renversent tout ce qu'ils rencontrent, ils passent, et arrivent au second poste en criant: Le prince des Bulgares existe; rétabli de ses blessures, il est au camp des Grecs; nous avons forcé toutes les barrières

pour vous en instruire. A cette nouvelle, tous les derniers ordres du roi sont comptés pour rien; on décide qu'il faut mener au château les trois princes, ils y consentent. Les transports du roi furent inexprimables, en apprenant que son fils lui étoit rendu. On convient qu'il enverra au camp des Grecs, vérifier la vérité de ce rapport; et qu'ensuite les trois princes et Bélisaire seront échangés contre le fils du roi. En attendant le retour des députés, on tire Bélisaire de la prison où l'avoit fait mettre Abdaliz. Bélisaire presse contre son sein Tibère et Gélimer, et s'aperçoit que ce dernier est blessé; un coup de javelot lui avoit percé le bras, et ses vêtemens étoient pleins de sang; mais la blessure n'avoit rien de dangereux. O Dieu! s'écria Bélisaire, ce sang que j'ai voulu répandre, ce

sang généreux coule pour moi!.... Ah! dit Gélimer, malheur à celui qui n'a prodigué son sang qu'à l'ambition et à la vengeance! il ne connoît pas la gloire la plus noble et la plus pure, celle de le verser pour l'amitié!....

Tandis qu'on s'empressoit autour de Gélimer, et qu'on pansoit sa blessure, le prince impérial gardoit un profond silence, et se tenoit à l'écart; quoiqu'il eût exposé sa vie pour Bélisaire, il n'osoit encore s'approcher de ce héros, qui ne s'étoit jamais montré si grand que depuis ses malheurs. Gélimer, jetant les yeux sur Justin, apprit aussitôt à Bélisaire que ce prince étoit au nombre de ses libérateurs; ce qui produisit, entre le prince et Bélisaire, une touchante réconciliation, également sincère de part et d'autre.

Les députés revinrent, ils avoient vu le prince des Bulgares; Abdaliz, au comble de la joie, vouloit sur-le-champ faire les échanges, Bélisaire s'y opposa. Il faut, dit-il, qu'une paix honorable pour les deux puissances, soit le fruit de cet heureux événement. Il est facile d'en poser les bases, et le prince impérial ayant de pleins pouvoirs de l'empereur, on peut toujours en signer les préliminaires..... J'y consens, s'écria le roi des Bulgares, si Bélisaire en est le garant; il sait que j'ai fidèlement gardé celle qu'il fit avec moi jadis, et que je ne l'ai rompue que pour le venger.

Bélisaire, dit Gélimer, vous désiriez pouvoir encore, avant de mourir, être utile à votre pays; remerciez le ciel qui a si bien exaucé ces nobles vœux!....

On signa les préliminaires, dont le premier article fut la cession de la province usurpée par Pharas, et livrée aux ennemis par ce traître; cependant Bélisaire demanda et obtint sa grâce. il fut décidé qu'on se contenteroit de le bannir à perpétuité. Toutes ces choses terminées, les princes et Bélisaire prirent congé d'Abdaliz; les échanges se firent sans délai. Le prince des Bulgares fut rendu à son père; les princes et Gélimer voulurent emmener Bélisaire à l'armée, mais Bélisaire pensa que sa vue exciteroit une trop pénible sensation parmi ces braves, qui tous avoient servi sous ses ordres; il demanda à être conduit sur-le-champ chez la princesse Sophie, qui avoit recueilli sa fille. Au nom de Sophie, Justin soupira. Il garda un moment le silence; ensuite s'adressant à Ti-

bère : La guerre est finie, lui dit-il, votre présence ici n'est plus nécessaire, j'y resterai jusqu'à la ratification de la paix, ce qui ne peut être long; je vous charge, mon cher Tibère, d'accompagner Bélisaire, c'est vous qui devez le remettre dans les bras de sa fille. Ces paroles charmèrent Tibère, car elles prouvoient que Justin renonçoit entièrement à sa passion pour Anastasie. Tibère serra la main de Justin avec une vive émotion; et Justin, le tirant à l'écart, lui dit tout bas : Tu me crois plus vertueux que je ne le suis en effet. Cependant je ne suis plus ton rival; mais jamais ma destinée ne fut plus incertaine!..... et mon cœur plus agité!..... tu sauras tout un jour!....

CHAPITRE XVIII.

GÉLIMER, ne pouvant plus avoir d'inquiétude sur le sort de Bélisaire, vouloit retourner dans sa solitude ; mais Bélisaire et Tibère obtinrent de lui la promesse de se reposer quelques jours dans le château de la princesse Sophie. Ils y arrivèrent au commencement de la nuit ; un courrier qui les précéda de quelques heures, avoit annoncé à la sensible Anastasie qu'elle alloit revoir son illustre père. Elle vola au-devant de lui ; quoique prévenue de son malheur, elle poussa un cri douloureux en l'apercevant, et, pâle, tremblante, inondée de larmes, elle se jeta dans ses bras, en s'écriant :

Hélas ! que ma mère est heureuse, je ne dois plus la pleurer !.... Ma fille, dit Bélisaire, j'oublie tous mes maux en te retrouvant !..... Madame, interrompit Gélimer, montrez-vous la digne fille d'un tel père ; il revient à vous avec plus de gloire qu'il n'en eut jamais, en ramenant une armée victorieuse. Ah ! dit Anastasie, laissez, laissez-moi pleurer !.... Que sa grande âme soit au-dessus de la vengeance et du malheur, je m'enorgueillirai de ses vertus ; mais moi, je veux conserver le ressentiment des injustices qu'il a pardonnées, et la douleur des maux qu'il a soufferts ! O mon père, poursuivit-elle, la gloire et la renommée n'ont pu vous préserver de cet horrible traitement ; comment pourroient-elles vous en dédommager !.... Non, il n'appartient qu'à votre fille de vous consoler ! c'est

dans mon cœur que vous trouverez une tendresse et une reconnoissance inaltérables !.... Ne confiez plus qu'à moi le soin sacré de votre bonheur.... Bélisaire, attendri jusqu'au fond de l'âme, ne répondit à des paroles si tendres, qu'en pressant sa fille contre son sein. Ensuite il prit sa main, et demandant celle de Tibère, il les unit ensemble, en disant : Oh ! puissé-je un jour les unir ainsi aux pieds des autels!.....

Le surlendemain Tibère reçut un courrier du prince impérial, qui lui mandoit que l'empereur touchoit à ses derniers momens, et qu'il désiroit voir Bélisaire et Gélimer avant de mourir. Le même courrier remit à la princesse Sophie un billet de Justin, qui contenoit ces mots :

« Je vous conjure de venir sur-» le-champ à Constantinople..... j'ai

» besoin de votre présence, elle me
» soutiendra et m'inspirera !..... Je
» veux vous voir encore une fois!
» songez qu'un refus me mettroit
» au désespoir!.... ».

CHAPITRE XIX.

La princesse Sophie n'avoit jamais voulu quitter le château que lui cédoit son frère. Narbal en possédoit un dans le voisinage, qu'il habitoit toujours, mais il venoit sans cesse voir la princesse; il n'étoit pas avec elle dans ce moment; elle l'envoya chercher, elle le consulta sur ce qu'elle devoit faire, et le résultat de cette conversation fut de partir avec lui pour Constantinople. Le prince son frère, Bélisaire et le roi des Vandales partirent en même temps.

Arrivés à Constantinople, Bélisaire, guidé par Gélimer, se rendit au palais impérial. Ce fut avec un profond attendrissement qu'il entra

dans la chambre de son souverain mourant. Il ne se rappela dans ce moment que les grandes qualités de ce prince, son ancien attachement pour lui et les bienfaits d'un maître qu'il avoit tant aimé..... Justinien étoit sur son lit, et n'avoit auprès de lui que l'archevêque de Constantinople et Justin. En jetant les yeux sur Bélisaire, il frémit et garda le silence quelques instans; ensuite prenant la parole d'une voix mal assurée : Approchez, Bélisaire, lui dit-il. Bélisaire, conduit vers le lit, mit un genou en terre; l'empereur prit la main du héros, et la serrant dans les siennes : Ah ! lui dit-il, croyez que, pour expier toute mon injustice, il me suffit de vous regarder !..... Seigneur, répondit Bélisaire, Narsès seul fut injuste et barbare.... Non, non, reprit Justinien, les souverains sont

coupables de tout le mal qu'ils ne préviennent pas..... en vain votre générosité veut m'absoudre ! Appelé bientôt au tribunal suprême, j'y rendrai compte de toutes vos souffrances !..... Le juge des rois me dira : Qu'as-tu fait de l'ami fidèle que je t'avois donné ? quel prix a reçu le libérateur de ton empire, le héros qui chassa de tes états les barbares, qui appaisa des révoltes, qui te conquit des royaumes, et qui sauva les jours de ton fils adoptif, héritier de ta couronne ?..... Et ces questions pressantes et terribles, ces reproches foudroyans, je vais les entendre dans quelques minutes !.... A ces mots, ce malheureux prince, cruellement oppressé, fit une courte pause, et se retournant vers le prince impérial ; Mon fils, lui dit-il, le temps, fini pour moi, m'enlève toute possibilité

de remédier à mes fautes; et en vous léguant le trône, c'est un devoir sacré que je vous laisse à remplir. Que je puisse dire, aux pieds de l'Éternel: Mon repentir n'est point infructueux; il agit toujours sur la terre; la piété filiale, soumise à mes dernières volontés, y répare les maux causés par mes erreurs!.... Oui, mon fils, honorez, consolez la vieillesse de Bélisaire, demandez et suivez ses conseils; offrez au roi des Vandales un établissement digne de lui. Montrez-vous noble, magnifique et reconnoissant. O mon fils! croyez à l'amitié: si elle n'étoit qu'une illusion, il faudroit l'embrasser encore pour charmer les ennuis du trône et de la grandeur! Défiez-vous toujours, quelque modération qu'on vous montre, du mal qu'on vous dira des hommes distingués par de grands talens. Sou-

vent un mot qui paroît dit innocemment et sans dessein, peut nuire; mais si ce mot vous laisse une impression fâcheuse, il doit vous faire soupçonner une artificieuse malveillance; s'il est répété, il doit vous la dévoiler. Enfin, souvenez-vous de ne jamais humilier ceux auxquels vous confiez des emplois et des places; car, ne pas honorer ses choix, c'est manquer à sa propre dignité..... Adieu, Bélisaire, poursuivit-il d'une voix affoiblie, adieu; rendez-moi, dans ce moment, tous mes anciens droits sur votre cœur! l'amitié fidèle et généreuse se ranime et s'épure encore sur le bord de la tombe, et le voile funèbre de la mort doit couvrir les fautes de la vie!.... O mon maître! s'écria Bélisaire, je ne puis me rappeler que vos bienfaits et les actions qui ont immortalisé votre règne!.... A ces mots,

l'empereur voulut parler encore ; mais la parole expira sur ses lèvres déjà glacées.... Justin vint se jeter à genoux au chevet de son lit ; l'empereur étendit sur sa tête sa main défaillante, et retrouva des forces pour le bénir ; ensuite, suivant l'usage du temps, il fit signe qu'il vouloit mourir sur la cendre.... Il quitta le dais impérial pour ne plus s'y retrouver ; il appaisa le trouble de sa conscience, en renonçant volontairement aux grandeurs qui alloient lui échapper pour toujours : sacrifice de peu d'instans, mais tel aux yeux des hommes, qu'il toucha tous ceux qui en furent les témoins !.... On ouvrit les portes ; tous les grands officiers, tous les courtisans entrèrent ; ils virent l'objet de leur culte, celui auquel ils avoient prodigué tant d'encens et de flatteries coupables, dépouillé de

tout, et après tant d'agitations et d'ambition, ne possédant plus qu'un cilice et un linceul.... Ils le virent..... mais presqu'au même instant, ils détournèrent les yeux pour les fixer sur son successeur..... L'archevêque de Constantinople présenta au monarque expirant le signe révéré du salut; l'empereur prit le crucifix, le pressa contre sa poitrine et rendit le dernier soupir.

CHAPITRE XX.

JUSTIN, véritablement affligé de la mort de l'empereur, ne fut occupé, pendant plusieurs jours, que du soin de rendre les derniers devoirs à son père adoptif; ensuite il fixa le jour de son couronnement, qui devoit se faire dans l'église de Sainte-Sophie. Le matin de ce jour, il fit assembler tous les grands de l'empire dans la salle d'audience; il voulut que le roi des Vandales, Tibère, Bélisaire et Narbal fussent présens à cette cérémonie. Des deux côtés de cette salle étoient des galeries remplies de peuple, et dans le fond une grande tribune grillée, dans laquelle, par ses ordres, se trouvoient la princesse Sophie et

Anastasie. Le nouvel empereur, en longs habits de deuil, monta, pour la première fois, sur son trône; tout le monde fut frappé de la majesté et de la beauté de sa figure : cependant une profonde tristesse étoit répandue sur ses traits, sur son maintien et sur toute sa personne. Il fit asseoir près du trône ses deux libérateurs, le roi des Vandales et Bélisaire. Tibère, debout, étoit à côté de lui. Après un grand silence, prenant la parole : Pour suivre, dit-il, les ordres de mon père et les mouvemens de mon cœur, je veux, en commençant mon règne, remplir un devoir de reconnoissance : je rends à Bélisaire toutes ses dignités, et je lui demande pour Tibère la main d'Anastasie..... Le roi des Vandales a déjà refusé mes offres, et je les lui renouvelle..... J'élève Narbal, mon

instituteur, à la première dignité de cet empire ; je lui donne le titre de *patrice* et de nouvelles terres, voulant honorer en lui et le guide vertueux de ma première jeunesse, et l'époux d'une princesse du sang impérial..... Ici Justin, en prononçant ces paroles, éprouva une si violente émotion, qu'il fut obligé de s'arrêter un moment. Il jeta machinalement les yeux sur la tribune grillée, quoiqu'il fût impossible d'y rien distinguer ; mais il devinoit facilement que, dans cette tribune, on étoit aussi troublé qu'il pouvoit l'être lui-même.

L'empereur, rappelant tout son courage, reprit la parole : Après deux règnes également mémorables, dit-il, je ne monte qu'en tremblant sur un trône qui fut occupé avec tant de gloire par mes deux derniers prédécesseurs ; mais Justin premier et mon

père adoptif ont fait tant de choses utiles; le code immortel qui porte le nom du grand Justinien, est un bienfait si précieux, que je dois me flatter de pouvoir gouverner dignement, en suivant le plan tracé par ces illustres monarques: il leur a fallu des talens éminens et du génie pour tout créer; il ne me faut que de la raison pour maintenir leurs sages ordonnances. Cependant j'ai besoin de la confiance de la nation: quel souverain peut s'en passer? Et je ne me dissimule pas que les erreurs et l'impétuosité de ma jeunesse doivent donner de justes craintes, mais je vais les dissiper toutes, je vais donner un garant certain de la droiture de mes intentions..... Je possède un ami qui peut répondre que la flatterie ne me séduira jamais, lui qui n'a pris tant d'ascendant sur mon esprit et sur

mon cœur qu'en me disant toujours l'austère vérité ! un ami constamment sévère et dévoué, bravant ma colère pour m'éclairer, bravant la captivité et la mort pour me servir ; un ami toujours prêt à défendre en public ma conduite, à pallier mes fautes, et à me les reprocher tête à tête ; et qui ce matin encore me disoit : *Ne vous imaginez pas surpasser le reste des hommes en prudence, parce que vous les surpassez en pouvoir* (1). Vous connoissez cet ami, vous l'estimez tous, vous admirez son noble caractère, sa sagesse prématurée, et, à de tels traits, chacun de vous a reconnu Tibère..... Rassurez-vous tous sur mes projets et sur mon règne ; j'associe Tibère à l'empire, je partage avec lui la su-

(1) Propres paroles de Tibère.

prême puissance, afin qu'elle soit plus sûrement employée à la félicité publique (1).

Ce discours excita un enthousiasme universel; le sage et sensible Tibère n'affecta point une fausse modestie; il accepta sans hésiter une offre si noble et si sincère, l'intérêt public et celui de son ami ne lui permettoient pas de balancer; il montra franchement de la surprise, de la joie et de la reconnoissance. Justin lui tendit les bras, il s'y précipita; les deux collègues s'embrassèrent, et on les vit avec transport assis l'un et l'autre sur le trône.

(1) En effet, il associa Tibère à l'empire.

CHAPITRE XXI ET DERNIER.

Les deux empereurs se rendirent dans l'église de Sainte-Sophie, où se fit la cérémonie de leur couronnement; ensuite ils rentrèrent dans le palais. Justin devoit trouver dans son appartement, la princesse Sophie et Narbal, Bélisaire, Anastasie et Gélimer. Il avoit pour la princesse une véritable passion, et son cœur se déchiroit en pensant qu'il alloit la voir pour la dernière fois. Cependant il étoit soutenu par l'idée que du moins il venoit de mériter son estime, et d'acquérir des droits à sa reconnoissance, par tout ce qu'il avoit fait pour son frère et pour son époux; mais pour l'avenir, il n'en-

visageoit de consolations que dans l'amitié de Tibère, qui lui étoit devenu plus cher encore depuis qu'il aimoit passionnément Sophie.

En entrant dans son cabinet, où se trouvoient rassemblées toutes les personnes invitées à s'y rendre, Justin jeta les yeux sur Sophie, et on le vit se troubler et pâlir..... Narbal s'avance vers lui : Seigneur, lui dit-il, par vos actions et vos sentimens héroïques, vous venez de payer tous mes soins ; ce prix est trop glorieux pour moi, pour que je puisse en accepter un autre : consacré désormais à la retraite, les dignités que vous daignez m'offrir me sont inutiles, le plus beau titre qui puisse orner ma tombe, sera celui de votre instituteur. J'ai donc reçu ma récompense ; mais qui pourroit croire, seigneur, qu'il est en mon pouvoir de vous

donner aussi la vôtre ?..... Que voulez-vous dire ? interrompit vivement Justin, avec un trouble inexprimable.... Oui, seigneur, reprit Narbal ; approchez, princesse, poursuivit-il, et permettez-moi de déclarer un secret que la prudence et la délicatesse vous ont fait cacher jusqu'ici ; et même au frère le plus chéri..... Seigneur, je n'ai jamais été que le confident et le guide de la princesse ; elle n'est point mon épouse..... Grand Dieu ! s'écria Justin, Sophie est libre !..... Ah ! seigneur, dit Sophie, aurois-je pu vous avouer mes sentimens, si je ne l'eusse pas été ? J'ai d'abord supposé ce lien pour vous soustraire aux persécutions de l'empereur ; j'ai seule imaginé cette feinte que Narbal, par amitié pour moi, consentit seulement à ne pas démentir. Mon frère ne fut point dans

ma confidence, parce que je devois lui épargner l'embarras et le chagrin de tromper, même tacitement, son empereur et son ami. Ensuite, quand j'ai connu vos sentimens, j'ai voulu, seigneur, non les éprouver, mais vous procurer l'occasion de montrer avec éclat toute la grandeur de votre âme.... Vous êtes libre! répétoit Justin avec le transport le plus passionné. Ah! Tibère! ô mon frère! poursuivit-il, quel nouveau présage de félicité pour cet empire!..... Assis sur le trône, entre Tibère et Sophie, pourrois-je ne pas être aussi vertueux, aussi sage qu'heureux!..... Combien la joie de Justin fut sincèrement partagée par toutes les personnes qui en étoient les témoins! Cet événement achevoit de combler les vœux de Tibère, et de rassurer Bélisaire sur l'avenir de sa fille et sur

celui d'un gendre qu'il chérissoit comme s'il eût été son propre fils. Narbal jouissoit délicieusement du bonheur et de la gloire de ses élèves, et Gélimer ne pouvoit être spectateur indifférent d'une scène si intéressante pour son illustre ami. Peu de jours après, les noces des deux empereurs furent célébrées avec autant de magnificence que de solennité; le peuple, ivre de joie, bénit cette double union par son amour et son allégresse. Alors Gélimer, inébranlable dans sa résolution, prit congé de Bélisaire pour retourner dans le désert de la Thébaïde, après avoir refusé tous les dons de l'empereur, et n'emportant avec lui que son livre d'évangiles et son luth. Bélisaire, en recevant ses adieux, le serra dans ses bras avec le plus profond attendrissement: Adieu, lui dit-il, héros du malheur et de la sa[illegible]

amitié ! la vieillesse me conduira bientôt dans la tombe ; mon âme immortelle jouira toujours de sa reconnoissance ; elle planera sur vos déserts et sur la grotte hospitalière où j'ai recouvré la vie et l'espérance ; elle s'unira à vos prières..... O mon ami ! ne m'oubliez point, ce sera vous rappeler les traits les plus sublimes de votre vie !.... Vous aurez vu, avant de me quitter, le fruit de vos bienfaits : en me faisant abjurer la vengeance, vous avez prévenu ma perte et celle de mon pays ; que ne dois-je pas à vos conseils, à votre exemple magnanime ! grâce à vous, Bélisaire aveugle a pu servir encore son prince et sa patrie !..... Mes derniers jours seront paisibles, et ma fille est sur le trône !..... Puissent votre histoire et la mienne, transmises à nos neveux, leur faire connoître toute l'utilité de

la vertu, et leur apprendre que le ciel équitable récompense toujours les sacrifices généreux et les grandes actions qui peuvent influer sur le bonheur public !

FIN.

NOTICE

HISTORIQUE

Sur Justinien, Bélisaire, et sur les autres personnages de ce Roman.

Le temps où vécut Bélisaire, forme l'une des plus intéressantes époques de l'histoire : on y voit, sous Justin Ier et Justinien, se ranimer l'éclat obscurci de la grandeur romaine ; les derniers rayons de sa gloire brillèrent sous le règne de Justinien ; ils s'évanouirent sans retour après la mort de Bélisaire. M. de Voltaire place l'époque de la décadence de l'empire au règne de Constantin le

Grand ; ce qui doit paroître fort simple, puisque ce prince fut le premier empereur *chrétien*, et de plus *canonisé*. Mais d'ailleurs rien ne marqua, même ne dut annoncer cette décadence : Constantin mérita le surnom de Grand, non-seulement par son génie guerrier, et par l'éclat de ses victoires, mais par des édits et des ordonnances admirables, dans lesquels on reconnoît l'esprit si pur du christianisme, et cette humanité si tendre de la charité chrétienne. Ce fut cet empereur qui voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens ; qui proscrivit les délations ; qui adoucit les lois pénales ; qui défendit les cachots malsains et les chaînes qui blessoient ; qui permit aux infirmes, aux orphelins, aux veuves d'appeler à lui des sentences rendues par les juges, et qui

défendit cet appel à ceux qui plaideroient contre ces infortunés sans force et sans appui : ce fut lui qui mit un frein à la licence du divorce ; sans le prohiber tout à fait, il le rendit du moins extrêmement difficile : ce fut lui qui baissa d'un quart l'impôt sur les terres, et qui fit beaucoup d'autres réglemens aussi humains et aussi utiles. Dans les deux siècles suivans, on vit briller successivement deux orateurs chrétiens qui, sous les rapports du talent et de l'éloquence, eussent honoré les beaux jours de Rome et d'Athènes : Saint Augustin et Saint Jean Chrysostôme. Un nombre infini de guerriers fameux, de savans et de gens de lettres, ont illustré les trois siècles écoulés depuis Constantin jusqu'à Justinien ; mais après ce dernier règne, la décadence de l'empire a été réelle et rapide.

J'ai conservé dans ce roman la vérité historique la plus intéressante, celle des caractères. Je crois avoir peint, tels que l'histoire les représente, Justinien et Bélisaire. Tous les exploits, toutes les victoires de Bélisaire n'ont rien de douteux, et sont marqués dans cet ouvrage; mais sa disgrâce, son supplice et sa fin, ne sont nullement authentiques. Les uns disent qu'après avoir eu les yeux crevés, il fut obligé de mendier son pain dans Constantinople; les autres regardent cette anecdote comme un conte populaire, d'autres enfin, affirment qu'il fut disgracié, mais que, l'année suivante, on le rétablit dans toutes ses dignités, et qu'il mourut en paix à Constantinople. On montre encore dans cette ville une prison sur le bord de la mer, que l'on appelle la *Tour de Bélisaire*. Les gens du pays di-

sent que ce héros infortuné pendoit un petit sac attaché au bout d'une corde, pour demander l'aumône aux passans, en leur criant : *Donnez une obole au pauvre Bélisaire, à qui l'envie a fait crever les yeux.* On assure qu'il mourut en 585. Le trait de Bélisaire aveugle est consacré surtout par un admirable tableau de Van-Dick, dont tout le monde connoît les gravures. Ce tableau représente Bélisaire assis, l'enfant qui le guide demande pour lui l'aumône dans le casque du héros; un soldat, d'un air profondément consterné, regarde son ancien général réduit à cet excès de misère!.... Idée ingénieuse dont M. Marmontel a fait un usage heureux dans son roman, mais qui appartient entièrement à Van-Dick (1). Ce beau tableau est à

(1) Antoine Van-Dick, le célèbre

Chiswick, en Angleterre, près de Londres, dans la maison du duc de Devonshire.

Au milieu de ces incertitudes, et de l'obscurité qui enveloppe l'histoire de Bélisaire, il étoit permis de supposer qu'un empereur auquel on n'a jamais reproché de cruautés, n'a pas fait subir un supplice si barbare au grand homme qu'il avoit honoré de son amitié pendant trente ans. J'ai donc rejeté ce crime sur Narsès, l'ennemi personnel de Bélisaire. M. Marmontel, qui n'a pas eu cette délicatesse, a plongé Justinien dans un avilissement qui me paroît intolérable : lorsqu'il se fait reconnoître à Bélisaire, il lui dit : « C'est moi qui ai » donné au monde cet horrible exem-

---

peintre, naquit à Anvers, en 1599, et mourut à Londres, en 1641.

» ple d'ingratitude et de cruauté. » Laissez-moi subir à vos pieds l'hu- » miliation que je mérite ; j'oublie » un trône que j'ai souillé, une cou- » ronne dont je suis indigne ; c'est » la poussière que vous foulez que » je dois mouiller de mes larmes ; » c'est là que mon front doit cacher » l'opprobre dont il est couvert ». (*Bélisaire* de Marmontel, *p. 268, édition in-12.*)

Je ne puis m'empêcher de faire sur ce passage une remarque qui peut fournir le sujet de plus d'une réflexion : c'est que ce profond avilissement de la majesté royale eût scandalisé et choqué tout le monde, dans le siècle de Louis XIV, et qu'il ne frappa personne dans le dix-huitième siècle !.....

J'ai dû donner à Justinien de grands remords de sa foiblesse et de son in-

justice; et pour les lui faire exprimer, je l'ai représenté mourant, parce que les approches de la mort donnent toujours de la dignité au repentir.

On a justement reproché à M. Marmontel d'avoir donné à son Bélisaire les opinions et les sentimens d'un encyclopédiste, et en même temps, d'avoir supposé qu'il étoit le plus modeste de tous les hommes: ce goût pour l'obscurité, ce dédain de la gloire et de la renommée, unis à toute la philosophie moderne, n'a paru à tout le monde qu'un portrait de fantaisie. Beaucoup de traits de l'histoire de Bélisaire (et j'en ai cité un) prouvent qu'il étoit religieux, et dans ce temps, les *déistes* n'étoient regardés que comme des impies. Quant à sa modestie, il est impossible qu'un guerrier chrétien qui fit attacher à

son chef un roi détrôné, fût un homme modeste. Il m'a paru impossible encore qu'un général d'armée, couvert de tant de gloire, après tant d'exploits, après avoir été le sauveur de son pays, ait supporté un supplice affreux sans la moindre émotion, ni le plus léger ressentiment, même dans les premiers momens de cette horrible catastrophe. Si, indépendamment de toute idée religieuse, un homme étoit capable d'une telle insouciance, ce seroit là de l'impassibilité, et non de la grandeur. Il n'y a ni victoire ni gloire sans combat. Sentir avec énergie, et se vaincre soi-même, voilà la vertu, et surtout celle qui peut intéresser; j'ai donc donné à Bélisaire de l'orgueil et du ressentiment, mais une belle âme; car j'ai pensé que tous les personnages que l'on peint plus *grands que nature*,

ne sont que faux et gigantesques, à moins que la piété la plus exaltée ne les élève au-dessus de la nature humaine. Aussi l'on ne peut s'empêcher de sourire, lorsque, dans l'ouvrage de M. Marmontel, Gélimer disant à Bélisaire (le lendemain du jour où on lui a crevé les yeux) qu'il est horrible que Justinien ait signé cet arrêt, Bélisaire répond tranquillement : *C'est là ce qui m'a été sensible*.... car il est difficile de n'être pas aussi *très-sensible* physiquement et moralement au supplice même.

J'ai toujours été surprise que M. Marmontel n'ait fait aucune mention, dans son roman, de Justin *le Jeune*. Ce prince emporté, fougueux, impérieux, naturellement féroce, mais dominé, adouci par l'amitié, et subjugué par la vertu de Tibère, présente dans l'histoire un ca-

ractère qu'un romancier devoit s'empresser de saisir. Justin, en effet, associa Tibère à l'empire, non, comme je l'ai dit, en montant sur le trône, mais deux ans après. L'impératrice, épouse de Justin, s'appeloit *Sophie;* je l'ai supposée sœur de Tibère. L'impératrice, épouse de Tibère, s'appeloit *Anastasie;* on ignore quelle étoit sa naissance.

L'histoire donne à Tibère le caractère le plus vertueux, et j'ai tâché de le lui conserver dans cet ouvrage. Il survécut à Justin, et régna seul pendant quatre ans. Il offrit toujours le modèle d'un prince accompli : il fut libéral et bienfaisant avec tous ceux dont les affaires domestiques avoient été dérangées par les malheurs des temps, il acquitta leurs dettes, et les mit en état de vivre suivant leur condition. Il prit un

soin particulier des pauvres, et il abolit la mendicité. Il remit une année entière du tribut, et le diminua considérablement pour l'avenir. Il dédommagea les villes frontières de l'Asie, des ravages causés par la guerre de Perse. On forma contre ce grand prince une conjuration que sa prudence fit échouer : il montra, dans cette occasion, la plus grande clémence ; pour toute punition, il priva les coupables et leurs complices, de leurs biens et de leurs dignités.

Ce prince, comme presque tous les empereurs, depuis Théodose le Jeune, n'eut point d'enfans mâles (1).

(1) La succession au trône n'avoit rien de fixe ni de réglé, il paroît même que les peuples avoient à cet égard une extrême indifférence ; le plus vaillant ou le plus heureux, sans aucun droit, s'emparoit de la couronne, quand l'empereur n'avoit pas

Il désigna pour son successeur, le général Maurice, son gendre. Il lui

---

désigné de successeur; ou quand il ne laissoit que des enfans en bas âge, et en général ces changemens continuels ne causoient ni surprise, ni guerres civiles. Ce fut ainsi qu'après Théodose le Jeune, Marcien, soldat parvenu, monta sur le trône sans difficulté; l'estime de la vertueuse Pulchérie, sœur du dernier empereur, l'y plaça, elle l'épousa, ce qui n'excita ni troubles, ni murmures. Ce règne fut appelé *le règne de l'âge d'or*. Léon Ier, ou l'Ancien, d'une naissance obscure, parvint après lui à la suprême puissance, sans contestation, quoiqu'il n'y eût aucun droit, et qu'il n'eût été ni désigné, ni adopté; ensuite Léon II, son petit-fils; puis Zénon, ce qui occasionna une grande guerre avec Léonce, qui lui disputa le trône, quoiqu'il n'y eût pas plus de droit que Zénon. Après ces princes, Anastase, qui n'avoit ni naissance, ni mérite personnel, fut placé sur le trône en 491, sans éprouver d'obstacles,

dit avant de mourir, ces paroles touchantes : Mon cher Maurice, je ne vous demande point d'autre épitaphe que votre règne, ni d'autre monument que celui que m'élèveront vos

---

par les intrigues d'Ariadne, sa maîtresse, veuve du dernier empereur. Il fut surnommé le Silenciaire, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire observer le silence dans le palais. Son impiété le fit excommunier par le pape Symmaque. C'est, dit-on, le premier exemple d'un souverain excommunié par un pape. Après ce prince, Justin Ier, soldat de fortune, et très-grand homme, et puis, comme on l'a vu, Justinien, fils de sa sœur, Justin II, Tibère, etc. Il est singulier qu'aucun de ces princes (parmi lesquels il y eut de très-grands hommes) n'ait songé à établir, d'une manière solide et solennelle, la succession du trône. Cette négligence fut sans doute une des causes de la décadence et de la chute de cet empire.

vertus. Je serai assez grand dans la mémoire des Romains, si je leur ai donné un prince qui les gouverne avec sagesse. Il lui dit encore : Modérez votre puissance par la raison, votre sévérité par la douceur, et votre douceur par une juste fermeté. La nature, en donnant un aiguillon au roi des abeilles, l'a armé pour se faire obéir, et non pour se faire détester. Préférez toujours les représentations d'un sujet zélé, aux flatteries d'un courtisan artificieux. Cet empereur, Maurice, justifia par de très-grandes qualités, le choix et l'adoption du vertueux Tibère : il fit la guerre avec gloire, et des réglemens très-sages; il rétablit Chosroës II, roi de Perse, sur son trône, ses sujets l'avoient chassé. Maurice eut autant de piété que de courage : on n'a pu lui reprocher avec justice que d'avoir sur-

chargé d'impôts l'Italie, mais il fut le père et le bienfaiteur des autres parties de son empire. Il auroit laissé un grand nom, s'il n'eût pas eu la fin la plus tragique. Le malheur obscurcit presque toujours la gloire des souverains, lorsqu'ils ne finissent pas par en triompher. L'usurpateur Phocas détrôna Maurice, et le fit massacrer avec ses enfans.

Je n'ai présenté de caractère odieux dans ce roman, que celui de l'eunuque Narsès; mais il paroît dans l'histoire qu'il fut en effet l'ennemi de Bélisaire, et qu'en outre il manqua de fidélité à son prince. L'impératrice Sophie, qui le haïssoit, dit publiquement : qu'un demi-homme comme lui, auroit mieux fait de filer avec des femmes que de porter les armes. Les victoires de Narsès répondoient assez à cette raillerie, mais on prétend que

Narsès lui fit dire : qu'il *lui fileroit un fil qu'elle auroit de la peine à démêler*, et qu'il effectua cette menace.

De tous les personnages que m'offroit l'histoire du temps de Bélisaire, Gélimer m'a paru le plus original et le plus intéressant. En conservant les traits principaux de son caractère, j'en ai fait un *dévot* singulier, d'une nouvelle espèce. Il me semble que ce mélange de piété, de rudesse de mœurs, de finesse d'esprit et de sensibilité, de fierté royale, d'idées romanesques et de principes chrétiens, forme un caractère si neuf et si piquant, qu'il eût mérité d'être le héros du roman dans lequel on le plaçoit, et je sens que l'ouvrage y eût beaucoup gagné. Mais il n'étoit cependant pas possible dans son histoire de supprimer Bélisaire, ou de ne faire

de ce grand homme qu'un personnage secondaire. J'ai même évité, à mon grand regret, de trop mettre Gélimer en scène, parce qu'il eût beaucoup plus intéressé que Bélisaire. Voulant présenter l'exemple le plus sublime de la clémence et du pardon des injures, voulant donner à Bélisaire, pour guide et pour libérateur, celui dont il avoit renversé le trône, exterminé la nation, celui qu'il avoit enchaîné captif à son char, je ne pouvois me dispenser de faire un saint de ce roi malheureux : ainsi j'espère qu'on voudra bien me pardonner sa conversion ; car même, avec l'ambitieuse intention de plaire à tout le monde, il m'eût été impossible d'attribuer un tel miracle à la seule philosophie ; j'aurois trouvé une complète incrédulité parmi les philosophes même.

Pour juger combien la grandeur des sentimens religieux surpasse celle de tous les autres, que l'on suppose Gélimer sans religion, se dévouant ainsi à Bélisaire, le fait paroîtra d'une invraisemblance ridicule, et le caractère tout à fait hors de la nature. Mais les incrédules, qui nient les miracles physiques, ne peuvent nier les miracles moraux, prodiges plus doux, et non moins surprenans; le dévoûment de Gélimer n'est pas plus étonnant que celui de Saint Vincent de Paul, et d'une multitude d'autres saints, qui s'exposèrent à la mort, et se mirent volontairement dans les fers des barbares pour racheter des captifs inconnus. On a vu mille fois d'autres saints, dans des temps de peste, accourir des déserts pour soigner des pestiférés abandonnés de leurs proches,

et souvent des païens persécuteurs des chrétiens, et dont ces solitaires avoient eux-mêmes éprouvé les plus indignes traitemens.....

Les poètes, les romanciers, et tous ceux qui font des ouvrages d'imagination, devroient adopter les sentimens religieux, du moins comme la source inépuisable du seul *merveilleux* intéressant. Si la croyance religieuse est admise, il n'y a plus en morale de *beau idéal*, tout ce que l'imagination peut se représenter de plus héroïque, de plus sublime, est possible, a existé, et ne peut être contesté. La vertu n'a plus de bornes, la perfection n'est plus une chimère. Indépendamment de la foi, comment peut-on, avec une âme élevée, rejeter de tels moyens?.....

Dans le Bélisaire de M. Marmontel, on voit aussi Gélimer, et ce personnage qui ne paroît qu'un moment,

a généralement déplu : non-seulement parce qu'il n'est pas assez noble, et qu'il appelle Bélisaire *mon camarade*, mais parce qu'il reçoit Bélisaire (et de premier mouvement) à bras ouverts, *l'arrose de larmes*, etc, ce qui manque absolument de raison, de naturel et de vraisemblance ; car ce Gélimer n'est qu'un philosophe misanthrope, cultivant son jardin, et que Bélisaire rencontre fortuitement dans un village ; et l'on sait que la clémence n'est pas la vertu caractéristique des philosophes : non-seulement ils ne se piquent point *d'oublier les injures*, mais ils n'oublient ni les épigrammes, ni les plus légères contradictions. Il est surprenant que dans un roman, M. Marmontel n'ait fait aucun usage du luth de Gélimer, ni parlé avec quelques détails de son séjour sur la montagne de Pasuca.

Voici ce que dit l'histoire à ce sujet : Pharas, l'un des lieutenans de Bélisaire, sachant que Gélimer, sur sa montagne, souffroit toutes les horreurs de la famine, lui écrivit pour l'engager à se livrer à la générosité de Justinien. Gélimer lui répondit qu'il regardoit comme le dernier des maux de devenir l'esclave d'un ennemi qu'il abhorroit, et qui l'avoit détrôné. Cependant il demanda à Pharas, *un pain, une éponge, et un luth :* le *pain*, parce qu'il n'en avoit pas vu depuis trois mois ; l'*éponge*, pour essuyer le sang de ses blessures ; le *luth*, pour chanter ses malheurs. J'ai rendu compte, dans mon ouvrage, de quelques autres traits historiques relatifs à ce prince.

J'invite les jeunes littérateurs et les peintres à relire l'histoire du Bas-Empire, qui n'est point assez con-

nue : à travers beaucoup d'atrocités, de meurtres, de mutilations, qui rendent cette lecture très-pénible, on trouvera cependant des faits extraordinaires, de beaux caractères, des scènes touchantes, et des sujets de tragédies, de poëmes, de romans historiques et de tableaux d'un grand genre.

Quoi qu'on en puisse dire dans le Journal de l'Empire et dans quelques autres, les romans historiques seront, à mérite égal, toujours préférés aux autres ; eux seuls ont fait la réputation des romanciers français les plus célèbres : mademoiselle de Scudery, la Calprenède, mademoiselle de la Force, madame de la Fayette, mademoiselle de Lussan, madame de Grafigny, etc. ; jusqu'ici, tout ce qu'on a pu dire contre ce genre, c'est qu'il confond des fictions

avec des faits réels. Je répéterai aussi que la vérité historique se trouve bien plus altérée dans les poëmes épiques, et surtout dans les tragédies, où les règles de l'art dramatique forcent toujours à changer les lieux, à brouiller les temps, etc. J'ajouterai que, dans les romans, de petites notes, et à la fin une notice historique, préviendront toute confusion, et laisseront des idées nettes sur les faits historiqués; de sorte que ceux qui ne lisent point l'histoire acquerroient au moins quelqu'instruction en s'amusant.

Personne, en lisant ces ouvrages, ne prend pour des faits historiques les scènes d'amour, les déclarations, les conversations, les harangues, les réflexions des personnages, etc.; ainsi, il n'est nullement nécessaire de multiplier les notes. C'est dans les

livres d'histoire que l'on est souvent trompé par les harangues et les discours, que dans ces graves ouvrages on doit croire véritables, et qui sont presque toujours inventés. On pourroit dire sans exagération, que, sous le seul rapport de la vérité des faits et des sentimens, l'histoire est souvent beaucoup plus trompeuse que les romans historiques. Les romans véritablement répréhensibles et dangereux, sont les histoires infidèles (1).

Le beau roman de *Séthos* (de l'abbé Terrasson) est un *roman historique*:

(1) Je n'en conclus assurément pas que la lecture des romans *historiques* soit préférable à celle de l'histoire; je pense, au contraire, qu'on ne doit faire dans la jeunesse que des lectures sérieuses, et qu'il faut réserver les romans, même les plus moraux, comme d'agréables délassemens, pour l'âge mûr.

morale, intérêt, instruction, style sage et pur, il réunit tout. C'est le seul bon ouvrage du dernier siècle, auquel les philosophes ayent rendu pleine justice, et ce fut uniquement par équité et par amitié pour l'auteur, car les principes en sont parfaits. On dit néanmoins que l'auteur étoit philosophe, dans le sens attaché alors à ce mot; si cela est, il faut convenir franchement qu'un philosophe du dix-huitième siècle a fait un excellent livre et parfaitement pur. Dans cet ouvrage, l'auteur voulut placer, dans un cadre romanesque, plusieurs faits historiques très-frappans, et de profondes recherches sur les coutumes, les mœurs des Egyptiens, les initiations, etc.: il a parfaitement atteint son but; l'ouvrage est aussi instructif qu'intéressant et agréable.

Ce roman a donné l'idée d'*Anacharsis*, ouvrage savant, estimable et très-utile, mais dont la partie romanesque manque d'imagination, et dont une infinité de détails curieux en eux-mêmes n'étoient pas faits pour entrer dans un ouvrage auquel on a donné la forme d'un roman ; mais c'est toujours *un roman historique*, et l'un de ceux qui honorent le plus ce genre. On peut regarder aussi *Télémaque* comme un roman historique, puisqu'il est entièrement fondé sur des fictions consacrées et connues.

Le charmant roman des *Lettres Péruviennes* est historique. Madame de Grafigny, avec un art admirable, y a placé la description la mieux faite et la plus exacte des coutumes, des usages, des mœurs des Péruviens, la peinture de la chute de cet empire, etc. : ce sont ces mœurs sin-

gulières, les préjugés de l'ignorance, l'éducation reçue dans le temple du Soleil, qui donnent tant de naïveté, tant de charme à la touchante sensibilité de Zilia. Si tout ce fonds n'étoit pas historique ; si ces mœurs, cette éducation, cette fausse religion, cette adoration du Soleil, ces princes fils du Soleil, cette révolution d'un puissant empire, séparé de tous les autres, inconnu aux autres parties du monde ; si toutes ces choses eussent été créées par l'auteur, on auroit trouvé cette invention bizarre, dénuée de toute vraisemblance, et l'ouvrage eût perdu la moitié de son prix.

La *Reine de Navarre* de mademoiselle de la Force, est un roman plein d'intérêt et d'imagination. On y retrouve tous les traits historiques les plus frappans de ce temps ; mais si l'on ôtoit de cet agréable ouvrage

les noms de François premier, de la reine de Navarre, du connétable de Bourbon, de la duchesse d'Angoulême, de Charles-Quint, etc., en y trouvant toujours beaucoup de talent, on le liroit avec beaucoup moins de plaisir. Il y a donc un intérêt particulier dans le genre même; et pourquoi vouloir en priver les lecteurs? Je crois, au contraire, que tout roman d'un genre très-noble et très-élevé, a nécessairement besoin d'un fonds historique; la raison en est simple : les héros des scènes vulgaires, ou bourgeoises, ou comiques, peuvent être représentés sous des noms d'invention, on les retrouve partout. Mais on ne rencontre pas communément, dans la société, des personnages véritablement héroïques; ceux-là ne paroîtront vrais, et par conséquent n'intéresseront que lors-

que leurs noms rappelleront des idées de grandeur et des actions éclatantes : ces actions, retracées dans le roman, seront pour le lecteur le gage des actions du même genre inventées par l'auteur. Et quel avantage inestimable de pouvoir, à l'aide de l'histoire, donner ainsi de la vraisemblance à des fictions morales et touchantes !....

Voilà pourquoi, dans le beau siècle de Louis XIV, on n'aimoit que ce noble genre de romans; on vouloit croire pleinement à la vertu qu'on admiroit. Le Bélisaire de M. Marmontel est un *roman historique*, et ses critiques même ne le lui ont pas reproché.

Comme je l'ai déjà dit, ce n'est que depuis cinq ou six ans que quelques gens de lettres ont tout à coup découvert que ce genre d'ouvrage

est *mauvais* et pernicieux. L'un d'eux a même dit qu'on ne faisoit des romans historiques que faute d'imagination. C'est précisément tout le contraire : il faut infiniment plus d'imagination et plus d'art pour joindre des scènes et des fictions intéressantes à des faits historiques, pour bien développer et bien soutenir de grands caractères connus, pour bien peindre les mœurs du temps où l'on se transporte, que pour tout inventer. Cette vérité est si frappante, qu'elle n'a pas besoin d'être développée.

Des romans très-brillans d'imagination sont : La *Reine de Navarre*, les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, les *Lettres Péruviennes*, *Séthos*, et beaucoup d'autres.

Personne encore n'a dit que le

Tasse, les autres poètes épiques et tous les grands auteurs tragiques soient dépourvus d'imagination, quoique tous les sujets de leurs ouvrages soient tirés de l'histoire.

La seule littérature française offre un grand nombre de bons romans historiques : les Anglais n'en ont point ; les Allemands, imitateurs des Anglais, traduisent les nôtres et n'en font pas. En littérature, ne proscrivons rien ; un genre de plus est une richesse ; et pour nous celle des romans historiques en est une nationale.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE.

LIVRES

Qui se trouvent chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

OUVRAGES DE MADAME DE GENLIS.

ALPHONSE, ou le Fils naturel. (*Sous presse.*)

ADÈLE ET THÉODORE, ou Lettres sur l'Education, 3 vol. in-8. 15 f.

— Le même, 4 vol. in-12. 10 f.

ALPHONSINE OU LA TENDRESSE MATERNELLE, 2 vol. in-8. 9 f.

— Le même, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

ANNALES DE LA VERTU, ou Histoire universelle, iconographique et littéraire, pour servir à l'éducation de la Jeunesse, et à l'usage des Artistes et des jeunes Littérateurs, 3 vol. in-8. 18 f.

— Les mêmes, 5 vol. in-12. 12 f. 50 c.

BÉLISAIRE, 1 vol. in-8.

— Le même, 2 vol. in-12.

CHEVALIERS (les) DU CYGNE, ou la Cour de Charlemagne, nouvelle édition, 3 volumes in-8. 12 f.

— Le même, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

COMTE (le) DE CORKE, ou la Séduction sans artifice, suivi de six Nouvelles, 2 volumes in-12. 3 f 60 c.

DISCOURS MORAUX sur divers sujets, et particulièrement sur l'Education, 1 vol. in-8. 4 f.

— Les mêmes, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

DUCHESSE (la) DE LA VALLIÈRE, 1 volume in-8., 7e édition. 5 f.
— Le même, in-8., papier vélin. 10 f.
— Le même, 2 vol. in-12., 8e édition. 4 f.
HERBIER MORAL, ou Recueil de Fables nouvelles, et autres Poésies fugitives, suivies d'un recueil de Romances d'Education, in-8. 3 f.
— Le même, 1 vol. in-12. 2 f.
LEÇONS D'UNE GOUVERNANTE, deux volumes in-8. 10 f.
L'ÉPOUSE IMPERTINENTE PAR AIR, suivie de la Femme philosophe et du Mari corrupteur, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.
MADAME DE MAINTENON, pour servir de suite à l'histoire de la Duchesse de la Vallière, 1 vol. in-8. 5 f.
— Le même, in-8., papier vélin. 10 f.
— Le même, 2 vol. in-12. 4 f.
MADEMOISELLE DE CLERMONT, nouvelle historique, 1 vol. in-18. 1 f. 20 c.
MÈRES (les) RIVALES, ou la Calomnie, 4 volumes in-8. papier fin. 15 f.
— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.
MONUMENS (les) RELIGIEUX, 1 v. in-8. 3 f. 60 c.
— Les mêmes, papier vélin. 7 f. 20 c.
NOUVELLE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT, 2 parties in-8. brochées en un vol. 4 f. 50 c.
— Les mêmes, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.
NOUVEAUX CONTES MORAUX, et Nouvelles historiques, 4 vol. in-8. 24 f.
— Les Tomes III et IV séparément. 12 f.
— Les mêmes, 6 vol. in-12. 15 f.
— Les Tomes IV, V et VI séparément. 7 f. 50 c.
NOUVELLES HEURES CATHOLIQUES, à l'usage de l'Enfance, 1 vol. in-18. 1 f. 20 c.
PETIT LA BRUYÈRE, ou Caractères et Mœurs

des Enfans de ce siècle, nouvelle édition, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

PETITS (les) EMIGRÉS, ou Correspondance de quelques Enfans, 2 vol. in-8. 8. f.

— Les mêmes, 2 vol. in-12. 5 f.

PHILOSOPHIE (la) CHRÉTIENNE, ou Extraits tirés des Ouvrages de Madame de Genlis, terminés par plusieurs Chapitres nouveaux, 1 vol. in-12. 2 f.

RELIGION (la) considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie, 2 parties, pet. in-8. 4 f.

SAINCLAIR, ou la Victime des Sciences et des Arts, nouv., 1 vol. in-18. 1 f. 25 c.

SIÉGE (le) DE LA ROCHELLE. 2 vol. in-12. 5 f.

SOUVENIRS DE FÉLICIE L***, 2 vol. in-12. 5 f.

SUITE DES SOUVENIRS DE FÉLICIE L***, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c.

THÉATRE DE SOCIÉTÉ, 2 vol. in-8. 10 f.

VEILLÉES (les) DU CHATEAU, 2 vol. in-8. 12 f.

— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

VOEUX (les) TÉMÉRAIRES, ou l'Enthousiasme, 2 vol. in-8. 8 f.

— Les mêmes, 3 vol. in-12. 5 f.

LIVRES DIVERS.

Abrégé du Système de la Nature de Linné, Histoire des Mammaires, ou des Quadrupèdes et Cétacées, par Gilibert, 1 v. in-8., avec 70 grav. en taille-douce. *Lyon*, 1805. 7 f. 50 c.

Agriculture prratique des différentes parties de l'Angleterre, par M. Marschal, 5 vol. in-8., et atlas in-4. 36 f.

Alfred, ou les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister, trad. de l'allemand de Goethe, auteur de Werter, 3 vol. in-12. 5 f.

Alphabet (l') raisonné, ou Explication de la figure des lettres, par M. l'abbé Moussaud; ouvrage orné de fig. en bois, avec plus de cinquante caractères anciens, étrangers ou de nouvelle invention, gravés sur acier, et une planche en taille-douce, contenant la collection des uns et des autres, 2 vol. in-8. 10 f.

Amusemens curieux et divertissans, par Ducry, 2 vol. in-12. 3 f.

Angleterre (l') ancienne, ou Tableau des mœurs, usages, habillemens, etc. des anciens Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands, 2 vol. in-4., dont un de planches. 21 f.

Anna, ou l'Héritière galloise, par l'auteur de Rosa, trad. de l'anglais, 2 vol. in-12, fig. 8 f.

Année (l') champêtre, par Dardène. 3 volumes in-12. 7 f.

Année (une) mémorable de la vie de Kotzbue, 2 vol. in-18. 2 f. 50 c.

Aristippe, quelques-uns de ses contemporains, par Wiéland, trad. par Henri Coiffier, 7 vol. in-12, portraits. 12 f.

Aphorismes politiques de J. Harrington, trad. de l'anglais. 1 f. 20 c.

Arundel, trad. de l'anglais de l'auteur de Henri, par B. Ducos, 2 vol. in-12, fig. 4 f.

Atlas d'Histoire naturelle, ou Collection de trente-six tableaux relatifs à la Zoologie, à la Botanique et à la Minéralogie, avec une préface contenant l'explication des tableaux, et indiquant la manière de s'en servir, par Charles Chaisneau, in-fol., sur beau papier nom de Jésus. 15 f.

Aventures (les) de Robinson Crusoé, 2 volumes in-12, fig. 5 f.

Aventures de Télémaque, avec les notes de Coste, 1 vol. in-12, fig. 3 f.

— Les mêmes, nouv. édition, 1 volume in-12, fig. 2 f. 50 c.

— Les mêmes, anglais et français, 4 volumes in-12. 6 f.

— Les mêmes, italien et français, 4 volumes in-12. 7 f.

— Les mêmes, en italien, 2 vol. in-12. 3 f.

Aventures de Don Quichotte, 6 vol. petit in-12. 12 f.

Aventures de Leguat, 2 part., in-12. 1 f. 50 c.

Aveux (les) de l'Amitié, par E. Debon, 1 vol. in-12. 1 f. 80 c.

Azalaïs et le gentil Aymar, histoire provençale, traduite d'un ancien manuscrit provençal, par Fabre d'Olivet, 3 vol. in-12, figures et musique. 12 f.

Balance (la) naturelle, ou Essai sur une loi universelle, appliquée aux sciences, arts et métiers, et autres moindres détails de la vie commune, par A. de la Salle, 2 vol in-8. 12 f.

Bélinde, roman traduit de l'anglais, de Maria Edgeworth, auteur de l'Education pratique, par Octave Ségur, 4 vol. in-12. 6 f.

Bibliothèque Universelle des Romans, 192 vol. in-12., br, en 96. 192 f.

Bibliothèque (Nouvelle) des Romans, par une société de gens de lettres, composée de madame de Genlis, de MM. Deschamps, Desfontaines, Legouvé, Moilin, Vigée, etc. Sept années, formant 112 vol. in-12. 175 f.

Bibliothèque de Ville et de Campagne, 12 vol. in-12. 30 f.

Botanique des Enfans, ou Histoire naturelle générale et particulière du règne végétal, suivie d'un Vocabulaire de tous les termes techniques, 1 vol. in-8., avec gravure représentant plus de 400 sujets. 8 f.

Busiris, ou le Nouveau Télémaque, 2 volumes in-12. 3 f.

Cabinet des Fées, ou Collection des meilleurs Contes de Fées et autres Contes merveilleux, 41 vol. in-8., ornés de 120 jolies figures de Marillier. 150 f.

— Le même, tomes 38 à 41, qui contiennent la suite des Mille et une Nuits, 4 vol in-8. 15 f.

— Le même, 41 vol. in-12. avec les mêmes figures. 100 f.

— Le même, tomes 38 à 41, 4 vol. in-12. 10 f.

Calendrier de Flore, ou Etudes de fleurs d'après nature, par mad. Victorine de Chastenay, ouvrage élémentaire contenant la succession la mieux indiquée de toutes les plantes qui naissent et fleurissent dans les différens mois de l'année, avec l'explication claire et précise du Système de Linné, 3 vol. in-12. 15 f.

— Le même, tome troisième, 6 f.

Camille, ou Lettres de deux Filles de ce siècle, 4 vol. in-12. 7 f. 50 c.

Cantatrice (la) par infortune, trad. de l'italien, 3 vol. in-12. 5 f.

Caroline de Lichtfield, ou Mémoires extraits des papiers d'une famille prussienne, publiée par mad. de Montolieu, deuxième édition, revue, corrigée et augmentée d'un vol. par l'auteur, avec la musique des romances, 3 vol. in-12. 5 f.

Cataractes (les) de l'Imagination, ou le Monstre des monstres, par M. Epiménide l'Inspiré, 4 vol. in-12. 10 f.

Célestine, ou les Epoux sans l'être, par B. de la L...., auteur de la Nuit anglaise, 4 volumes in-12. fig. 6 f.

Cent (les) Nouvelles nouvelles, par madame de Gomez, 20 vol in-12. pet. pap. 24 f.

Château (le) de Duncan, ou l'Homme invisible, 2 vol. in-12. fig. 3 f.

Chaumière (la) Indienne, par M. Bernardin de Saint-Pierre, avec la traduction italienne, par A. Bruner, un vol. in-12. 2 f.

Chevaliers (les) des sept montagnes, ou Aventures arrivées dans le treizième siècle, traduites de l'allemand par J. N. E. de Bock, 3 vol. petit in-12. pap. vélin. 6 f.

Choix d'Anecdotes anciennes et modernes, recueillies des meilleurs auteurs, troisième édition, 5 vol. 6 f.

Chrysostôme, père du Jérôme de M. Pig.... Lebrun, Paris, 1806, deuxième édition, 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

Clémence, roman moral, par l'auteur de Zénobie, 3 vol. in-12. 6 f.

Clémence de Villefort, 2 vol. in-12 3 f.

Composition des paysages sur le terrain, ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en y joignant l'utile et l'agréable, par Girardin, 4e édition in-12. 2 f. 50 c.

Comte (le) de Valmont, ou les Egaremens de la raison, 12e édition, ornée de gravures, 6 vol in-12. Paris, 1807. 18 f.

Confessions de J. J. Rousseau, 6 volumes in-12. 7 f. 50 c.

Confiseur (le) moderne, ou l'Art du Confiseur et du Distillateur, contenant toutes les opérations du Confiseur, du Distillateur, et en outre les procédés généraux de quelques arts qui s'y rapportent, particulièrement ceux du Parfumeur et du Limonadier; ouvrage enrichi de plusieurs recettes nouvelles, et mis à la portée de tout amateur, par J. J. Machet, Confiseur et Distillateur, 1 vol. in-8. 2e édition. 6 f.

Connoissance de la Mythologie, par demandes et

par réponses, augmentée des traits d'histoire qui ont servi de fondement à tout son système, avec une table servant de Dictionnaire de la Fable, un vol. petit in-8. 2 f.

Contes (nouveaux) moraux de Marmontel, 4 vol. in-12. 6 f.

Contes de Bocace, 10 vol. in-18. 10 f.

Conversations amusantes, par madame de F...., chanoinesse de ..., 3 vol. in-18. fig. 3 f.

Cours Théorique et Pratique des opérations de banque et des nouveaux poids et mesures, titres et monnoies, par J. Neveu, professeur de mathématiques, etc. 1 vol. in-8. 5 f.

Cours élémentaire de tactique navale, par Audibert Ramatuelle, ancien officier de la marine française, 2 vol in-4., dont un de planches. 30 f.

Cours d'Arabe, moderne par A. Herbin, 1 vol. in-4. avec planches en taille-douce, grand raisin. 30 f.

Cours de Rhétorique et de Belles-Lettres, par Hugues Blair, trad. de l'anglais par F. Prévôt, Genève, 4 vol. in-8., 1808. 18 f.

Cuisinière (la) Bourgeoise, nouvelle édition, 1 vol. in-12. 1 f. 80 c.

Cultes (des) qui ont précédé et amené l'Idolâtrie, ou l'Adoration des figures humaines, par J. A. Dulaure, 1 vol. in-8. 5 f.

Cultivateur (le) Anglais, Œuvres choisies d'Agriculture et d'Economie rurale et politique, d'Arthur Young, traduit de l'anglais par MM. Lamarre, Benoît et Billecoq, avec des notes par M. de la Lauze, coopérateur du Cours d'Agriculture de Rozier, 18 vol. grand in-8. avec des notes, des tableaux, et un grand nombre de planches en taille-douce, gravées par Tardieu. 108 f.

Décaméron (le) Français, par M. d'Ussieux, 2 vol. in-12. 3 f.

Denneville, ou l'Homme tel qu'il devroit être, par Darnaud, 3 vol. in-12, ornés de 7 fig. 7 f. 50 c.

Description des cols, ou passages des Alpes, 2 vol. in-8. 6 f.

Diable Boiteux (le nouveau), tableau philosophique et moral de Paris, au commencement du dix-neuvième siècle, par l'auteur des Fêtes et Courtisanes de la Grèce, nouvelle édition, corrigée et augmentée, 4 volumes in-12. figures. 7 f. 50 c.

Dictionnarium universale, latino-gallicum, etc., feu Boudot, 20e et bonne édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, 1 vol. in-8., 1807. 7 f.

Dictionnaire universel, français-latin, 11e et bonne édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, in-8. 1807. 7 f.

Dictionnaire universel des Synonymes de la langue française, publiés jusqu'à ce jour, par Beauzée, Roubaud, Girard et autres écrivains célèbres, deuxième édition, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Dictionnaire français-espagnol, et espagnol-français, par Gattel, 2 vol. in-4. 33 f.

Dictionnaire de poche, anglais-français, et français-anglais, d'après Nugent, par Chompré. Paris, 1805, 2 vol. in-16. 7 f.

Dictionnaire de poche, espagnol-français, et français-espagnol, par Gattel, 2 vol. in-16. Paris, 1806. 7 f.

Dictionnaire de poche, italien-français, et français-italien, par J. Martinelli, 2 volumes in-16. 7 f.

Dictionnaire historique et géographique de la France, 6 gros vol in-8. 18 f.

Dictionnaire des Plantes alimentaires, 2 vol. in-8. 10 f.

Dictionnaire de la Suisse, contenant une description de ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays; l'ancienne constitution des cantons, un précis de leur Histoire, une notice de leurs productions, etc., 3 volumes in-8., carte. 7 f. 50 c.

Dictionnaire des termes techniques de la Botanique, à l'usage des élèves et des amateurs, dans lequel on rectifie les erreurs des livres du même genre, qui l'ont précédé, par Mouton-Fontanille, 1 vol. in-8. 5 f.

Dictionnaire élémentaire de botanique, par Bulliard, revu par Richard, 1 vol. in-8. fig. 7 f.

Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle, par d'anciens professeurs. Paris, 1807, 2 gros vol. in-8. 16 f.

Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare, nouv. édit., considérablement augmentée, 8 vol. in-4. 120 f.

Discours préliminaire du nouveau Dictionnaire de la langue française, par Rivarol, in-4. 6 f.

Divorce (le), le faux Révolutionnaire, et l'Héroïsme des femmes, trois nouvelles, par M. Fiévée, 1 vol. in-12. 2 f.

Droit des Gens, par Watel, 3 volumes in-12. 7 f. 50 c.

Don Carlos, infant d'Espagne, tragédie en 5 actes, trad. de l'allemand de Schiller, par Adrien Lezay, 1 vol. in-8. 3 f.

Du Jury en France, par Bonnet, in-8. 1 f. 50 c.

Du vrai principe actif de l'Economie politique, par Herrenschwand, 1 vol in-8. 2 f.

Economie (de l') politique morale de l'espèce humaine, par Herrenschwand, 2 vol. in-8., grand papier. 10 f.

Economie politique moderne, Discours fondamental sur la population, par Herrenschwand, grand in-8., édit. de Londres. 5 f.

— Le même, in-8., petit caractère. 3 f.

Education pratique, trad. de l'anglais, de Maria Edgeworth, par Pictet, nouv. édition, augmentée, 2 vol. in-8. 6 f.

Elémens (nouveaux) de Géographie et d'Histoire, contenant les principes d'astronomie, de physique et d'histoire naturelle; la France ancienne et sa nouvelle division en 108 départemens, par J. Borel, troisième édit. enrichie de 7 cartes géographiques, 1 vol. in-12, 1804. 2 f. 50 c.

Elémens de législation naturelle, par Perreau, 1 vol. in-8., gr. pap. 5 f.

Elfrida, ou l'Ambition paternelle, trad. de l'angl. par Moreau, 3 vol. in-12, fig. 5 f.

Eloges historiques, par Vicq-Dazir, recueillis et publiés avec des notes et un discours sur sa vie et ses ouvrages, par J. L. Moreau (de la Sarthe), 3 vol. in-8. 18 f.

Emile, ou l'Education, par J. J. Rousseau, 4 vol. in-12, fig. 8 f.

— Le même, 4 vol. pet. in-12. 5 f.

— Le même, 6 vol. in-18. 6 f.

— Le même, 4 vol. gr. raisin, jolie édit. 10 f.

Emploi (de l') de l'argent, 1 vol. in-8. 3 f.

Encyclopédie des Enfans, ou Abrégé de toutes les sciences, à l'usage des écoles des deux sexes, par J. A. Masson, édition ornée d'une mappemonde, et de dix planches représentant 108 figures, gravées par P. F. Tardieu. Paris, 1807, 1 vol. in-8. 7 f.

Enfans (les) de l'Abbaye, par mad. Regina Maria Roche, trad. de l'anglais, par André Morellet, deuxième édit. 6 vol. in-12. 12 f.

Esprit de madame de Genlis, ou portraits, caractères, maximes et pensées extraits de tous ses ouvrages, par M. Demonceaux, in-12. 2 f. 50 c.

Esprit (l') du Caveau, ou Choix de chansons et pièces fugitives de Collé, Piron, Gallet, Favart, l'Attaignant, etc. 2 vol. in-18, fig. 2 f. 50 c.

Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France, avec des notes sur quelques événemens et quelques institutions, par C. F. Beaulieu, 6 vol. in-8. 30 f.

— *Idem.* tom. 3 à 6 séparément. 20 f.

Essai sur le galvanisme, suivi d'expériences, par Aldini, 2 vol. in-8., fig. 12 f.

Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide, ou Précis de l'histoire générale de l'Archipel des Canaries, par Borry de Saint-Vincent, officier français, 1 vol. in-4., avec 7 planches en taille-douce et 3 cartes géographiques. 15 f.

Etat de la Culture en France, et améliorations dont elle est susceptible, par de Pradt, 2 vol. in-8. 6 f.

Etude du cœur humain, suivie des cinq Semaines d'un journal écrit sur les Pyrénées, in-12. 2 f. 50 c.

Etude sur Molière, ou Observations sur les ouvrages de cet auteur, et sur sa manière de jouer ses pièces, par Cailhava, in-8. 3 f. 60 c.

Eva, roman trad. de l'anglais d'Isabelle Kelly, 3 vol. in-12. 5 f.

Examen de l'Esclavage en général, et particulièrement de l'esclavage des Nègres dans les colonies françaises de l'Amérique, par Vincent Collion, 2 vol. in-8. 7 f. 50 c.

Expériences sur la Circulation du sang, par Spallanzani, trad. de l'italien, par E. Tourdes, docteur en médecine, précédées d'une notice et

de la vie littéraire de l'auteur, 1 vol. in-8. pl. 4 f.

Exposition de la Théogonie et Mythologie des anciens, 1 vol. in-8. 3 f.

Fables de Mancini-Nivernois, 2 vol. in-8. 8 f.

— Les mêmes, 2 vol. in-8. pap. vél. 12 f.

— Les mêmes, 2 vol. in-18. pap. vél. 9 f.

Flambeau (le) de la Sagesse et de la Religion, pour la jeunesse et l'âge mûr; ou l'honnête homme et l'homme religieux, proposé pour modèle dans toutes les actions et les circonstances de la vie. Paris, 1806. 1 vol. in-12. 2 f.

Flore du nord de la France, ou Description des plantes indigènes, par Roussel, 2 v. in-8. 10 f.

Galerie de l'ancienne Cour, ou Mémoires-Anecdotes pour servir à l'Histoire de Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, 8 vol. in-12. 16 f.

Galerie Militaire, ou Notice historique sur les généraux qui ont commandé les armées françaises, depuis le commencement de la révolution française jusqu'en l'an 13, par Beaumont et Babié, 7 vol. in-12. portraits. 24 f.

Guerre (la) des Dieux, poëme en dix chants, d'*Evariste Parny*, membre de l'Institut, nouv. édit. complète, in-18, gr. raisin. 2 f.

— La même, pap. ordinaire. 1 f. 25 c.

Guide de l'Histoire (le), à l'usage de la jeunesse et des personnes qui veulent le lire avec fruit, ou l'écrire avec succès, 3 vol. in-8. 15 f.

Héloïse (la nouvelle), ou Lettres de deux amans, etc., par J. J. Rousseau, 6 vol. in-12. figures. 9 f.

Henriade (la) de Voltaire, avec les Commentaires de la Beaumelle, 1 vol. in-12. 2 f.

Henri, traduit de l'anglais, par B. Ducos, 6 vol. in-18. 6 f.

Herman d'Una, ou Aventures arrivées au com-

mencement du quinzième siècle, dans le temps où le tribunal secret avoit le plus d'influence, trad. de l'allemand, par J. N. E. de Bock, 2 vol. in-12. fig. 4 f.

Histoire d'Agathon de Wiéland, traduction nouvelle et complète, par F. D. Pernay, 3 vol. in-12. 6 f.

Histoire du sage Danichmen, favori du Sultan Scha-Gebal, et des trois Calenders, ou l'Egoïste et le Philosophe, trad. de l'allem. de Wiéland, 2 vol. in-8. ornés de 6 gravures. 9 f.

— Le même, 2 vol. in-12, fig. 4 f. 50 c.

Histoire de Grandisson, 7 volumes in-18. figures. Cazin. 14 f.

Histoire de l'Empire de Russie, sous le règne de Catherine II, et à la fin du dix-huitième siècle, par M. Tooke, trad. de l'anglais sur la deuxième édition, par M. S..... avec les corrections de M. Imirnove, aumônier et secrétaire de l'ambassade de Russie à Londres, et revue par M. Leclerc, 6 vol. in-8. 27 f.

Histoire des Animaux d'Aristote, texte grec, et traduction française, accompagnée de notes, par Camus, 2 gros vol. in-4. 36 f.

Histoire du Tribunal Secret, d'après les lois et les constitutions de l'Empire Germanique, par J. N. E. de Bock. un volume petit in-8. fig. 1 f. 50 c.

Histoire de la Décadence de la Monarchie française, par J. L. Soulavie aîné, 3 vol. in-8. fig. et atlas in-4. 15 f.

Histoire d'Elisabeth, reine d'Angleterre, 5 vol. in-8. 20 f.

Histoire des Empereurs Romains, par Crevier, 6 vol. in-4. avec cartes. 54 f.

Histoire de l'Empire Ottoman, par Mignot, 4 vol. in-12. 8 f.

Histoire de France, par Velly, Villaret et Garnier, 30 vol. in-12. 75 f.

Histoire de Gilblas, 6 vol. in-18. Lille. 6 f.

— Le même, 8 vol. avec 29 figures. Paris. 12 f.

Histoire de Gusman d'Alfarache, par Lesage, 2 vol. in-12. fig. 5 f.

Histoire générale de Hongrie, par Sacy, 2 vol. in-12. 5 f.

Histoire des Plantes, par Bauhin, nouv. édit. revue par Gilibert, 2 vol. in-8. fig. 12 f.

Histoire des Suisses, trad. de l'all. de J. Muller, 12 vol. in-8. Lausanne. 36 f.

Homme (l'), ou le Tableau de la Vie, Histoire des passions, des vertus et des événemens de tous les âges, 2 vol. in-12 fig. 3 f.

Homme (de l') considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux; par J. C. de la Métherie, auteur de la Théorie de la Terre, 2 vol in-8. 12 f.

Improvisateur (l') Français, par Sâlentin (de l'Oise), 21 vol. in-12. 63 f.

Influence de la Chaire, du Théâtre et du Barreau, dans la société civile, par Boïeldieu, avocat, 1 vol. in-8. 2 f. 50 c.

Introduction à l'Etude de la Politique, aux Finances et au Commerce, par Beausobre, 3 vol. in-12. 6 f.

Italien (l') ou le Confessionnal des Pénitens noirs, par Anne Radcliffe, traduit de l'anglais par André Morellet, 3 vol. in-12. fig. 6 f.

Jacques le Fataliste et son Maître, par Diderot, nouv. édit. très-correcte 2 vol. in-12. fig. 4 f.

Jérusalem délivrée, poëme du Tasse, trad. de l'italien, par Lebrun, nouv. édit., revue et corrigée par l'auteur, 2 vol. in-12. fig. 25 f.

— La même, 2 vol. in-12, ornée d'un portrait à chaque chant, nouv. édit. Paris, 1808. 6 f.

Julia, ou les Souterrains du Château de Mazzini, par Anne Radcliffe, 2 vol in-12. fig. 3 f. 60 c.

Langue (la) des Calculs, ouvrage posthume et élémentaire, imprimé sur les manuscrits autographes de l'auteur, par Condillac, 1 vol. in-8. 6 f.

Laure, ou l'Amour et les Systêmes, 5 gros vol. in-18. fig. 7 f. 50 c.

Lectures pour les enfans, ou Choix de petits Contes, également propres à les amuser et à leur inspirer le goût de la lecture, 5 vol. 3 f.

Lettres d'un voyageur sur les côtes d'Espagne, d'Angleterre et de France, 2 vol. in-8. petit papier. 4 f.

Lettres de madame Dunoyer, 12 gros volumes in-18. 18 f.

Lettres sur les Principes élémentaires d'Education, trad. de l'angl. de mad. Hamilton, par L. C. Chéron, 2 vol. in-8. 7 f. 50 c.

Lettres et Epîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abeilard, 2 vol. petit in-8. 3 f.

— Les mêmes, 2 vol. in-18. 2 f.

Lettres sur l'Italie, par M. Desbrosses, avec des notes relatives à la situation actuelle de l'Italie, 3 vol. in-8. 12 f.

Lettres sur les Etudes, ou Conseils à un jeune homme qui veut perfectionner son Education, par Delpierre du Tremblay, deuxième édition, 1 vol. in-12. 1 f. 20 c.

Lettres de Madame de Sévigné à sa fille et à ses amis; nouv. édit. mise dans un meilleur ordre, enrichie d'éclaircissemens et de notes historiques, augmentées de lettres, fragmens, notices, etc. par Grouvelle, 11 vol. in-12. Paris, 1806. 36 f.

— Les mêmes, 7 vol. in-8. papier fin d'Angoulême. 54 f.

Lettres de mademoiselle de Tourville à mad. la comtesse de Lénoncourt, 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.

Liaisons (les) dangereuses, nouv. édit., ornée de 15 gravures, 2 vol. in-8. Paris, 1808. 18 f.

— Les mêmes, pap. vélin. 36 f.

Littérature (de la) considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, par madame de Staël-Holstein, deuxième édition, 2 volumes in-8. 7 f. 50 c.

Lorimon, ou l'Homme tel qu'il est, par Darnaud, 3 vol. in-12. fig. 7 f. 50 c.

Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille, 1 vol. in-8. 5 f.

Marguerite de Straford, Roman historique, 5 vol. 9 f.

Maria, ou le Malheur d'être femme, œuvre posthume de Mary Wollstnocraft-Godwin, par B. Ducos, 1 vol. in-12, portrait. 2 f.

Masque (le) de Fer, ou les Aventures admirables du père et du fils, 3 vol. in-12. 2 f. 50 c.

Mélanges Physico-Mathématiques, ou Recueil de mémoires contenant la description de plusieurs machines et instrumens nouveaux de physique, d'économique, etc. par J. B. Bérard, 1 vol. in-8., fig. publiés par ordre du ministre de l'intérieur. 3 f.

Mémoires et Voyages d'un émigré, par M. Belin de Ballu, 3 vol. in-12. 6 f.

Mémoires sur la collection des grands et petits voyages de Thévenot, par Camus, de l'Institut, in-4. 10 f.

Mémoires sur les Colonies, par Malouet, 5 vol. 20 f.

Mémoires en faveur de Dieu, par Delisle de Salles, 1 vol. in-8. 4 f.

Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Au-

triche, épouse de Louis XIII, roi de France; par mad. Motteville, 6 vol. in-12. 12 f.

Mémoires de Gibbon, suivis de quelques Ouvrages posthumes, et de quelques Lettres du même auteur, trad. de l'angl., 2 vol. in-8. 10 f.

Mémoires de mademoiselle de Sternheim, 2 vol. in-12. 4 f.

Mémoires Turcs, par Crébillon fils, 2 parties in-12. 3 f.

Métamorphoses (les) d'Ovide, trad. de J. G. Dubois-Fontenelle, adaptées au texte latin, du P. Jouvenci, avec des notes, nouv. édit., 2 vol. in-12. 5 f.

Ministre (le) de Vakefield, traduction nouvelle, avec les poëmes rendus en vers, et quelques notes par J. G. Ymbert, 2 vol. in-12, fig. 4 f.

Miss Glamour, ou les Hommes dangereux, trad. libre de l'anglais, par T. P. Bertin, 2 volumes in-12, fig. 3 f.

Mon habit mordoré, par M. Kératry, auteur du Voyage de vingt-quatre heures, 2 volumes in-12. 3 f. 60 c.

Motifs des guerres et des traités de paix de la France, sous les trois derniers règnes, par Anquetil, 1 vol. in-8. 4 f.

Natalie de Bellozane, par mad. ***, 2 vol. in-12. 3 f. 60 c.

Nature (de la) et de l'usage des Bains, par H. M. Marcard, trad. de l'allem. par Parant, 1 vol. in-8. 4 f.

Nella, ou la Carinthienne, 3 vol. in-12, fig. 5 f.

Nouvelles historiques, par d'Arnaud, 3 vol. in-12. 7 f. 50 c.

Novelle Morali di Francesco Soave, 2 vol. in-12. 3 f.

Odisco et Félicie, ou la Colonie des Florides, par F. Vernes, 2 vol. in-12, fig. 7 f.

ŒEuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'Histoire Naturelle, la Physiologie et l'Anatomie comparée, 3 v. in-8. et atlas in-fol. 30 f.

ŒEuvres complètes de Condillac, revues et corrigées, par l'auteur, imprimées sur les manuscrits autographes, et augmentées de la Langue des calculs, ouvrage posthum., 31 v. in-12. 60 f.

ŒEuvres philosophiques de Condillac, 5 vol. in-18. 5 f.

ŒEuvres complètes de Crébillon fils, 11 vol. in-12. 24 f.

ŒEuvres de mad. et de mademois. Deshoullières, nouv. édit. augmentée de leur Éloge historique et de plusieurs pièces qui n'avoient pas encore été imprimées, 3 vol. in-18. 4 f.

ŒEuvres complètes de Fielding, 23 v. in-18. 23 f.

ŒEuvres complètes de Florian, 22 vol. in-18. 22 f.

— Les mêmes, papier d'Angoulême, avec 108 fig. 60 f.

ŒEuvres de Gesner, 4 vol. in-18. 4 f.

ŒEuvres complètes de Gorgy, 17 vol. in-18. 17 f.

ŒEuvres de Grécourt, 8 vol. in-18. 8 f.

— Les mêmes, 4 vol. in-18. 4 f.

ŒEuvres diverses de madame de la Fayette, 2 vol. in-12. 2 f. 50 c.

ŒEuvres de Mably, 12 vol. in-8. 36 f.

ŒEuvres choisies de Moncrif, contenant ses Essais sur la nécessité et les moyens de plaire, ses Contes, ses Lettres sur l'usure, et ses Poésies diverses, 2 vol. in-18. 2 f.

ŒEuvres badines de Piron, 1 vol. in-18. 1 f.

ŒEuvres de Virgile, traduction des quatre Professeurs, nouv. éd. 3 vol. in-12, 16 fig. 7 f. 50 c.

ŒEuvres de Virgile, traduites par Desfontaines, 4 vol. in-12. 8 f.

— Les mêmes, 2 vol. in-12, pap. fin. 5 f.

— Les mêmes, 4 vol. in-18. 3 f.

Œuvres de Voltaire, édit. de Palissot, 55 vol. in-8. 220 f.

Œuvres diverses du Baron de Bock, 2 vol. in-12. 4 f.

Œuvres de Mis Burney, contenant Évelina, Cécilia et Camilla, 12 vol. in-12. 24 f.

Œuvres choisies de d'Arnaud, contenant les Épreuves du Sentiment, les Epoux malheureux et les Nouvelles historiques, 11 vol. in-12. 27 f.

Œuvres politiques du comte de Hertzberg, 3 vol. in-8. 10 f.

Œuvres philosophiques et politiques de Th. Hobbes, 2 vol. in-8. 5 f.

Œuvres de Mancini-Nivernois, 10 vol. in-8, Didot. 45 f.

— Les mêmes, pap. vél. 90 f.

Œuvres posthumes du même, 2 vol. in-8. 12 f.

Œuvres de Piron, édit. de Rigoley de Juvigny, 9 vol. in-12. 18 f.

Œuvres d'Anne Radcliffe, contenant la Forêt, les Mystères d'Udolphe, l'Italien, Julia, 16 vol. fig. in-18. 20 fr.

Onanisme (l'), par Tissot, 1 vol. in-12. 1 f. 50 c.

— Le même, 2 vol. in-18.

Opuscules dramatiques, ou Amusemens de campagne, par Sacy, 2 vol. in-8. 6 f.

Paméla, ou la Vertu récompensée, traduit de l'anglais de Richardson, par l'abbé Prévôt, 8 vol. in-12. 10 f.

Philosophie divine appliquée aux vérités immuables que Dieu a révélées de lui-même et de ses œuvres, 3 vol. in-8. 12 f.

Phythographie encyclopédique, ou Flore économique, par M. Willemet, professeur d'hist. natur. et de botaniq. 3 vol. in-8. (1808.) 15 f.

Porte-Feuille volé, contenant le *Paradis Perdu*,

poëme en quatre chants ; *les Déguisemens de Vénus*, etc., par l'auteur de *la Guerre des Dieux*, nouv. édit. in-18. gr. rais. 2 f.

Prairies (des) artificielles d'été et d'hiver, de la Nourriture des brebis et de l'Amélioration d'une ferme dans les environs de Genève, par M. Lullin, 1 vol. in-8. 1806. 5 f.

Principes philosophiques, politiques et moraux, par le colonel de Weiss, sept.e édit. 2 vol. in-8. 7 f. 50 c.

Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'Histoire de la Littérature, par de Laplace, 8 vol. in-12. 16 f.

Pied (le) de Fanchette, ou le Soulier couleur de rose, par Rétif de la Bretonne, 2 vol. in-12. fig. 2 f. 50 c.

Quelques Semaines de Paris, 3 vol. in-12. fig. 5 f.

Rapports (des nes) avec J. J. Rousseau, et de notre Correspondance, par Dussaulx, 1 vol. in-8. 3 f.

Récréations (nouvelles) physiques et mathématiques, contenant ce qui a été imaginé de plus curieux dans ce genre, et ce qui se découvre journellement, par Guyot, nouv. édit. 3 vol. in-8. fig. 18 f.

Récréations morales, dédiées à mad. d'Orléans, par J. M. Hékel, 2 vol. in-12. fig. 3 f.

Relation d'un Voyage à la recherche de la Peyrouse, par Labillardière, 2 vol. in-8., et atlas in-8. 4 f.

Religieuse (la), par Diderot, 1 vol. in-12. 2 f.

Rencontre (la) au Garigliano, ou les Quatre Femmes, trad. de l'allem., par Isabelle Montolieu, 1 vol. in-12. 2 f.

Rôdeur (le), traduit de l'anglais (du Rambler), 4 vol. in-12. 10 f.

Scandinaves (les), poëme en prose, avec des notes, par J. C. Montbron, 2 vol. in-8. fig. 8 f.

Science (la) des personnes de cour, d'épée et de robe, par de Chevigny, continuée par M. de Limier, revue par N. P. Nassuet, 18 v. in-12. fig. 27 f.

Science (la) des jeunes Négocians et Teneurs de livres, par Migneret, 2 vol. in-8. 12 f.

Simple Histoire et sa suite, trad. de l'angl. par Deschamps, nouv. édit. 4 part. in-8. ornée du portrait de mistriss Inchbald. 7 f. 50 c.

Solitaires (les), ou les Effets de l'Education, 2 vol. in-12. 4 f.

Souterrain (le), ou Mathilde, 3 v. in-12. fig. 5 f.

Synonymes Français, par Girard, édition augmentée et enrichie de notes par Beauzée, 2 v. in-12. 5 f.

Système de Sténographie, ou l'Art d'Ecrire aussi vîte que la parole, par Bertin, 1 vol. grand in-8. fig., dernière édit. 9 f.

Tableau de la Grande-Bretagne, 4 vol. in-8. 24 f.

Tarlis et Zélie, 6 gros vol. in-18. 12 f.

Théorie de la Terre, par J. Ch. de la Métherie, nouv. édit. augm. d'une Minéralogie, 5 vol. in-8. planches et portraits. 30 f.

Traité complet sur les Abeilles, par Della Rocca, 3 vol. in-8. fig. 18 f.

Traité de la Culture des arbres fruitiers, trad. de l'angl. de Persyth-Pictet-Mallet, 1 vol. in-8. figur. 7 f.

Traité des Etudes, par Rollin, 4 vol. in-8. 20 f.

— Le même, 4 vol. in-12. 12 f.

Traité d'Optique, à l'usage de l'Ecole Polytechnique, par Lacaille, nouv. édit. in-8. avec planches. 3 f.

Traité de la Peinture, de Léonard de Vinci, nouv. édition, 1 vol. in-8. orné de fig. 9 f.

Traité Elémentaire, ou Principes de Physique,

par Brisson, 4 vol. in-8. fig. 26 f. 50 c.

Traité de la Sphère et du Calendrier, par Rivard, sixième édition, revue et corrigée par J. de Lalande, in-8. 3 f.

Traité sur la manière d'élever sainement les Enfans, trad. de l'allem. de Bœhrer, 1 volume in-8. 1 fr. 80 c.

Vade-Mecum (le) du Botaniste-Voyageur aux environs de Paris, 1 vol. in-12. 4 f. 50 c.

Véritable (le) Esprit de Rousseau, par l'abbé Sabathier de Castres, 3 vol. in-8. 12 f.

Veillées du Tasse, ou le Délire du Génie, manuscrit posthume, trad. de l'italien, par Mimault, 1 vol. in-8. avec le texte. 3 f.

Vie de Marianne, par Marivaux, 3 v. in-12. 6 f.

Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, avec les Commentaires de Blount, 4 vol. in 12. 8 f.

Voyage à Barège et dans les Hautes-Pyrénées, par Dussaulx, deux vol. in-8. 7 f. 50 c.

Voyage à Constantinople et aux îles de l'Archipel, in-8. 3 f. 60 c.

Voyage au Mont-d'Or, 1 vol. in-8. 3 f.

Voyage dans la Caverne du malheur et les repaires du désespoir, trad. de l'allem. de Spiass, 2 vol. in-12. 3 f.

Voyage dans le boudoir de Pauline, 1 vol. in-12. 2 f.

Voyage dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins, par Spallanzani, trad. par Toscan, 6 vol. in-8. fig. 18 f.

Voyage de Néarque, des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate; ou Journal de l'expédition de la Flotte d'Alexandre, trad. de l'anglais, du docteur W. Vincent, par Billecocq, 3 vol. in-8. avec cartes et portraits. 15 f.

Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'Etat de New-Yorck, par l'auteur des Lettres d'un

Cultivateur Américain, 3 vol. in-8. fig. 18 f.

Voyage dans l'Amérique septentrionale, par W. Bartram, trad. de l'angl. par Benoist, 2 vol. in-8. cartes et fig. 9 f.

Voyage en Crimée, et Relation solennelle de l'ambassade de la Russie auprès de la Porte, en 1793, trad. de l'allem., par de Lamarre, 1 vol. in-8. 4 f. 50 c.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du huitième siècle avant l'ère vulgaire, 7 vol. in-8. 18 f.

Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles et possessions ci-devant vénitiennes du Levant, par Grasset Saint-Sauveur, 3 vol. in-8. et atlas in-4. 21 f.

Voyage en Islande, fait par ordre de S. M. Danoise, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans, une description des lacs, rivières, glaciers, etc. etc. trad. du danois, par Gauthier Lapeyronerie, 5 vol. in-8. et atlas in-4. 42 f.

Voyages de John Moore en France, en Suisse et en Allemagne, trad. de l'anglais, 2 vol. in-8. 8 f.

Voyage en Nubie et en Abyssinie, par Bruce, 5 vol. in-4. et atlas de 88 planches. 120 f.

Voyage aux Salines de Bavière, par Barbé-Marbois, 1 vol. in-18. 1 f.

Voyage pittoresque en Suisse et en Italie, par Cambry, 2 vol. in-8. fig. 9 f.

Werther, trad. de l'allem., sur une nouv. édit., par Sevelinges, avec le portrait de Werther, par Boully, 1 vol. in-8. 4 f. 50 c.

— Le même, 2 vol. in-18. 1 f. 50 c.

Woodbury, ou le Nouvel Ariodant, 2 volumes in-12. 4 f.

Livres nouveaux qui se trouvent chez Maradan, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.

Du génie des peuples anciens, ou Tableau historique et littéraire du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, depuis les premiers temps connus jusqu'au commencement de l'ère chrétienne.

Par Madame V. de C********.

4 vol. in-8. prix br. 24 fr. et 30 fr. par la poste.

Madame V. de C.... s'est proposé, dans cet ouvrage, d'étudier les caractères des écrits de l'antiquité, relativement aux époques de leur composition et à l'état respectif des nations qui les ont produits. Les discussions chronologiques n'entrent point dans son sujet; n'ayant à s'occuper que des monumens qui nous restent, elle adopte les résultats qui sont généralement admis. Son travail est divisé par époques, depuis les premiers temps connus jusqu'au commencement de l'ère chrétienne : l'auteur trace la suite des événemens, et l'examen des livres écrits succède, en chaque période, au tableau historique qu'il a esquissé. Examiner, approfondir le génie des peuples anciens; suivre le développement simultané de la civilisation et de la littérature chez toutes les nations de l'antiquité; tracer la route qu'a suivie l'esprit humain, modifié par les climats, les gouvernemens, les mœurs et les coutumes différentes, dans l'espace de quarante siècles, tel est le but que s'est proposé mad. V. de C...; et l'on sent tout ce qu'un pareil dessein exigeoit d'instruction, de jugement, et même de supériorité d'esprit.

Tous les journaux de la Capitale en ont rendu le compte le plus avantageux; le *Journal de l'Empire* en contient un premier extrait, dont voici quelques phrases : « Toute la littérature ancienne » est appréciée dans cet ouvrage avec un goût très-sain et une délicatesse exquise. Dégagé de tout vain esprit de système, il » peut être mis avantageusement entre les mains des jeunes gens. » Ecrit avec le ton de cette scrupuleuse décence, qui est une grâce » de plus dans un livre composé par une femme, il peut contribuer » à l'instruction des jeunes personnes du même sexe : les principes » en sont purs, le style en est agréable, le fonds en est très-riche : » il peut suppléer aux lectures que l'on n'a point faites, et même » ranimer avec fruit les souvenirs des gens les plus instruits ».

Choix des Lettres édifiantes écrites des Missions étrangères, avec des additions, des notes critiques, et un grand nombre d'observations rédigées d'après les voyageurs et les meilleurs ouvrages qui ont paru depuis la publication de ces Lettres.

Par M***, ancien Archidiacre et Vicaire gén. de Soissons.

6 volumes in-8.

Le recueil très-volumineux des *Lettres édifiantes* fut lu avec avidité par les amis de la religion, accueilli, recherché, consulté par

tous les savans de l'Europe, à l'époque où il fut publié. Mais la partie historique de l'état des Missions en absorboit plus de la moitié, et les récits dont les faits étoient accompagnés, contenoient une foule de détails nécessaires alors, et qui ne peuvent plus aujourd'hui piquer l'impatiente curiosité du lecteur, ni lui offrir un intérêt qui alimente et soutienne son attention. On a donc cru nécessaire de reproduire cette collection sous une forme nouvelle, et de la resserrer dans un cadre plus étroit. Retrancher les inutilités, abréger, sans rien rejeter de ce qui est utile et intéressant; suppléer aux omissions, redresser les erreurs; consulter les relations des voyageurs, les mémoires et les ouvrages qui ont paru depuis la publication des lettres de nos missionnaires : telle est la tâche que l'éditeur s'est imposée et qu'il a fournie avec succès. L'histoire des quatre Missions du *Levant*, de l'*Amérique*, de l'*Inde* et de la *Chine*, sera traitée de la même manière et sur un plan uniforme. On y retrouvera, classées naturellement et dégagées de tout accessoire, les observations de nos missionnaires sur les rapports de l'ordre civil et politique avec les usages, les habitudes, les vices, les vertus et le caractère moral des différens peuples qu'ils ont visités; d'importantes recherches sur les monumens antiques et l'origine des peuples primitifs, des anecdotes curieuses, des histoires intéressantes et instructives.

La partie de cet ouvrage, qui comprend les *Missions de la Chine*, paroîtra dans le courant de juin. 3 vol. in-8. prix br. 15 fr. et 18 f. franc de port.

Les autres *Missions* seront successivement publiées. Chacune d'elles formera un recueil particulier et complet.

Les Loisirs de Polymnie et d'Euterpe, ou Choix de Poésies diverses de M. S. C. de Bridel, recueillis et publiés par M. le baron de Bilderbeck.

1 vol. in-8. prix 5 fr. et 6 fr. par la poste.

Le mérite de cet ouvrage a été justement apprécié par les littérateurs les plus distingués. Il nous suffira de rapporter ici quelques fragmens de l'extrait qui en a été publié dans le Mercure de France, du 30 avril 1808, par M. de Bouffiers, dont le suffrage seul est une puissante recommandation. « M. Bridel, dit-il, n'est » pas Français, c'est lui qui nous l'apprend; sans quoi l'on pourroit » aisément le supposer du même pays que J. B. Rousseau, Chaulieu, Thomas et Saint-Lambert... Il ne paroît étranger à aucun genre de poésie, mais il se sent plus entraîné aux accens des » maîtres de la lyre. Ce n'est pas qu'il ne réussisse également dans » la poésie descriptive ou philosophique, et qu'il ne descende même avec honneur jusqu'à l'apologue. On diroit, à sa facilité de » tout exprimer en vers, que la poésie française est sa langue maternelle... Non-seulement presque toutes ses odes sont remarquables par une pompeuse harmonie, par de nobles élans, par » de magnifiques vers, par des strophes dignes de nos meilleurs » poètes; mais à travers ce beau désordre de pensées, sans lequel » une ode n'est pas une ode, on entrevoit un plan, une marche et » des routes secrètes, assez habilement tracées pour que la raison » ne laisse pas que de s'y reconnoître, même quand l'imagination » a l'air de s'y égarer ».

ŒUVRES POSTHUMES DU DUC DE NIVERNOIS, publiées à la suite de son Eloge, par M. François (de Neufchâteau), membre de l'Institut.

4 part. in-8. br. en 2 v. in-8. prix 12 f. et 15 f. par la poste.

Ces deux volumes doivent servir à compléter le recueil des œuvres de cet écrivain distingué par son mérite littéraire et ses vertus, comme par le rang illustre qu'il dut à sa naissance.

L'excellent éloge de l'auteur par M. le sénateur François de Neufchâteau, est à la tête du recueil. Il est accompagné de remarques très-intéressantes sur la maison de Mancini. A la suite viennent les pièces inédites du duc de Nivernois, qui consistent principalement dans sa correspondance avec des personnages célèbres, tels que le cardinal de la Rochefoucauld, le comte de Maurepas, le maréchal de Noailles, le marquis de Mirabeau, Montesquieu, etc. Ces lettres seront d'un intérêt mérité pour ceux qui veulent connoître l'esprit du temps où elles ont été écrites, c'est-à-dire, vers le milieu du siècle dernier.

Les pièces inédites forment la première partie.

La seconde commence avec les œuvres posthumes, et contient les discours académiques; celui que le duc de Nivernois prononça, à sa réception à l'académie française en 1743, et ses réponses aux discours de neuf académiciens. On trouve à la fin quelques mémoires lus à l'académie des inscriptions; un sur la *Politique de Clovis*, et un autre sur l'*Indépendance de nos premiers rois, par rapport à l'Empire.*

La troisième partie contient les Lettres familières du duc de Nivernois. Elles sont toutes des années 1762 et 1763, temps où l'auteur séjournoit en Angleterre. Elles contiennent principalement sa correspondance avec le duc de Choiseul et le duc de Praslin. L'auteur donne dans plusieurs de ces lettres des détails extrêmement curieux sur la politique du gouvernement anglais, dans le temps où il vivoit à Londres.

La quatrième partie est formée de quelques petits vaudevilles, joués à l'occasion des fêtes de Société.

Ces deux volumes sont indispensables pour ceux qui possèdent déjà les huit premiers, et seront agréables aux autres.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MANCINI DE NIVERNOIS, publiées par l'Auteur, et orn. de son port. gravé par St-Aubin. 8 vol. in-8. prix br. 33 fr. et 39 fr. par la poste.

PRÉCIS HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE SUR LE DROIT ROMAIN, avec des notes et des éclaircissemens; trad. de l'anglais d'Alexandre C. Schomberg, membre du Collége de la Magdeleine d'Oxford, par A. M. H. Boulard, notaire à Paris, 2e édition, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12. br. 2 fr. et 2 fr. 50 cent. par la poste.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, ou Tableau historique présentant les vicissitudes des nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le moment où elles ont commencé à être con-

nues; par M. Anquetil. 3e édition revue et corrigée. 12 vol. in-12. prix br. 36 fr. et 45 fr. par la poste.

Histoire de France, depuis l'établissement des Gaule jusqu'à la fin de la Monarchie; par M. Anquetil. 14 vol. in-12. prix br. 42 fr. et 52 fr. 50 c. franc de port.

Corinne, ou l'Italie; par Madame de Staël. 3e édit. 3 vol. in-12. br. 9 fr. et 11 fr. franc de port.

Lord Wiseby, ou le Célibataire. 2 vol. in-12. br. 3 fr. 60 c. et 4 fr. 50 c. par la poste.

Le Duc de Lauzun, par Madame Wimphen de Sartor. 2e édit. 2 vol. in-12. 4 fr. et 5 f. par la poste.

Eugène de Rothelin, par Madame de Flahaut 2 vol. in-12. 4 fr. et 4 fr. 75 c. par la poste.

Saint-Clair des Isles, roman trad. librement de l'angl. par Madame de Montolieu, auteur de Caroline de Lichtfield. 4 vol. in-12. 9 fr. et 12 fr. par la poste.

Cours de Rhétorique et de Belles-Lettres; par Hugues Blair, tr. de l'ang. par F. Prevôt. 4 v. in-8. br. 18 f.

Splendeur et souffrance, trad. de l'anglais. 3 vol. in-12. 5 fr. et 6 fr. 50 c. par la poste.

Almanach (Collection de l') des Gourmands, servant de guide dans les moyens de faire excellente chère; par un vieil Amateur. 6 vol. in-18. fig. 10 f. 80 c. et 13 f. 80 c. par la poste.

Encyclopédie des jeunes gens, ou Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile et d'intéressant dans les connoissances humaines, nouv. édit. revue et augmentée par Moustalon, auteur du Lycée de la Jeunesse. 2 v. in-8. avec cart. 12 f.

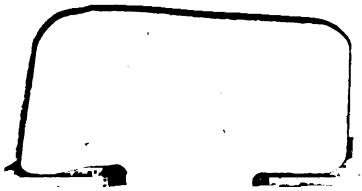
Phythographie encyclopédique, ou Flore économique, par M. Willemet, Professeur d'Histoire naturelle et de Botanique. 3 v. in-8. 15 fr.

Sous presse.

De la Littérature des Nègres, ou Recherches sur les facultés intellectuelles, les qualités morales et la Littérature des Nègres; suivies de notices concernant la vie et les ouvrages de quinze Nègres ou Mulâtres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts; par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, membre du sénat conserv. et de l'institut national, etc. 1 v. in-8.

Morceaux choisis du Rambler ou Rôdeur, trad. de Samuel Johnson, par A. M. H. Boullard. 2e éd. 1 v. in-12.

Stanford University Libraries
3 6105 015 146 413

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004